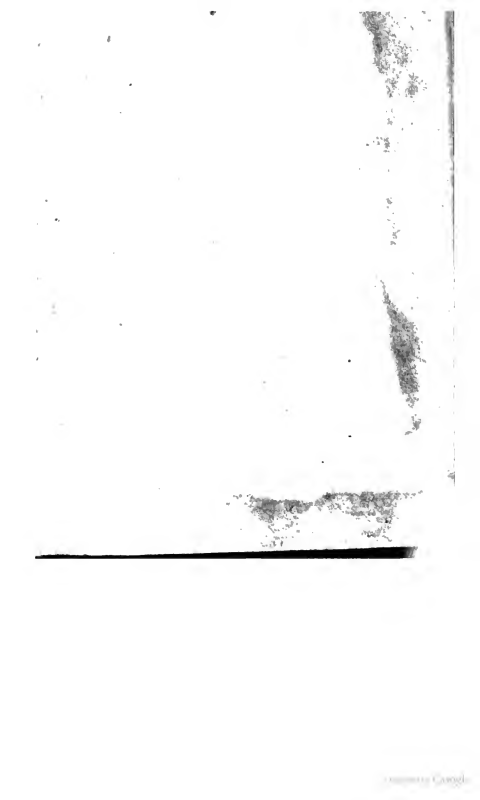

PALLI





HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE
DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

PAR GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME NEUVIÈME.



Il leur coupe la Tête et Suce à chaque fois le Sang. .. page 13

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

PAR GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME NEUVIÈME.

A LONDRES.

1792.





HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

SUITE DU LIVRE DIXIÈME.

X.

Les Flibustiers désolent les mers d'Amérique. Origine, mœurs, expéditions, décadence de ces corsaires.

AVANT que les Anglais fussent établis à la Jamaïque, et les Français à Saint-Domingue, des corsaires des deux nations, si célèbres depuis sous le nom de Flibustiers, avoient chassé les Espagnols de la petite isle

de la Tortue, située à deux lieues de celle de Saint-Domingue, s'y étoient fortifiés, et avoient couru avec une audace extraordinaire sur l'ennemi commun. Ils formoient entr'eux de petites sociétés de cinquante, de cent, de cent cinquante hommes. Une barque plus ou moins grande, c'étoit-là toute leur force navale. A peine pouvoit-on s'y coucher; et rien n'y mettoit à l'abri des ardeurs d'un climat brûlant, des pluies qui tombent en torrens dans ces parages. Souvent on y manquoit des premiers soutiens de la vie. Mais à la vue d'un navire, tant de calamités étoient oubliées. De quelque grandeur qu'il fût, les Flibustiers alloient sans délibérer à l'abordage. Dès que le grapin étoit une fois jetté, c'étoit un vaisseau enlevé.

Dans un besoin extrême, ces brigands attaquoient toutes les nations, et l'Espagnol en quelque moment que ce fût. Ils fondoient la haine implacable qu'ils lui avoient jurée, sur les cruautés que ce peuple avoit exercées contre les Américains. Mais à cette singulière humanité se joignoit un ressentiment personnel, la douleur de se voir interdire dans le Nouveau-Monde la chasse et la pêche

qu'ils croyoient avec raison de droit naturel. Tel étoit leur aveuglement, qu'ils ne s'embarquoient jamais sans avoir recommandé au ciel le succès de leur expédition, qu'ils ne revenoient jamais du pillage sans remercier Dieu de leur victoire.

Les vaisseaux qui arrivoient d'Europe tentoient rarement leur avidité. Ces barbares n'y auroient trouvé que des marchandises dont la vente eût été peu avantageuse, ou auroit exigé des soins trop suivis. C'étoit lorsque ces bâtimens repartoient chargés de l'or, de l'argent, des pierreries de l'autre hémisphère, qu'on les attendoit. S'il n'y en avoit qu'un, il étoit toujours attaqué. On suivoit les flottes; et malheur aux navires qui s'en écartoient ou qui restoient en arrière. C'étoit une proie infaillible pour les Flibustiers. L'Espagnol, que glaçoit la vue de ces ennemis impitoyables, ne savoit que se rendre. Il obtenoit la vie, si la prise étoit riche : mais lorsque l'espérance du vainqueur étoit trompée, l'équipage étoit souvent jetté à la mer.

Pierre Legrand, natif de Dieppe, n'a sur un bateau que quatre canons et vingt-huit hommes. Cette foiblesse ne l'empêche pas d'attaquer le vice-amiral des galions. Il

l'aborde, après avoir donné ses ordres pour faire couler à fond son bâtiment ; et il étonne si fort les Espagnols par son audace, que nul d'entre eux ne se met en action pour le repousser. Arrivé à la chambre du capitaine, occupé à jouer, il lui met le pistolet sur la gorge, et l'oblige de se rendre. Ce commandant et la plus grande partie des siens sont mis à terre au cap le plus proche, comme un poids inutile d'un vaisseau qu'ils ont si mal gardé ; et l'on n'y conserve que ce qu'il faut de matelots pour en faire la manœuvre.

Cinquante-cinq Flibustiers, entrés dans la mer du Sud, ont poussé leurs courses jusqu'aux plages de la Californie. Pour regagner les mers du Nord, ils font deux mille lieues contre le vent dans un canot. Au détroit de Magellan, la rage de ne rien emporter d'un océan si riche les saisit, et ils reprennent la route du Pérou. On les avertit qu'au port d'Yauca est un vaisseau de force, chargé de plusieurs millions. Ils l'attaquent, s'en rendent les maîtres et s'y embarquent.

Le Basque, Jonqué et Laurent le Graff croisent devant Carthagène avec trois petits et mauvais navires. On fait sortir du port

deux vaisseaux de guerre pour combattre ces forbans et les amener vifs ou morts. L'espoir des Espagnols est si bien trompé, qu'ils sont faits prisonniers eux-mêmes. Le vainqueur retient les bâtimens : mais il en renvoie les équipages avec une dérision qui ajoute beaucoup d'amertume à une défaite en elle-même si humiliante.

Michel et Brouage, instruits qu'on vient d'embarquer à Carthagène, sous pavillon étranger, des richesses considérables, pour les soustraire à leurs rapines, attaquent les deux navires chargés de ces trésors et les en dépouillent. Blessés de se voir ainsi vaincus par des bâtimens si inférieurs aux leurs, les capitaines Hollandois osent dire en face au premier de ces aventuriers, que seul il n'auroit pas osé se commettre avec eux. *Recommençons le combat*, répond fièrement le Flibustier; *mon compagnon restera tranquille spectateur de l'action. Si je vous bats encore, les vaisseaux seront les miens aussi.* Loin d'accepter le défi, les prudens républicains s'éloignent au plus vite, craignant, pour peu qu'ils s'arrêtent, de n'être pas les maîtres de le refuser. Laurent, monté sur un très-petit bâtiment, est surpris par deux vaisseaux Espagnols, l'un

et l'antre de soixante canons. *Vous êtes*, dit-il à ses camarades, *trop expérimentés pour ne pas connoître le péril que nous courons, et trop braves pour le craindre. Il faut ici tout ménager et tout hasarder, se défendre et attaquer en même-tems. La valeur, la ruse, la témérité, le désespoir même : tout doit être mis en usage dans cette occasion. Redoutons l'ignominie, redoutons la barbarie de nos ennemis ; et pour leur échapper, combattons.*

Après ce discours, reçu avec acclamation, il appelle le plus intrépide des Flibustiers, et lui ordonne publiquement de mettre le feu aux poudres au premier signal qu'il lui en fera ; témoignant par cette résolution qu'il n'y a de salut que dans la mort même, ou dans le courage. Montrant ensuite de la main les ennemis : *c'est entre leurs bâtimens*, dit-il, *qu'il nous faut passer, et tirer à droite et à gauche comme vous savez faire.* Ce mouvement est exécuté avec une rapidité une résolution extraordinaire. On ne prend pas à la vérité les bâtimens, mais on en éclaircit si bien les équipages, qu'ils ne peuvent ou n'osent continuer le combat contre une poignée d'hommes intrépides, qui, même en se retirant, remportent l'honneur de la victoire. Le com-

mandant Espagnol va payer de sa tête la honte que son ignorance et sa lâcheté impriment à sa nation. Dans tous les combats les Flibustiers montroient la même intrépidité.

Lorsqu'ils avoient fait un butin considérable, ils se rendoient dans les premiers tems à l'isle de la Tortue pour faire leur partage ; dans la suite les Français allèrent à Saint-Domingue, et les Anglais à la Jamaïque. Tous juroient qu'ils n'avoient rien détourné du pillage. Si, ce qui fut très-rare, quelqu'un étoit convaincu de parjure, à la première occasion, il étoit abandonné comme infâme sur quelque côte déserte. Les premières distributions étoient toujours pour ceux qui avoient été mutilés dans les combats. La perte d'une main, d'un bras, d'un pied se payoit deux cens écus. Pour un œil ou pour un doigt, on ne recevoit que la moitié de cette somme. Pendant deux mois, les blessés recevoient trois livres par jour pour leur pansement. S'il ne se trouvoit pas de quoi remplir ces obligations sacrées, l'équipage entier étoit obligé de reprendre la course, de la continuer même jusqu'à ce qu'il y eût des fonds suffisans pour acquitter une dette si respectable.

Ce qui restoit, après ces actes de justice et d'humanité, étoit partagé. Le commandant n'avoit étroitement droit qu'à un seul lot comme les autres : mais il lui en étoit accordé trois ou quatre, selon qu'on étoit plus ou moins content de son intelligence, de sa valeur et de sa conduite. Si le bâtiment n'appartenoit pas à l'équipage, celui qui l'avoit fourni, avec les munitions de guerre et de bouche, emportoit le tiers des prises. Jamais la faveur n'influa dans le partage. Tout étoit tiré rigoureusement au sort. Cette probité s'étendoit jusqu'aux morts. Leur part étoit donnée à leur compagnon. Si quelqu'un n'en laissoit point, sa part étoit envoyée à sa famille. Au défaut de l'un et de l'autre, elle étoit distribuée aux pauvres et aux églises, qui devoient prier pour celui au nom duquel se faisoient ces largesses, fruit d'un brigandage inhumain, mais forcé.

Ensuite commençoient les profusions de tous les genres. La fureur du jeu, du vin, des femmes, de toutes les débauches, étoit portée à des excès qui ne finissoient qu'avec l'abondance. La mer revoyoit sans habits, sans vivres, absolument ruinés, des hommes qu'elle venoit d'enrichir de plusieurs millions.

Les nouvelles faveurs qu'elle leur prodiguoit, avoient la même destinée. Si l'on demandoit à ces insensés quel plaisir ils trouvoient à dissiper si rapidement ce qu'ils avoient acquis avec tant de risque, ils répondoient ingénument : « Exposés comme nous le sommes à une » infinité de dangers, notre sort est bien dif- » férent de celui des autres hommes. Aujour- » d'hui vivans, demain morts, que nous im- » porte d'amasser ? Nous ne comptons que sur » le jour où nous vivons, jamais sur celui » que nous avons à vivre. Notre soin est plutôt » de consumer la vie que de la conserver ».

Les colonies Espagnoles, qui s'étoient flattées que leurs malheurs auroient un terme, désespérées de se voir continuellement la proie de ces brigands, se dégoûtèrent de la navigation. Elles sacrifièrent ce que leur liaison leur procuroit de force, de commodités, de richesses, et formèrent presque autant d'états isolés. Elles ne se dissimuloient pas les inconvéniens de cette conduite : mais la crainte de tomber dans des mains avides et féroces, étoit plus forte que l'honneur, que l'intérêt, que la politique. Telle fut l'époque d'une inaction qui dure encore.

Ce découragement augmenta l'audace des

Flibustiers. Ils ne s'étoient montré jusqu'alors dans les établissemens Espagnols, que pour y enlever même rarement quelques subsistances. La diminution de leurs prises les détermina à demander à la terre ce que la mer leur refusoit. Les contrées du continent le plus riches et les plus peuplées, furent pillées et dévastées. La culture tomba comme la navigation; et les Espagnols n'osèrent pas plus fréquenter leurs chemins que leurs parages.

Parmi les Flibustiers qui se distinguèrent dans cette nouvelle carrière, Montbars, gentilhomme Languedocien, se fit un nom singulier. Le hasard ayant fait tomber entre ses mains dès l'enfance, une relation détaillée des cruautés commises dans le Nouveau-Monde, il conçut contre la nation qui avoit produit tant de maux, une haîne qu'il portoit jusqu'à la frénésie. On raconte à ce sujet, qu'étant au collège, et jouant dans une pièce le rôle d'un Français qui avoit un démêlé avec un Espagnol, il se jetta sur son interlocuteur avec tant de rage, qu'il l'auroit étranglé, si on ne lui eût arraché des mains. Son imagination enflammée lui représentoit sans cesse des peuples innombrables, égorgés par

les monstres sortis de l'Espagne. Il ne respiroit que l'ardeur d'expier tant de sang innocent. L'enthousiasme de l'humanité devint en lui une fureur plus cruelle encore que la soif de l'or ou le fanatisme de religion qui avoient immolé tant de victimes. On eût dit que leurs mânes crioient vengeance au fond de son ame. Il entendit parler *des frères de la côte*, comme des ennemis les plus implacables du nom Espagnol ; et il s'embarqua pour les aller joindre.

On rencontra dans la route un vaisseau espagnol qui fut attaqué, et aussi-tôt abordé : c'étoit l'usage du tems. Montbars fondit le sabre à la main sur les ennemis, se fit jour au milieu d'eux, et se portant deux fois d'un bout du bâtiment à l'autre, massacra tout ce qui se trouvoit sur son passage. Lorsqu'il eut forcé l'ennemi de se rendre, laissant à ses compagnons toute la joie d'un riche butin, on le vit contempler avec une volupté sanguinaire les cadavres entassés de cette nation à laquelle il avoit juré une haîne insatiable de carnage.

Cette fureur eut bientôt de nouvelles occasions de se signaler, sans s'assouvir. Le vaisseau qui le portoit arrive à la côte de

Saint-Domingue. Les Français de l'île y portent peu de rafraîchissemens, et allèguent pour excuse que l'Espagnol a ravagé leurs établissemens. « Comment le souffrez-vous, dit » brusquement Montbars ? Nous ne le souf- » frons pas non plus, repliquent-ils du même » ton ; et l'ennemi nous connoît bien. Aussi » a-t-il pris le tems où nous étions à la » chasse. Mais nous allons joindre quelques- » uns de nos camarades encore plus mal- » traités que nous ; et alors on verra beau » jeu. Si vous voulez, reprend Montbars, » je marcherai à votre tête, non pour vous » commander, mais pour m'exposer le pre- » mier ». Ces barbares, jugeant favorablement de lui, acceptent sa proposition. Le jour même, on joint les Espagnols ; et le nouvel agrégé fond sur eux avec une impétuosité qui étonne les plus intrépides. Rien n'échappe à sa fureur. Le reste de sa vie fut digne de cette première action. Il fit tant de mal sur terre et sur mer à cette nation, qu'il lui en resta le surnom d'*Exterminateur*.

Sa férocité, celle des autres Flibustiers qui suivoient ses traces, ayant déterminé les Espagnols à s'enfermer dans leurs places, on prit le parti de les y attaquer. Ce nouveau

genre de guerre exigeoit des forces considérables, et les associations devinrent plus nombreuses. La première qui eut de l'éclat, fut formée par l'Olonois, qui tiroit son nom des Sables-d'Olone, sa patrie. Du vil état d'engagé, il s'étoit élevé par degrés au commandement de deux canots et de vingt-deux hommes. Avec ces moyens, il parvient à se rendre maître sur la côte de Cuba, d'une frégate Espagnole. Un esclave ayant vu achever tous les blessés, et craignant pour sa vie, veut la racheter par un aveu perfide, mais bien digne du rôle qu'on lui avoit destiné. Le gouverneur de la Havane, dit-il, l'avoit embarqué pour servir de bourreau à tous les Flibustiers qu'il avoit condamnés d'avance à être pendus, ne doutant pas qu'ils ne fussent faits prisonniers. A ces mots, le féroce l'Olonois saisi de rage, se fait amener les Espagnols l'un après l'autre, et leur coupe la tête, suçant à chaque fois le sang qui dégoutte de son sabre. Il se rend ensuite au Port-au-Prince, où étoient quatre bâtimens destinés à lui donner la chasse. Il les prend, jette leurs équipages à la mer, et ne fait grace qu'à un seul homme, qu'il envoie au gouverneur de la Havane, avec une lettre dans

laquelle il lui marque ce qu'il vient de faire, et l'avertit que ce traitement est réservé à tous les Espagnols qui tomberont entre ses mains, à lui-même, s'il a ce malheur. Après cette expédition, il échoue ses canots, ses prises, et se rend avec la frégate seule à la Tortue.

Il y trouva le Basque, fameux pour avoir pris sous le canon même de Porto-Belo, un vaisseau de guerre chargé de cinq ou six millions de livres, et pour d'autres actions tout aussi hardies. Les deux aventuriers publièrent qu'ils partoient ensemble pour l'exécution d'un grand projet; et quatre cent quarante hommes les joignirent. Ce corps, le plus nombreux qu'eussent encore formé les Flibustiers, se porta sur la baie de Venezuela, qui s'enfonce cinquante lieues dans les terres. Le fort qui en défendoit l'entrée fut emporté, le canon encloué, et la garnison de deux cent cinquante hommes passée au fil de l'épée. On se rembarque, on arrive à Maracaïbo, bâtie sur la rive occidentale du lac de ce nom, à dix lieues de son embouchure. Cette ville, enrichie par son commerce de cuirs, de tabac et de cacao, étoit abandonnée. Les habitans s'étoient retirés

avec leurs effets, à l'autre côté de la baie. Si les Flibustiers n'avoient pas perdu quinze jours dans la débauche, ils auroient trouvé à Gibraltar, vers l'extrémité du lac, ce qu'on vouloit soustraire à leur avidité. Mais ils n'y rencontrèrent que des retranchemens nouvellement construits, qui leur coûtèrent beaucoup de sang pour une victoire inutile. Déja tous les effets précieux en avoient été transportés plus loin. Dans leur dépit, ils brûlent Gibraltar. Maracaïbo auroit subi le même sort, s'il n'eût été racheté. Avec le prix de sa rançon, ils emportèrent de cette place les croix, les tableaux, les cloches, dans le dessein, disoient-ils, de bâtir une chapelle dans l'île de la Tortue, et d'y consacrer cette partie de leur butin. Telle étoit la religion de ces hommes féroces, qui ne pouvoient offrir au ciel que leurs rapines et leurs brigandages.

Tandis qu'ils dissipoient follement les dépouilles de la côte de Venezuela, Morgan, le plus accrédité des Flibustiers Anglais, partoit de la Jamaïque pour attaquer Porto-Belo. Ses mesures étoient si bien concertées, qu'il surprit la ville, et s'en rendit maître sans combattre. Pour entrer avec la même faci-

lité dans les forts, il fit appliquer les échelles par les femmes et par les prêtres, persuadé que la galanterie et la superstition des Espagnols ne leur permettroient pas de tirer sur ce qu'ils aimoient, sur ce qu'ils respectoient le plus. Mais la garnison ayant résisté à ce piège, il fallut la vaincre de force ; et l'on acheta par beaucoup de sang les trésors qui furent emportés de ce port célèbre.

Une conquête encore plus importante, c'étoit celle de Panama. Pour la faire réussir, Morgan crut devoir aller sur les parages de Costa-Rica, chercher des guides dans l'île Sainte-Catherine, où les malfaiteurs des Indes Espagnoles étoient confinés. Ce poste étoit si bien fortifié, qu'il auroit dû arrêter dix ans entiers le guerrier le plus intrépide. Cependant, dès que les pirates parurent, le gouverneur envoya secrètement pour savoir comment il pourroit se rendre, sans être accusé de lâcheté. On arrêta que Morgan insulteroit pendant la nuit un fort détaché ; que le commandant sortiroit de la citadelle pour aller au secours de cet ouvrage important ; que les assaillans viendroient ensuite le prendre par derrière, et le feroient prisonnier, ce qui entraîneroit la reddition

de la place. Il fut convenu aussi qu'on tireroit avec beaucoup de vivacité de part et d'autre, mais qu'on ne tueroit personne. Cette comédie fût jouée admirablement. Les Espagnols sans avoir couru de risque, eurent l'air d'avoir fait leur devoir ; et les Flibustiers, après avoir détruit de fond en comble les fortifications, après avoir embarqué d'immenses munitions de guerre qu'ils avoient trouvées à Sainte-Catherine, tournèrent leurs voiles vers le Chàgre, la seule voie qui leur fût ouverte pour arriver au terme de leurs espérances.

A l'embouchure de cette rivière importante étoit un fort, construit sur un roc escarpé, que battoient les flots de la mer. Ce boulevard d'un accès difficile, étoit défendu par un officier d'une intrépidité, d'une capacité rares, et par une garnison digne de son chef. Les Flibustiers éprouvèrent pour la première fois une résistance égale à leur opiniâtreté. L'on pouvoit douter s'ils vaincroient ou leveroient le siège, quand un heureux hasard vint au secours de leur gloire et de leur fortune. Le commandant fut tué, le feu prit au fort, et l'assaillant profita de ce double malheur pour emporter la place.

Il laissa ses vaisseaux à l'ancre, avec les gens nécessaires pour les garder, et sur ses chaloupes remonta le fleuve l'espace de quarante-trois milles, jusqu'à Crucès, où il finissoit d'être navigable. Il continua son chemin par terre jusqu'à Panama, qui n'en étoit éloigné que de cinq lieues. Sur une vaste prairie, qui est devant la ville, il rencontra des troupes nombreuses qu'il dissipa sans beaucoup d'efforts, et il entra dans la place abandonnée.

On y trouva des trésors immenses, cachés dans les puits et dans les cavaux. On arrêta des riches effets sur des bateaux que la basse marée avoit laissés à sec. Les forêts voisines rendirent des dépôts précieux. Peu contens de ce butin, les partis de Flibustiers qui couroient les campagnes, employèrent les plus affreux tourmens, pour faire avouer aux Espagnols, aux Nègres, aux Indiens qu'ils déterroient, le lieu où ils avoient recélé leurs richesses et celles de leurs maîtres. Un mendiant, conduit par le hasard dans un château que la peur avoit fait abandonner, y trouva des habits, dont il se revêtit. A peine avoit-il changé de décoration, qu'il fut apperçu par ces pirates, qui lui demandèrent

où étoit son or. Ce malheureux montra les haillons qu'il venoit de quitter. Aussi-tôt il fut mis à la question ; et comme on ne put en rien tirer, on le livra à des esclaves qui l'achevèrent. C'est ainsi que les Espagnols rendoient les trésors du Nouveau - Monde comme ils les avoient amassés, dans le sang et les supplices.

Au milieu de tant d'horreurs, le féroce Morgan devint amoureux. Son caractère n'étoit pas propre à inspirer de tendres desirs. Il voulut triompher par la violence, de la belle Espagnole qui tourmentoit son cœur farouche. *Arrête*, lui cria-t-elle en s'arrachant de ses bras avec précipitation, *arrête. Crois-tu me ravir l'honneur, comme tu m'as ôté les biens et la liberté ? Apprends que je puis mourir, et me venger.* A ces mots, elle tire de dessous sa robe un poignard qu'elle lui auroit plongé dans le cœur, s'il n'eût évité le coup.

Cependant, toujours brûlant d'une passion que cette opiniâtre résistance avoit changée en rage, aux soins employés pour gagner cette captive, il fit succéder des traitemens barbares. Mais l'Espagnole inébranlable irritoit et repoussoit toutes les fureurs de Morgan,

lorsque les pirates témoignant leur indignation de se voir retenus un mois entier dans l'inaction par un caprice qu'ils trouvoient extravagant, il fallut céder à leurs murmures. Panama fut brûlé. On se mit en route avec un grand nombre de prisonniers dont on reçut la rançon quelques jours après, et on arriva à l'embouchure du Chàgre avec un butin immense.

Avant le point du jour fixé pour le partage, taudis que tout étoit enseveli dans un sommeil profond, Morgan avec les principaux Flibustiers de sa nation, fit voile pour la Jamaïque, sur un navire où il avoit embarqué les plus riches dépouilles d'une ville qui servoit d'entrepôt au commerce de l'ancien et du Nouveau-Monde. Cette infidélité, dont il n'y avoit pas d'exemple, causa une rage inexprimable. Les Anglais suivirent le voleur dans l'espérance d'arracher de ses mains la proie dont il avoit frustré leurs droits et leur avidité. Pour les Français associés à la même perte, ils se retirèrent à la Tortue, d'où ils firent diverses expéditions. Mais elles furent médiocres jusqu'en 1683, qu'ils en tentèrent une de la plus grande importance.

Le projet en fut formé par Vand-Horn, natif d'Ostende, mais qui toute sa vie avoit servi avec les François. Son intrépidité ne lui permit jamais de souffrir une marque de foiblesse parmi ceux qui s'associoient à lui. Dans l'ardeur du combat, il parcouroit son vaisseau, observoit ses gens l'un après l'autre, et tuoit sur le champ ceux qui baissoient la tête, au bruit imprévu des coups de pistolet, de fusil, de canon. Cette étrange discipline l'avoit rendu la terreur des lâches et l'idole des braves. Du reste, il partageoit volontiers avec les gens de cœur ses immenses richesses, fruit d'un courage si bien aguerri. Pour l'ordinaire, il faisoit la course avec une frégate qui lui appartenoit. Ses nouveaux projets exigeant de plus grandes forces, il appella à lui Granmont, Godefroy, Jonqué, trois Français fameux par leurs exploits, et le Hollandais Laurent de Graff, encore plus célèbre qu'eux. Douze cens Flibustiers se joignirent à ces chefs si renommés, et l'on partit sur six bâtimens pour la Vera-Crux.

Le débarquement se fit à la faveur des ténèbres, à trois lieues de la place, où l'on arriva sans avoir été découvert. Le gouver-

neur, le fort, les casernes, les postes importans, tout ce qui étoit capable de faire quelque résistance étoit pris, lorque le jour parut. Les citoyens, hommes, femmes, enfans furent enfermés dans les églises, où ils s'étoient réfugiés. A la porte de chaque temple, on avoit roulé des barils de poudre, pour faire sauter l'édifice. Un Flibustier, la mèche allumée, devoit y mettre le feu au moindre signal de soulevement.

Pendant qu'on tenoit ainsi la ville dans la consternation, elle fut pillée à loisir; et après avoir embarqué ce qu'elle avoit de plus riche, on proposa aux citoyens qu'on tenoit en prison dans l'asyle des temples, de racheter leur vie et leur liberté par une contribution de 10,000,000 livres. Ces malheureux, qui n'avoïent ni bu, ni mangé depuis trois jours, acceptèrent avec joie la proposition. La moitié de la somme fut payée le jour même. On attendoit l'autre moitié de l'intérieur des terres, lorsqu'on apperçut sur les hauteurs un corps considérable de troupes, et près du port une flotte de dix-sept vaisseaux qui arrivoit d Europe. A la vue de ces forces, les Flibustiers, sans s'étonner, se retirèrent tranquillement avec quinze cens

esclaves qu'ils emmenèrent comme un foible dédommagement du reste de la somme qu'ils attendoient, et dont ils renvoyèrent la liquidation à un tems plus convenable. Ces brigands croyoient de bonne-foi que tout ce qu'ils pilloient, ou exigeoient à main armée, sur les côtes où ils étoient descendus leur appartenoit; et que Dieu et leur épée leur donnoient un droit acquis non-seulement sur les capitaux des contributions dont ils se faisoient signer l'engagement, mais sur l'intérêt même de ces fonds à recouvrer.

Leur retraite fut brillante et audacieuse, ils passèrent fièrement au milieu de la flotte Espagnole, qui n'osa pas tirer un coup de canon : elle craignoit même d'être attaquée et battue. Il est vraisemblable qu'on n'en auroit pas été quitte pour la peur, si les bâtimens Flibustiers n'avoient pas été chargés d'argent, ou si la flotte ennemie avoit eu sur son bord d'autres richesses que des marchandises dont ces corsaires faisoient peu de cas.

Il n'y avoit pas un an qu'ils étoient revenus du golfe du Mexique, lorsque la fureur d'aller piller le Pérou s'empara de tous les esprits. On espéra, sans doute, trouver plus de trésors sur une mer pour ainsi dire intacte et

neuve, que dans celle qui étoit au pillage depuis si long-tems. Les Anglais, les François, les bandes même particulières des deux nations, formèrent sans s'être concertés, ce plan, à la même époque. Quatre mille hommes prirent la route de cette partie du nouvel hémisphère. Les uns se rendirent par la terre ferme, les autres par le détroit de Magellan, au terme de leurs espérances. Si leur intrépide férocité avoit été dirigée par un homme habile et d'autorité vers un but unique, cette importante colonie étoit perdue pour l'Espagne. Leur caractère s'opposoit invinciblement à une union si rare. Ils formèrent toujours plusieurs corps séparés, et quelquefois jusqu'à dix ou douze qui se quittoient et se rapprochoient au moindre caprice. Grognier, Lécuyer, Picard, le Sage étoient les plus accrédités parmi les Français; et chez les Anglais, David, Suams, Pitre, Wilner et Touslé.

Ceux de ces aventuriers qui étoient passés dans la mer du Sud par le détroit de Darien, se jettèrent en arrivant dans les premiers bateaux qu'ils trouvèrent sur la côte. Leurs camarades venus sur leurs propres bâtimens, n'étoient guère mieux équipés. Dans cet état de foiblesse, ils repoussèrent, ils coulèrent

à

à fond où ils prirent tous les vaisseaux qu'on arma contre eux. Alors s'arrêta la navigation des Espagnols. Pour avoir des vivres, il fallut aborder la côte; il fallut marcher au pillage des villes où le butin étoit enfermé. On surprit ou l'on força Seppo, Pueblo-Nuevo, Leon, Reulejo, Pueblo-Viego, Chiriquita, Esparza, Grenade, Villia, Nicoya, Tecoantepec, Mucmeluna, Chulutequa, la Nouvelle-Ségovie, et Guayaquil plus considérable que les autres villes.

Grognier revenoit d'une de ces expéditions rapides. Un défilé qu'il devoit passer étoit occupé par des bataillons retranchés qui offroient de ne pas troubler sa retraite, s'il consentoit à relâcher les prisonniers qu'il avoit faits. *Mes prisonniers*, dit-il, *il faut couper leurs chaînes à coup de sabre : quant au passage, mon épée me l'ouvrira.* Cette réponse lui valut une victoire, et il continua paisiblement sa marche.

L'épouvante étoit générale dans l'empire. L'approche des Flibustiers, la crainte seule de les voir arriver dispersoit les peuples. Amollis par le luxe le plus extravagant, énervés par l'exercice paisible de la tyrannie, abrutis comme leurs esclaves, les Espagnols

n'attendoient pas l'ennemi, sans être vingt contre un, et encore étoient-ils battus. Rien en eux ne portoit l'empreinte de la fierté, de la noblesse de leur origiue. Leur abrutissement étoit tel que l'art de la guerre leur étoit étranger, qu'ils connoissoient à peine les armes à feu. On ne les trouvoit que peu supérieurs aux Américains dont ils fouloient la cendre. Cette étrange dégradation étoit augmentée par l'idée qu'ils s'étoient formé des hommes féroces qui les attaquoient. Leurs moines leur avoient peint ces brigands avec les traits hideux qu'on donne aux monstres de l'enfer; et eux-mêmes ils avoient chargé le tableau. Ce portrait d'une imagination effarouchée, imprimoit dans toutes les ames la haîne avec la terreur.

Malgré l'excès de son ressentiment, l'Espagnol ne savoit se venger que d'un ennemi qui n'étoit plus à craindre. Aussi-tôt que les Flibustiers étoient partis d'un endroit qu'ils avoient pillé, si quelqu'un d'eux avoit péri dans l'attaque, on déterroit son cadavre, on le mutiloit, on le faisoit passer par tous les genres de supplice qu'on eût voulu rassembler sur l'homme vivant. L'horreur qu'on avoit pour les Flibustiers s'étendoit sur

les endroits même qu'ils avoient souillés de carnage. On excommunioit les villes qu'ils avoient prises ; on dévouoit à l'anathème les murailles et le sol des places dévastées ; et les habitans les abandonnoient pour toujours.

Cette rage impuissante et puérile ne pouvoit qu'enhardir celle de leurs ennemis. Lorsqu'ils prenoient une ville, elle étoit livrée aux flammes, à moins qu'on ne leur payât une contribution proportionnée à ce qu'elle pouvoit valoir. Les prisonniers qu'ils faisoient étoient massacrés sans pitié, si le gouvernement ou les particuliers ne les rachetoient. Ils n'acceptoient pour rançon que de l'or, des perles ou des pierreries. L'argent trop commun, trop pesant pour sa valeur, les auroit embarrassés. Enfin le sort, dont les vicissitudes laissent rarement le crime sans punition, et les malheurs sans dédommagement expia la conquête du Nouveau-Monde, et les Indiens furent pleinement vengés des Espagnols.

Mais il arriva ce qui arrive presque toujours. Ceux qui faisoient le mal en jouirent peu. Plusieurs périrent dans le cours de ce brigandage, par l'influence du climat, par la misère, ou par la débauche. Il y en eut

qui firent naufrage au détroit de Magellan et au cap de Horn. La plupart de ceux qui tentèrent de gagner par terre la mer du Nord, laissèrent la vie ou les dépouilles dont ils étoient chargés, dans les embuscades qu'on leur dressa. Les colonies Anglaises et Françaises furent très-peu enrichies par une expédition qui avoit duré quatre ans, et se trouvèrent avoir perdu les plus intrépides de leurs habitans.

Dans le tems qu'on ravageoit la mer du Sud, celle du Nord étoit encore menacée par Granmont. C'étoit un gentilhomme Parisien, qui avoit servi avec quelque distinction en Europe, et que sa fureur pour le vin, pour le jeu, pour les femmes avoit conduit parmi les corsaires. Il avoit peut-être assez de vertus pour racheter tant de vices, de la grace, de la politesse, de la générosité, de l'éloquence, un sens très-droit, une valeur distinguée, qui l'avoient bientôt fait regarder comme le premier des Flibustiers Français. Dès qu'on sut qu'il alloit armer, mille braves se rangèrent autour de lui. Le gouverneur, de Saint-Domingue, qui avoit fait enfin goûter à sa cour le projet si sage et si juste de fixer les forbans et de les rendre

cultivateurs, voulut empêcher l'expédition projettée, et la défendit de la part du roi. Granmont, qui avec plus d'esprit que ses pareils n'en étoit pas plus docile, répondit avec fierté : *Comment Louis peut-il désapprouver un dessein qu'il ignore, et dont la résolution n'est formée que depuis peu de jours ?* Cette réponse charma tous les Flibustiers, qui s'embarquèrent sans délai en 1685, pour aller attaquer Campêche.

Le débarquement se fit sans résistance. On fut assailli à quelque distance du rivage par huit cens Espagnols qu'on battit, et qu'on poursuivit jusqu'à la ville. On y entra avec eux. Le canon qui s'y trouva fut tourné contre la citadelle. Comme il ne faisoit que très-peu d'effet, on cherchoit quelque stratagême pour se rendre maître de la place, lorsqu'on fut averti qu'elle étoit abandonnée. Il n'y étoit resté qu'un canonnier, un Anglais, et un officier plein d'honneur, qui avoit mieux aimé s'exposer à tout, que de fuir lâchement comme les autres. Le général Flibustier le reçut avec distinction, le renvoya généreusement, lui fit rendre tout ce qui lui appartenoit, et y joignit de fort beaux présens : tant l'honneur, le courage et la fidélité con-

servent d'ascendant sur ceux même qui semblent violer tous les droits de la société !

Les vainqueurs de Campêche employèrent deux mois à fouiller tous les environs de la ville à douze ou quinze lieues, enlevant tout ce que les fuyards avoient cru sauver. Lorsqu'on eut embarqué toutes les richesses trouvées, soit au-dedans, soit au dehors de la place, on proposa au gouverneur de la province qui tenoit la campagne avec neuf cens hommes, de racheter sa capitale. Son refus décida l'incendie de la ville, la destruction de la forteresse. Les Français voulurent célébrer la fête de leur roi, le jour de Saint-Louis. Dans les transports du patriotisme, de l'ivresse, de l'amour national pour le prince, ils brûlèrent pour un million de bois de Campêche, qui faisoit une riche portion de leur butin. Après cette folie éclatante, dont il n'y a que des Français qui puissent se glorifier, ils reprirent la route de Saint-Domingue.

Le peu d'utilité que les Flibustiers Anglais et François avoient retiré de leurs dernières expéditions dans le continent, les avoit ramenés insensiblement à leurs brigandages ordinaires. Les uns et les autres ne s'occupoient plus qu'a faire la guerre aux navigateurs,

lorsque les François se virent rengagés par les circonstances dans une carrière dont tout les dégoûtoit.

Quelques particuliers entreprenans avoient équipé en 1697 dans les ports de France, sous la protection du gouvernement, sept vaisseaux de ligne et un nombre proportionné de bâtimens d'un ordre inférieur. La flotte commandée par le chef d'escadre Pointis, portoit des troupes de débarquement. Cet armement étoit destiné contre Carthagène, une des villes des plus riches du Nouveau-Monde et la mieux fortifiée. On prévoyoit de grandes difficultés dans cette entreprise: mais on espéra qu'elles seroient surmontées, si les Flibustiers vouloient la seconder; et ils s'y engagèrent pour plaire à Ducasse, gouverneur de Saint-Domingue, qui étoit leur idole et qui méritoit de l'être.

Ces hommes, dont rien n'arrêtoit l'audace, firent encore plus qu'on n'attendoit d'eux. Ils ne virent pas plutôt un commencement de brêche aux fortifications de la ville basse, qu'ils montèrent à l'assaut et plantèrent leurs drapeaux sur la muraille. D'autres ouvrages furent emportés avec la même intré-

pidité. La place se rendit, et sa soumission fut l'ouvrage des Flibustiers.

Les forfaits de tous les genres suivirent cet événement. Le général, homme injuste, avare et cruel, viola la capitulation dans tous les points. Quoique la crainte d'une armée qui se formoit dans l'intérieur des terres l'eût fait consentir à laisser aux habitans la moitié de leurs richesses mobiliaires, tout fut abandonné au plus horrible brigandage. Les officiers furent les premiers voleurs. Ce ne fut qu'après qu'ils se furent gorgés de pillage, qu'il fut permis aux soldats de fouiller les maisons. Pour les Flibustiers, on les occupoit, hors de la ville, pendant qu'on s'emparoit de l'or.

Pointis prétendit que le butin ne passoit pas sept ou huit millions de livres. Ducasse le portoit à trente et d'autres à quarante. Quel qu'il fût, les Flibustiers, selon leurs conventions, en devoient avoir le quart. Cependant il leur fut signifié que leur profit se réduisoit à quarante mille écus.

On avoit mis à la voile, lorsque cette proposition fut faite aux hommes intrépides qui avoient décidé la victoire. Indignés d'un trai-

tement qui blessoit si visiblement leurs droits et leurs espérances, ils résolurent d'aborder sur le champ le *Sceptre* que montoit Pointis, trop éloigné dans ce moment des autres vaisseaux, pour être secouru à tems. Cet infame commandant alloit être massacré, quand un des mécontens s'écria : *Frères, pourquoi nous en prendre à ce chien? Il n'emporte rien à nous. Il a laissé notre part à Carthagène, c'est-là qu'il la faut aller chercher.* Cette proposition est reçue avec acclamation. Une joie féroce succède tout-à-coup au noir chagrin qui dévoroit ces brigands; et sans délibérer davantage, tous leurs bâtimens cinglent vers la ville.

Reçus dans la place sans opposition, les Flibustiers enferment tous les hommes dans le temple principal et leur tiennent ce langage.

» Nous n'ignorons pas que nous ne sommes
» à vos yeux que des gens sans religion,
» sans foi, des êtres infernaux plutôt que
» des hommes. L'horreur que vous nous portez
» s'est manifestée dans les termes injurieux
» par lesquels vous affectez de nous dési-
» gner, et votre défiance par le refus que
» vous avez fait de traiter avec nous de votre
» capitulation. Vous nous voyez les armes

» à la main et maîtres de nous venger. La
» pâleur qui s'est répandue sur vos visages
» décèle à quels supplices vous vous atten-
» dez, et votre conscience vous dit sans doute
» que vous les méritez. Soyez enfin désa-
» busés ; et reconnoissez, dans ce moment,
» que c'est à l'infâme général sous lequel
» nous vous avons combattus, et non pas
» à nous que doivent être donnés les titres
» odieux dont vous nous flétrissez. Le perfide
» à qui nous avons ouvert les portes de votre
» ville, dans laquelle il ne fût jamais entré
» sans nous, s'est emparé du prix de notre
» péril et de notre courage ; et c'est son
» injustice qui nous ramène ici, malgré nous.
» C'est à notre modération à justifier notre
» sincérité. Hâtez-vous de nous déliver
» 5,000,000 livres, nous n'exigerons pas da-
» vantage ; et nous jurons, sur notre hon-
» neur, de nous éloigner sur le champ. Mais
» si vous vous refusez à une si modique con-
» tribution, regardez nos sabres. Nous ju-
» rons sur eux de n'épargner personne ; et
» lorsque les malheurs qui vous menacent
» seront tombés sur vos têtes, sur celles
» de vos femmes et de vos enfans, n'en ac-
» cusez que vous ; n'en accusez que l'indigne

» Pointis que nous abandonnons d'avance à
» votre malédiction ».

Après ce discours, un orateur sacré monte en chaire, et emploie l'éloquence de ses mœurs, de son autorité, de la parole, pour convaincre ses auditeurs de la nécessité de livrer sans réserve tout ce qui pouvoit leur rester d'or, d'argent et de bijoux. La quête qui suit le sermon n'ayant pas produit l'effet qu'on en attendoit, le pillage est ordonné. Il s'étend, sans de grands succès, des maisons aux églises et aux tombeaux. Enfin les instrumens de la torture s'apprêtent.

On saisit deux citoyens des plus distingués et deux encore, pour leur arracher où sont cachées les richesses du fisc, où sont cachées les richesses des particuliers. Tous répondent séparément avec tant de franchise et de fermeté, qu'ils l'ignorent, que l'avarice même en est désarmée. Cependant quelques coups de fusil sont tirés pour faire croire que ces malheureux ont eu la tête cassée. Chacun craint cette destinée ; et dès le soir même 1,000,000 livres est porté aux pieds des Flibustiers. Les jours suivans leur rendent aussi quelque chose. Désespérant enfin de rien ajouter à ce qu'ils ont reçu, il se rembar-

quent. Un malheureux hasard les conduit au milieu d'une flotte Anglaise et Hollandaise, alliée de l'Espagne. Plusieurs de leurs petits bâtimens sont pris ou coulés à fond. Le reste se sauve à Saint-Domingue.

Tel fut le dernier événement mémorable de l'histoire des Flibustiers.

La séparation des Anglais et des Français, lorsque la guerre du prince d'Orange divisa les deux nations; les heureux efforts, de l'un et l'autre gouvernement, pour accélérer la culture de leurs colonies, par le travail de ces hommes entreprenans; la sagesse qu'on eut de fixer les plus accrédités d'entr'eux, en leur confiant des postes civils ou militaires; la protection qu'ils furent obligés de donner successivement aux possessions espagnoles qu'ils avoient ravagées jusqu'alors; l'impossibilité de remplacer tant d'hommes extraordinaires qui périssoient tous les jours: toutes ces causes, et cent autres, se réunirent pour anéantir la société la plus singulière qui eût jamais existé. Sans système, sans loix, sans subordination, sans moyens, elle devint l'étonnement de son siècle, comme elle le sera de la postérité. Elle auroit subjugué l'Amérique entière, si elle avoit eu l'esprit

l'esprit de conquête comme elle avoit celui de brigandage.

L'Angleterre, la France, la Hollande, firent passer à diverses reprises de nombreuses flottes dans le Nouveau-Monde. L'intempérie du climat, le défaut de subsistances, le découragement des troupes, ruinèrent les projets les mieux concertés. Aucune de ces nations n'y acquit de la gloire, n'y fit des progrès considérables. Sur le théâtre de leur déshonneur, dans les lieux même où elles étoient honteusement repoussées, un petit nombre d'aventuriers qui n'avoient de ressource pour faire la guerre que la guerre même, réussissoient dans les entreprises les plus difficiles. Ils suppléoient à ce qui leur manquoit du côté du nombre et de la puissance, par leur activité, leur vigilance et leur audace. Une passion démesurée pour l'indépendance et la liberté, produisoit et nourrissoit en eux cette énergie capable de tout entreprendre, de tout exécuter; cette vigueur et cette supériorité que la meilleure tactique, les plus fortes combinaisons, le gouvernement le mieux ordonné, les récompenses les plus honorables, les distinctions les plus marquées ne donneront jamais.

Le principe qui mettoit en activité ces hommes extraordinaires et romanesques, n'est pas facile à démêler. On ne peut pas dire que ce fut le besoin : ils fouloient une terre qui leur offroit d'immenses richesses, recueillies sous leurs yeux, par des gens moins habiles qu'eux. Etoit-ce l'avarice ? Ils n'auroient pas dissipé en un jour le butin d'une campagne. Comme ils n'avoient pas proprement une patrie, ce n'étoit point à sa défense, à son agrandissement, à ses vengeances, qu'ils se dévouoient. L'amour de la gloire, s'ils l'avoient connue, les auroit préservés de cette foule d'atrocités et de crimes, qui offusquoient l'éclat de leurs plus grandes actions. L'espoir du repos ne précipita jamais dans des travaux continuels, dans des dangers inexprimables.

Quelles furent donc les causes morales qui donnèrent aux Flibustiers une existence si singulière ? Cette terre où la nature sembloit avoir condamné toutes les passions turbulentes à un silence perpétuel ; où les hommes avoient besoin de se réveiller d'une léthargie habituelle, par l'ivresse et l'intempérance des festins ; où ils vivoient contens de leur repos et de leur ennui : cette terre se trouve tout-

à-coup habitée par un peuple bouillant et impétueux, qui semble respirer avec l'air d'une atmosphère brûlante l'excès de tous les sentimens, le délire de toutes les passions. Tandis qu'un ciel de feu énervoit les anciens conquérans du Nouveau-Monde; que les Espagnols, alors si remuans dans leur patrie, partageoient avec les Américains vaincus, l'habitude de l'abattement et de l'indolence; des hommes sortis des climats les plus tempérés de l'Europe, alloient puiser sous l'Equateur des forces inconnues à la nature.

Veut-on remonter aux sources de cette révolution, on verra que les Flibustiers avoient vécu dans les entraves des gouvernemens Européens. Le ressort de la liberté comprimé dans les ames depuis des siècles, eut une activité incroyable, et produisit les plus terribles phénomènes qu'on ait encore vus en morale. Les hommes inquiets et enthousiastes de toutes les nations, se joignirent à ces aventuriers au premier bruit de leurs succès. L'attrait de la nouveauté, l'idée et le desir des choses éloignées, le besoin d'un changement de situation, l'espérance d'une meilleure fortune, l'instinct qui porte l'imagination aux grandes entreprises, l'ad-

miration qui mène promptement à l'imitation, la nécessité de surmonter les obstacles où l'imprudence a précipité, l'encouragement de l'exemple, l'égalité des biens et des maux entre des compagnons libres ; en un mot, cette fermentation passagère que le ciel, la mer, la terre, la nature et la fortune avoient excitée dans des hommes tour-à-tour couverts d'or et de haillons, plongés dans le sang et dans la volupté, fit des Flibustiers un peuple isolé dans l'histoire, mais un peuple éphémère qui ne brilla qu'un moment.

Cependant on est accoutumé à regarder ces brigands avec une sorte d'exécration. Elle est juste, parce que la fidélité, la probité, le désintéressement, la générosité même qu'ils pratiquoient entr'eux, n'empêchoient pas les outrages qu'ils faisoient tous les jours à l'humanité. Mais comment ne pas admirer au milieu de ces forfaits, une foule d'actions héroïques qui auroient fait honneur aux peuples les plus vertueux ?

Des Flibustiers s'étoient chargés, pour une somme, d'escorter un vaisseau Espagnol très-richement chargé. Un d'entr'eux osa proposer à ses camarades de faire tout-d'un-coup leur fortune, en s'emparant de ce bâtiment. Mon-

tauban, qui commandoit la troupe, n'eut pas plutôt entendu ce discours, qu'il voulut abdiquer sa place, et demanda d'être mis à terre. Quoi ? nous quitter ! lui dirent ces hommes intrépides. Y a-t-il quelqu'un ici qui approuve la perfidie qui vous fait horreur ? on délibéra sur-le-champ. On arrêta que le coupable seroit jetté sur la première côte qui se présenteroit. On jura que cet homme sans foi ne seroit jamais reçu dans aucun armement où se trouveroit un seul des braves gens que sa société déshonoroit. Si ce n'est pas là de l'héroïsme, sera-ce dans un siècle où tout ce qu'il y a de grand est tourné en ridicule sous le nom d'enthousiasme, qu'il faudra chercher des héros ?

Non, l'histoire des tems passés n'offre point et celle des tems à venir n'offrira pas l'exemple d'une pareille association, aussi merveilleuse presque que la découverte du Nouveau-Monde. Il n'y avoit que ce grand événement qui pût y donner lieu, en appellant dans ces régions lointaines tout ce que nos empires avoient produit d'ames énergiques et violentes.

Ces hommes d'une trempe peu commune n'avoient en Europe pour toute fortune que

leur épée et leur audace, dont ils firent un si terrible usage en Amérique. Là, ennemis de tous, redoutés de tous, sans cesse exposés aux périls extrêmes, ils devoient regarder chaque jour comme le dernier de leur vie, et dissiper la richesse comme ils l'avoient acquise; s'abandonner à tous les excès de la débauche et de la profusion; au retour d'un combat porter dans leurs festins l'ivresse de la victoire; enlacer de leurs bras sanglans leurs maîtresses; s'assoupir un moment dans le sein de la volupté, et ne se réveiller que pour aller à de nouveaux massacres. Indifférens où ils laisseroient leurs cadavres; sur la terre ou dans le sein des eaux, ils devoient regarder d'un œil également froid la vie et le trépas. Avec un cœur féroce et une conscience égarée, sans liaisons, sans parens, sans amis, sans concitoyens, sans patrie, sans asyle, sans aucun des motifs qui tempèrent la bravoure par le prix qu'ils attachent à l'existence, ils devoient se livrer en aveugles aux tentatives les plus désespérées. Incapables de supporter l'indigence et le repos; trop fiers pour s'occuper des travaux communs, s'ils n'avoient pas été fléaux du Nouveau-Monde, ils l'auroient été de celui-ci. S'ils n'étoient pas allé ravager les contrées éloi-

gnées, il auroient ravagé nos provinces, et laissé un nom fameux dans la liste des grands scélérats.

XI. *Raisons qui empêchent les Anglais et les Hollandais de faire des conquêtes en Amérique durant la guerre de la succession.*

L'Amérique respiroit à peine. A peine on commençoit à jouir de l'industrie des Flibustiers, devenus citoyens et cultivateurs, que l'ancien monde offrit le spectacle d'une révolution qui fit trembler le nouveau. Charles II, roi d'Espagne venoit de finir une carrière agitée. Ses sujets convaincus qu'un Bourbon seul étoit en état de conserver la monarchie sans démembrement, l'avoient pressé sur la fin de sa vie d'appeller à sa succession le duc d'Anjou. L'idée de voir vingt-deux couronnes transportées dans une maison rivale et ennemie de la sienne, l'avoit plongé dans de noirs chagrins. Cependant après des combats et des irrésolutions sans nombre, il s'étoit déterminé à cet effort de justice et de magnanimité, qu'il n'étoit pas naturel d'attendre de la foiblesse de son caractère.

L'Europe, fatiguée depuis un demi-siècle des hauteurs, de l'ambition, de la tyrannie

de Louis XIV, réunit ses forces pour empêcher l'accroissement d'une puissance déjà trop redoutable. L'anéantissement où la plus mauvaise administration avoit plongé l'Espagne ; l'esprit de bigoterie, et par conséquent de foiblesse, qui dominoit alors en France, procurèrent à la ligue des succès dont on voit peu d'exemples dans l'union de plusieurs puissances contre une seule. Cette ligue prit un ascendant que des victoires également glorieuses et utiles augmentoient à chaque campagne. Bientôt il ne resta aux deux couronnes ni forces, ni réputation. Pour comble de malheur, leurs désastres étoient l'objet de la joie universelle. Tous les cœurs étoient fermés à la compassion.

L'Angleterre et la Hollande, après avoir prodigué leur sang et leurs trésors pour l'empereur, devoient enfin s'occuper de leurs intérêts qui les appelloient en Amérique. Elle leur offroit des conquêtes riches et faciles. L'Espagne, depuis la destruction de ses galions à Vigo, n'avoit pas un vaisseau ; et la France, avant même d'avoir éprouvé ces terribles revers, qui la conduisirent sur les bords du précipice, avoit laissé tomber sa

marine. Cette conduite vicieuse avoit un principe éloigné.

Louis XIV, avide dans sa jeunesse de toutes les espèces de gloire, pensa qu'il manqueroit quelque chose à l'éclat de son règne, s'il ne créoit une marine formidable. Bientôt ses nombreuses flottes balancèrent les forces combinées de l'Angleterre, de la Hollande, et portèrent la terreur de son nom aux extrémités du monde. Mais ce nouveau genre de grandeur ne tarda pas à lui échapper. A mesure que son ambition désordonnée lui suscita de nouveaux ennemis; qu'il se vit obligé d'avoir sur pied un plus grand nombre de troupes; que les frontières de la monarchie s'étendirent et que les citadelles se multiplièrent, on vit diminuer le nombre de ses vaisseaux. Il n'attendit pas même la nécessité de ces dépenses, pour supprimer une partie des fonds destinés à soutenir sa puissance maritime. Les voyages de la cour, des édifices inutiles ou trop magnifiques, des objets d'ostentation ou de pur agrément, beaucoup d'autres causes aussi frivoles, absorbèrent la partie du revenu public qu'auroient exigé les armemens. Dès-lors cette branche de la force Française s'affoiblit. Elle tomba insensiblement, et se perdit enfin

tout-à-fait dans les malheurs de la guerre élevée pour la succession d'Espagne.

A cette époque, les possessions des deux couronnes dans les Indes Occidentales, se trouvèrent sans défense. Elles s'attendoient à chaque instant à devenir la proie de la Grande-Bretagne et des Provinces-Unies, les seuls peuples modernes qui eussent établi leur force politique sur le commerce. D'immensès découvertes avoient mis, il est vrai, dans les mains des Castillans et des Portugais, la possession exclusive de trésors et de productions qui sembloient leur promettre l'empire de l'univers, si les richesses pouvoient le donner : mais ces nations ivres d'or et de sang, n'avoient pas seulement soupçonné qu'un monde nouveau dût soutenir leur puissance dans l'ancien. L'excès et l'abus d'un système fondé sur l'influence que l'Amérique pouvoit donner en Europe, emportèrent les Anglais et les Hollandais dans une extrémité tout-a-fait opposée.

Ces deux nations, dont l'une n'avoit nuls avantages naturels, et l'autre n'en avoit que de médiocres, avoient saisi de bonne heure les vrais principes du commerce, et les avoient suivis avec plus de persévérance que les dif-

férentes situations où elles s'étoient trouvées ne paroissoient le leur permettre. Le hasard des circonstances ayant d'abord excité l'industrie de la plus pauvre, elle s'étoit vue rapidement égalée par sa rivale dont le génie étoit plus ardent et les ressources plus considérables. La guerre d'industrie, excitée par la jalousie, dégénéra bientôt en combats vifs, opiniâtres et sanglans. Ce n'étoient pas seulement des hostilités entre un peuple et un peuple, c'étoit une haine, c'étoit une vengeance de particulier à particulier. La nécessité de se réunir, pour contenir, pour réprimer la France, suspendit ces hostilités. Des succès peut-être trop rapides, trop décisifs, réveillèrent leur animosité. Dans la crainte de travailler à l'agrandissement l'une de l'autre, elles renoncèrent à toute invasion en Amérique. Enfin la reine Anne ayant saisi le moment propice pour une paix particulière, elle se fit accorder des avantages qui laissèrent la nation rivale de la sienne, fort en arrière. Dès-lors l'Angleterre fut tout, et la Hollande ne fut rien.

XII. *Grande activité qu'on remarque dans les isles de l'Amérique, après la pacification d'Utrecht.*

Les années qui suivirent la pacification d'Utrecht, rappellèrent le siècle d'or à l'univers, qui seroit toujours assez tranquille, si les Européens qui ont porté leurs armes et leurs haines dans les quatre parties du monde, n'en troubloient pas l'harmonie. Les champs ne furent plus jonchés de cadavres. On ne ravagea point la moisson du laboureur. Le navigateur osa montrer son pavillon dans toutes les mers, sans crainte des pirates. Les mères ne virent plus leurs enfans arrachés de leurs foyers, pour aller prodiguer leur sang aux caprices d'un roi imbécille ou d'un ministre ambitieux. Les nations ne s'associèrent plus, pour servir les passions de leurs maîtres. Les hommes vécurent quelques tems en frères, autant que l'orgueil des monarques et l'avarice des peuples peuvent le permettre.

Quoique ce bonheur général fut l'ouvrage de ceux qui tenoient les rênes des empires, les progrès de la raison universelle y avoient quelque part. La philosophie commençoit à parler de l'*humanité*, que l'imposture ne cesse

d'appeller un cri de révolte contre la religion. Les écrits de quelques sages étoient passés de leur cabinet dans les mains de la multitude ; ils avoient adouci les mœurs. Cette modération avoit tourné les esprits à l'amour des arts utiles ou agréables, et diminué du moins l'attrait que les hommes avoient eu jusqu'alors à s'égorger. La soif du sang paroissoit appaisée, et tous les peuples s'occupoient avec une grande ardeur, avec des lumières nouvelles, de leur population, de leur culture, de leur industrie.

Cette activité se faisoit sur-tout remarquer dans les Antilles. Les états du continent peuvent se soutenir, et même prospérer lorsque le feu de la guerre est allumé dans le voisinage et sur leurs frontières ; parce qu'ils ont pour but principal le travail des terres et des manufactures, la subsistance, et les consommations intérieures. Il n'en est pas ainsi des établissemens que plusieurs nations ont formés dans le grand archipel de l'Amérique. La vie et les richesses y sont également précaires. On n'y recueille rien de ce qui est nécessaire à la nourriture. Les vêtemens et les instrumens du labourage n'y sont pas fabriqués. Toutes les produc-

tions sont destinées à être exportées. Il n'y a qu'une communication sûre et facile avec l'Afrique, avec les côtes septentrionales du Nouveau-Monde, et sur-tout avec l'Europe, qui puisse procurer à ces isles cette circulation libre du nécessaire qu'elles reçoivent, et du superflu qu'elles donnent. Plus ces colonies avoient souffert du long et terrible embrâsement qui avoit tout consumé, plus elles se hâtoient de réparer les brèches faites à leur fortune. L'espérance même qu'on avoit conçue que l'épuisement universel rendroit la tranquillité durable, enhardissoit les négocians les moins confians à faire aux colons des avances, sans lesquelles, malgré tant de soins, les progrès auroient été nécessairement fort lents. Ces secours assuroient et augmentoient la prospérité des isles, lorsqu'on vit crever en 1739 un nuage qui se formoit depuis long-tems, et qui troubla le repos de la terre.

XIII. *Les isles de l'Amérique occasionnèrent la guerre de 1739. Quels en furent les événemens et la fin.*

Les colonies Anglaises, sur-tout la Jamaïque, avoient ouvert avec les possessions

Espagnoles du Nouveau-Monde, un commerce interlope qu'une longue habitude les avoit accoutumées à regarder comme licite. La cour de Madrid devenue plus éclairée sur ses intérêts, prit des mesures pour arrêter, pour diminuer du moins cette communication. Le projet pouvoit être sage, mais il falloit que l'exécution en fût juste. Si les vaisseaux destinés à empêcher la fraude se fussent bornés à arrêter les bâtimens qui la faisoient, ils auroient mérité des louanges. L'abus inséparable de tout moyen violent, l'âpreté du gain, peut-être l'esprit de vengeance, firent que sous prétexte de contrebande, on arrêta loin des côtes suspectes, des navires qui avoient une destination légitime.

La nation Anglaise qui, mettant sa sûreté, sa puissance et sa gloire dans le commerce, avoit souffert impatiemment de voir réprimer ses usurpations, fut révoltée des vexations qui passoient les bornes du droit des gens. On n'entendit dans Londres, dans le parlement, que plaintes contre l'étranger qui les exerçoit, qu'invectives contre le ministère qui les souffroit. Robert Walpole, qui gouvernoit depuis long-temps la Grande-Bretagne avec un caractère

et des talens plus propres pour la paix que pour la guerre, et le conseil d'Espagne qui, à mesure que l'orage approchoit montroit moins de vigueur, cherchèrent de concert des voies de conciliation. Celles qui furent imaginées et signées au Pardo, ne furent pas du goût d'un peuple également échauffé par ses intérêts, par son ressentiment, par l'esprit de parti, et singulièrement par des écrits politiques qui se succédoient avec rapidité.

Par-tout où le souverain ne souffre pas qu'on s'explique librement sur les matières économiques et politiques, il donne l'attestation la plus authentique de son penchant à la tyrannie et du vice de ses opérations. C'est précisément comme s'il disoit au peuple. « Je sais tout aussi-bien que vous que » ce que j'ai résolu est contraire à votre » liberté, à vos prérogatives, à vos intérêts, » à votre tranquillité, à votre bonheur : » mais il me déplaît que vous en murmu- » riez. Je ne souffrirai jamais qu'on vous » éclaire ; parce qu'il me convient que vous » soyez assez stupides pour ne pas distin- » guer mes caprices, mon orgueil, mes » folles dissipations, mon faste, les dépré-

» dations de mes courtisans et de mes favoris, » mes ruineux amusemens, mes passions plus » ruineuses encore, de l'utilité publique qui » ne fut, qui n'est, et qui ne sera jamais, » autant qu'il dépendra de moi et de mes » successeurs, qu'un honnête prétexte. Tout » ce que je fais est bien fait. Croyez-le, ne » le croyez pas : mais taisez-vous. Je veux » vous prouver de toutes les manières les » plus insensées et les plus atroces que je » règne pour moi, et que je ne règne ni » par vous, ni pour vous. Et si quelqu'un » d'entre vous a la témérité de me contre- » dire, qu'il périsse dans l'obscurité d'un » cachot, ou qu'un lacet le prive à jamais » de la faculté de commettre une seconde » indiscrétion : car tel est mon bon plaisir ». En conséquence voilà l'homme de génie réduit au silence ou étranglé, et une nation retenue dans la barbarie de sa religion, de ses loix, de ses mœurs, et de son gouvernement ; dans l'ignorance des choses les plus importantes à ses vrais intérêts, à sa puissance, à son commerce, à sa splendeur et à sa félicité ; au milieu des peuples qui s'éclairent autour d'elle par les libres efforts et le concours des bons esprits vers les seuls

objets vraiment dignes de les occuper. La logique d'une administration prohibitive pèche de tous côtés. On n'arrête point les progrès des lumières ; on ne les rallentit qu'à son désavantage. La défense ne fait qu'irriter et donner aux ames un sentiment de révolte, et aux ouvrages le ton du libelle ; et l'on fait trop d'honneur à d'innocens sujets, lorsqu'on a sous ses ordres deux cens mille assassins, et que l'on redoute quelques pages d'écriture.

L'Angleterre voit éclore tous les jours une foule de livres, où tout ce qui touche la nation est traité avec liberté. Parmi ces écrits, il en est de solides, composés par de bons esprits, par des citoyens instruits et zélés. Leurs avis servent à éclairer le public sur ses intérêts, et à diriger le gouvernement dans ses opérations. On connoît dans l'état peu de réglemens utiles d'économie intérieure qui n'aient été indiqués, préparés ou perfectionnés par quelqu'un de ces écrits. Malheur à tout peuple qui se prive de cet avantage.

» Mais, dira-t-on, pour un homme sage
» qui répand la lumière, il se trouve des
» écrivains sans nombre, qui, soit par mé-
» contentement des gens en place, soit pour

» flatter le goût de la nation, soit pour des » raisons personnelles, se plaisent à émouvoir les esprits. Le moyen qu'ils emploient » le plus ordinairement, est de porter les » prétentions de leur pays au-delà de leurs » justes bornes, de lui faire envisager comme » des usurpations manifestes, les moindres » précautions que prennent les autres puis- » sances pour conserver leurs possessions. » Ces exagérations remplies de partialité et » de fausseté, répandent des opinions, éta- » blissent des préjugés, dont l'effet ordi- » naire est d'entretenir la nation dans un » état de guerre perpétuelle avec ses voi- » sins. Si le gouvernement qui voudroit tenir » une balance de justice entre ses sujets et » les étrangers, refuse de se conduire par » des erreurs populaires, il s'y voit forcé ».

La liberté de la presse produit, sans doute, ces inconvéniens : mais ils sont si frivoles, si passagers, en comparaison des avantages, que je ne daignerai pas m'y arrêter. La question se réduit à ces deux mots : *Vaut-il mieux qu'un peuple soit éternellement abruti, que d'être quelquefois turbulent?* Souverains, voulez-vous être méchans? Laissez écrire; il se trouvera des hommes pervers qui vous

serviront selon votre mauvais génie et qui vous perfectionneront dans l'art des Tibères. Voulez-vous être bons? Laissez encore écrire; il se trouvera des hommes honnêtes qui vous perfectionneront dans l'art des Trajans. Combien il vous reste de choses à savoir pour être grands, soit en bien, soit en mal!

La populace de Londres, la plus vile populace de l'univers, comme le peuple Anglais, considéré politiquement, est le premier peuple du monde, soutenu de vingt mille jeunes gens de famille élevés dans le négoce, assiège par des cris et par les menaces le sénat de la nation, et règle ses délibérations. Souvent ces clameurs sont excitées par une faction du parlement lui-même. Ces hommes méprisables, une fois émus, insultent le meilleur citoyen qu'on a réussi à leur rendre suspect, incendient sa maison, et insultent scandaleusement les têtes les plus sacrées. Ils ne s'arrêtent qu'après avoir fait adopter par le ministère toute leur fureur. Cette influence indirecte, mais suivie, du commerce sur les résolutions publiques, ne fut peut-être jamais aussi marquée qu'à l'époque qui nous occupe.

L'Angleterre commençoit la guerre avec

la plus grande supériorité. Elle avoit un grand nombre de matelots. Ses arsenaux regorgeoint de munitions, et ses chantiers étoient animés. Ses escadres toutes armées, et commandées par des officiers expérimentés, n'attendoient que des ordres pour porter la terreur et la gloire de son pavillon aux extrémités du monde. On ne blâmera pas Walpole d'avoir trahi sa patrie, en négligeant de si grands avantages. Il doit être au-dessus de tout soupçon, puisqu'il ne fut pas accusé de corruption dans un pays où l'on a souvent formé ces accusations sans y croire. Sa conduite ne fut pas cependant exempte de blâme. La crainte de se précipiter dans des embarras qui mettroient en danger son administration; l'obligation d'appliquer à des armemens militaires les trésors destinés jusqu'alors à lui acheter des partisans; la nécessité d'exiger de nouvelles taxes qui devoient porter au dernier période l'horreur qu'on avoit pour sa personne et pour ses principes : toutes ces considérations et quelques autres le jettèrent dans des irrésolutions funestes. Il perdit un tems toujours précieux, décisif sur-tout dans les opérations maritimes.

La flotte de Vernon, après avoir détruit

Porto-Belo, alla échouer devant Carthagène, plutôt par l'intempérie du climat, par la mésintelligence et l'incapacité des chefs, que par la valeur de la garnison. Anson vit ruiner son armement au cap de Horn, que quelques mois plutôt il auroit doublé sans risque : à juger de ce qu'il auroit pu faire avec une escadre par ce qu'il fit avec un vaisseau, on peut penser qu'il auroit au moins ébranlé l'empire Espagnol dans la mer du Sud. Un établissement, entrepris dans l'île de Cuba, eut une issue funeste. Ceux qui vouloient y fonder une ville n'y trouvèrent que leur cimetière. Le général Oglethorpe fut obligé, après trente-huit jours de tranchée ouverte, de lever le siège du fort Saint-Augustin dans la Floride, vaillamment défendu par Manuel-Montiano, à qui on avoit laissé le loisir de se préparer.

Quoique les premiers efforts des Anglais contre l'Amérique Espagnole eussent été vains, on n'y étoit pas tranquille. Il leur restoit leur marine, leur caractère, leur gouvernement, trois grands moyens qui faisoient trembler. Inutilement la cour de Versailles joignit ses forces navales à celles que la cour de Madrid pouvoit faire agir. Cette confédération

ne diminuoit pas l'audace de l'ennemi commun, et ne rassuroit pas des esprits trop abattus par la crainte. Heureusement pour les deux nations et pour cette partie du monde, la mort de l'empereur Charles VI avoit allumé en Europe une guerre vive, qui, pour des intérêts fort équivoques, y retenoit les forces Britanniques. Les hostilités qui avoient commencé dans les climats éloignés avec tant d'appareil, se réduisirent insensiblement de part et d'autre à quelques pirateries. Il n'y eut d'événement important que la prise de l'île Royale, qui exposoit aux plus grands dangers la pêche, le commerce et les colonies de la France. Cette puissance recouvra à la paix une possession si précieuse : mais le traité qui la lui rendit, ne fut pas moins généralement blâmé.

Les Français, toujours imbus de cet esprit de chevalerie, qui a été si long-tems la brillante folie de toute l'Europe, regardent leur sang comme payé, lorsqu'il a reculé les frontières de leur patrie, c'est-à-dire, lorsqu'ils ont mis leur prince dans la nécessité de les gouverner plus mal ; et ils croient leur honneur perdu, si leurs possessions sont restées ce qu'elles étoient. Cette fureur de

conquêtes, qu'il faut pardonner à des tems barbares, mais dont les siècles éclairés ne devroient pas avoir à rougir, fit réprouver le traité d'Aix-la-Chapelle, qui restituoit a l'Autriche tout ce qu'on lui avoit pris. La nation, trop frivole, trop légère pour être politique, ne voulut pas voir, qu'en formant en Italie un établissement quel qu'il fût à l'infant dom Philippe, on s'assuroit de l'alliance de l'Espagne à qui on donnoit de grands intérêts à discuter avec la cour de Vienne; qu'en garantissant au roi de Prusse la Silésie, on établissoit en Allemagne deux puissances rivales, fruit précieux de deux siècles de méditation et de travaux; qu'en rendant Fribourg et les places de Flandres détruites, on se procuroit des conquêtes aisées, si les fureurs de la guerre recommençoient, et la facilité de diminuer dans tous les tems de cinquante mille hommes les troupes de terre, économie qui pouvoit et devoit être portée à la marine.

Ainsi, quand la France n'auroit pas eu besoin de s'occuper de son intérieur dont le dépérissement étoit extrême; quand son crédit et son commerce n'auroient pas été ruinés; quand quelques-unes de ses plus importantes

importantes provinces n'auroient pas été réduites à manquer de pain; quand elle n'auroit pas perdu la porte du Canada; quand ses colonies n'auroient pas été menacées d'une invasion infaillible et prochaine; quand sa marine n'auroit pas été détruite au point de n'avoir pas un seul vaisseau à envoyer dans le Nouveau-Monde; quand l'Espagne n'auroit pas été à la veille d'un accommodement particulier avec l'Angleterre: la conclusion de la paix auroit encore mérité l'approbation des esprits les plus réfléchis.

La facilité qu'avoit le maréchal de Saxe de pénétrer dans l'intérieur des Provinces-Unies, étoit ce qui frappoit le plus les François. On conviendra sans peine que rien ne paroissoit impossible aux armes victorieuses de Louis XV: mais seroit-ce un paradoxe de dire que les Anglais éclairés ne désiroient rien tant que cet événement? Si la république qui étoit dans l'impossibilité de se détacher de ses alliés, avoit été conquise, ses habitans, qui avoient des préjugés anciens et nouveaux contre le gouvernement, les loix, les mœurs, la religion de leur vainqueur, auroient-ils voulu vivre sous sa domination? N'auroient-ils pas infailliblement porté leur population,

leurs capitaux, leur industrie dans la Grande-Bretagne ? Et qui peut douter que de si grands avantages n'eussent été infiniment plus précieux pour les Anglais, que l'alliance de la Hollande ?

A cette observation nous oserons en ajouter une autre, qui, pour être aussi nouvelle, ne paroîtra peut-être pas d'une vérité moins frappante. On a trouvé la cour de Vienne fort heureuse ou fort habile d'avoir, par la négociation, arraché des mains des Français ce que les malheurs de la guerre lui avoient fait perdre. N'auroit-elle pas été plus habile ou plus heureuse, si elle eût laissé à son ennemi une partie de ses conquêtes ? il est passé ce tems, où la maison d'Autriche égaloit, surpassoit peut-être les forces de la maison de Bourbon. Sa politique est donc d'intéresser les autres puissances à son sort, même par ses pertes. Elle le pouvoit en faisant des sacrifices apparens à la France. L'Europe, alarmée de l'agrandissement de cette monarchie qu'on est porté à haïr, à envier, à redouter, auroit repris contre elle cette haine qu'on avoit vouée à Louis XIV ; et des ligues plus redoutables que jamais devenoient la suite nécessaire de ces sentimens. Cette disposi-

tion universelle des esprits étoit plus propre à relever la grandeur de la nouvelle maison d'Autriche, que le recouvrement d'un territoire éloigné, borné et toujours ouvert.

On doit, il est vrai, avoir assez bonne opinion du plénipotentiaire Français qui conduisoit la négociation, et du ministre qui la dirigeoit, pour penser qu'ils auroient démêlé le piège. Nous ne balancerons pas même à assurer que ces deux hommes d'état n'avoient aucune vue d'agrandissement. Mais auroient-ils trouvé la même profondeur de politique dans le conseil, auquel ils devoient compte de leurs opérations? C'est ce qu'on n'ose décider. En général tous les gouvernemens du monde sont portés à s'étendre, et celui de France est de nature à le desirer.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions, il faut avouer que l'espérance des deux ministres Français qui avoient décidé la paix, fut trompée. Le principal objet de leurs démarches avoit été la conservation des colonies menacées, et l'on perdit de vue cette source d'une opulence illimitée, aussi-tôt que le danger fut passé. La France garda des troupes sans nombre, négocia des ligues dans le nord et dans le midi de l'Europe, soudoya une partie de

l'Allemagne, se conduisit comme si un nouveau Charles-Quint eût menacé ses frontières, ou si un autre Philippe II eût pu bouleverser l'intérieur de son pays par ses intrigues. Elle ne vit pas qu'elle avoit une prépondérance décidée dans le continent; qu'il n'y avoit point de puissance qui, seule, pût oser l'attaquer; et que les événemens de la dernière guerre, les arrangemens de la dernière paix avoient rendu la réunion de plusieurs puissances impossible. Mille petites craintes toutes frivoles, la fatiguoient. Ses préjugés l'empêchèrent de sentir qu'elle n'avoit qu'un ennemi réellement digne de son attention, et que cet ennemi ne pouvoit être contenu que par de nombreuses flottes.

Les Anglais plus portés à s'affliger de la prospérité d'autrui qu'à jouir de la leur, ne veulent pas seulement être riches : ils veulent être les seuls riches. Leur ambition est d'acquérir, comme celle de Rome étoit de commander. Ils ne cherchent pas proprement à étendre leur domination, mais leurs colonies. Toutes leurs guerres ont pour but leur commerce; et le desir de le rendre exclusif leur a fait faire de grandes choses et de grandes injustices; et les met dans la cruelle nécessité

de continuer à faire de grandes choses et de grandes injustices. Les nations ne se lasseront-elles jamais de cette espèce de tyrannie qui les brave et les avilit ? resteront-elles éternellement dans cet état de foiblesse qui les contraint à supporter un despotisme qu'elles ne demanderoient pas mieux que d'anéantir ? Si jamais il se formoit une alliance entr'elles, comment une seule nation pourroit-elle résister, à moins d'une faveur constante du destin sur laquelle il seroit imprudent de compter? qui est-ce qui a promis aux Anglais une prospérité continue ? quand elle leur seroit assurée, ne seroit-elle pas trop payée, par la perte d'une tranquillité dont ils ne jouiroient jamais, et trop punie par les alarmes d'une jalousie qui tiendroit leurs yeux inquiets perpétuellement ouverts sur les mouvemens les plus légers des autres puissances ? Est-il bien glorieux, est-il bien doux, est-il bien avantageux et bien sûr à un peuple de régner au milieu des autres peuples, comme un sultan au milieu de ses esclaves ? Un accroissement dangereux de la haîne au-dehors, est-il suffisamment compensé par le corrupteur accroissement de l'opulence au-dedans? Anglais, l'avidité n'a point de terme,

et la patience a le sien, presque toujours funeste à celui qui la pousse à bout. Mais la passion du commerce est si fort en vous, qu'elle a subjugué jusqu'à vos philosophes. Le célèbre Boyle disoit qu'il étoit bon de prêcher l'évangile aux sauvages ; parce que, dût-on ne leur apprendre qu'autant de christianisme qu'il leur en faut pour marcher habillés, ce seroit un grand bien pour les manufactures Anglaises.

XIV. *C'est de l'Amérique que sortit la guerre de 1755.*

Un tel système, que la nation n'a guère perdu de vue, se manifesta, en 1755, avec moins de précaution qu'il ne l'avoit fait jusqu'alors. La culture des colonies Françaises, dont l'accroissement rapide étonnoit tous les esprits attentifs, réveilla la jalousie Anglaise. Cependant cette passion, honteuse de se montrer, se couvrit quelque tems des ombres du mystère ; et un peuple assez fier ou assez modeste pour appeller les négociations *l'artillerie de ses ennemis*, ne dédaigna pas d'employer tous les détours, toutes les ruses de la politique la plus insidieuse.

La France, effrayée du désordre de ses

finances, intimidée par le petit nombre de ses vaisseaux et l'inexpérience de ses amiraux, séduite par l'amour de l'oisiveté, du plaisir et de la paix, secondoit les efforts qu'on faisoit pour l'amuser. En vain quelques hommes éclairés répétoient sans cesse que la Grande Bretagne vouloit la guerre, qu'elle devoit la vouloir, qu'elle étoit forcée de la faire, avant que la marine militaire de sa rivale n'eût fait les mêmes progrès que sa marine marchande. Ces inquiétudes paroissoient absurdes dans un pays où l'on n'avoit fait jusqu'alors le commerce que par imitation, où on lui avoit mis des entraves de toutes les espèces, où on l'avoit continuellement sacrifié à la finance, où on ne lui avoit jamais accordé une protection sérieuse, où l'on ignoroit peut-être qu'on eût le plus riche commerce de l'univers. La nation qui devoit à la nature, un sol excellent; au hasard, de riches colonies; à sa sensibilité vive et souple, le goût de tous les arts qui varient et multiplient les jouissances; à ses conquêtes, à sa gloire littéraire, à la dispersion même des protestans qu'elle avoit eu le malheur de perdre, le desir qu'on avoit de l'imiter : cette nation qui seroit trop heureuse, si

on lui permettroit de l'être ne vouloit pas voir qu'elle pouvoit perdre quelque chose de ses avantages, et se prêtoit sans réflexion aux artifices qu'on employoit pour l'endormir. Lorsque l'Angleterre crut que la dissimulation ne lui étoit plus nécessaire, elle commença les hostilités, sans les faire précéder d'aucune de ces formalités qui sont en usage chez les peuples civilisés.

Ce peuple, réputé si fier, si humain, si sage, réfléchit-il à ce qu'il faisoit? Il réduisoit les conventions les plus sacrées des nations entr'elles aux leurres d'une perfidie politique; il les affranchissoit du lien commun, en foulant aux pieds la chimère du droit des gens. Vit-il qu'il n'y avoit plus qu'un état, celui de la guerre; que la paix n'étoit qu'un tems d'alarmes; qu'il ne régnoit plus sur le globe qu'une fausse et trompeuse sécurité; que les souverains devenoient autant de loups, prêts à s'entre-dévorer; que l'empire de la discorde s'établissoit sans limites; que les plus cruelles et les plus justes représailles étoient autorisées, et qu'il n'étoit plus permis de déposer les armes? alors il y eut un semi-Thémistocle dans le ministère; mais il n'y eut pas un Aristide

dans toute la Grande-Bretagne, puisque loin de s'écrier à l'exemple de ces Athéniens qui n'étoient pas les hommes les plus scrupuleux d'entre les Grecs : *La chose est utile, mais elle n'est pas honnête, qu'on ne nous en parle pas*, les Anglais se félicitèrent d'une infamie contre laquelle toutes les voix de l'Europe s'élevèrent avec indignation. L'hostilité, sans déclaration de guerre, lors même qu'il n'y a point de traités de paix, est un procédé de barbares. L'hostilité, contre la foi des traités, mais précédée d'une déclaration de guerre, de quelque prétexte qu'elle ait été palliée, seroit d'une injustice révoltante, si l'usage n'en avoit été fréquent, et si presque toutes les puissances n'en avoient à rougir. L'hostilité, sans déclaration de guerre, contre un peuple voisin qui sommeille tranquillement sur la foi des traités, le droit des gens, un commerce réciproque de bienveillance, des mœurs civilisées, le même Dieu, le même culte, le séjour et la protection de ses citoyens dans la contrée ennemie, le séjour et la protection des citoyens de l'ennemi secret dans la sienne, est un crime qui seroit traité entre les sociétés, comme l'assassinat sur les grandes routes,

dans chacune d'elles ; et contre lequel, s'il y avoit un code exprès, comme il y en a un tacite, formé et souscrit entre toutes les nations, on liroit : QU'ON SE RÉUNISSE CONTRE LE TRAITRE, ET QU'IL SOIT EXTERMINÉ DE DESSUS LA SURFACE DE LA TERRE. Celui qui le commet, jaloux, sans frein et sans pudeur de son intérêt, montre qu'il est sans équité, sans honneur ; qu'il méprise également et le jugement du présent et le blâme de l'avenir ; et qu'il tient plus à son existence entre les nations qu'à son rôle dans leur histoire. S'il est le plus fort, c'est un lâche tyran ; c'est un lion qui s'abaisse au rôle abject du renard. S'il est le plus foible et qu'il craigne pour lui-même, il en est peut-être moins odieux, mais il n'en est pas moins lâche. Combien l'usage du peuple romain est plus noble ! Combien il a d'autres avantages ! Ouvrons comme lui les portes de nos temples : qu'un ambassadeur se transporte sur la frontière ennemie et qu'il y secoue la guerre du pan de sa robe, au son de la trompette du héraut qui l'accompagnera. N'égorgeons point un ennemi qui dort. Si nous plongeons notre main dans le sang de celui qui se croit notre ami, la tache ne s'en effa-

cera jamais. Macbeth du poëte sera son image.

Quand même la déclaration de guerre ne seroit qu'une vaine cérémonie entre des nations qui peut-être ne se doivent rien dès qu'elles veulent s'égorger ; on ne peut s'empêcher de voir que le ministere Britannique faisoit plus que soupçonner le vice de sa conduite. La timidité de ses démarches, l'embarras de ses opérations, les variations de ses défenses justificatives, l'intérêt qu'il mit inutilement à faire approuver une infraction si scandaleuse par le parlement : cent autres choses décéloient une conscience coupable. Si, dans ces foibles administrateurs d'une grande puissance, l'audace à commettre le crime eût égalé l'éloignement pour la vertu, ils auroient formé le plan le plus vaste. En faisant illégalement attaquer les vaisseaux français sur les côtes de l'Amérique Septentrionale, ils auroient donné le même ordre pour toutes les mers du monde. La destruction du seul pouvoir qui fût en état de faire quelque résistance, étoit la suite nécessaire d'une combinaison si forte. Sa chûte auroit effrayé les autres nations ; et le pavillon anglais n'auroit eu qu'à se montrer pour donner des loix par tout l'univers. Un

succès brillant et décisif auroit dérobé la violation du droit public à l'aveugle multitude, l'auroit justifiée aux yeux de la politique; et les cris de l'ignorance et de l'ambition auroient étouffé la voix des sages.

XV. *Les commencemens de la guerre furent funestes à l'Angleterre.*

Une conduite foible, mais toujours injuste, produisit des effets contraires. Le conseil de Georges II fut haï et méprisé de toute l'Europe. Les événemens secondèrent ces sentimens. La France, quoique surprise, fut victorieuse dans le Canada, remporta sur mer un avantage considérable, conquit Minorque, menaça Londres même. Son ennemi sentit alors ce que les bons esprits disoient depuis long-tems, même en Angleterre, que les Français avoient trouvé l'art de faire toucher les extrêmes; qu'ils réunissoient des vertus et des vices, des traits de foiblesse et de force qui avoient toujours été jugés incompatibles : qu'ils étoient efféminés, mais braves; également amoureux du plaisir et de l'honneur; sérieux dans la bagatelle et enjoués dans les choses graves; toujours prêts à la guerre et prompts dans l'attaque : en

un

un mot des enfans, comme les Athéniens, se laissant agiter et passionner pour des intérêts vrais ou faux; aimant à entreprendre et à marcher, quels que soient leurs guides, et se consolant de toutes leurs disgraces par la moindre succès. L'esprit Anglais qui, suivant le mot si trivial et si énergique de Swif, *est toujours à la cave ou au grenier*, et qui n'a jamais connu de milieu, commença alors à trop craindre une nation qu'il avoit injustement méprisée. Le découragement prit la place de la présomption.

La nation corrompue par la trop grande confiance qu'elle avoit mise dans son opulence; abaissée par l'introduction des troupes étrangères, par le caractère moral et l'incapacité de ceux qui la gouvernoient; affoiblie même par le choc des factions, qui, chez un peuple libre, exercent ses forces dans la paix, mais les lui ôtent dans la guerre: la nation flétrie, étonnée, incertaine, gémissoit également des malheurs qu'elle venoit d'éprouver et de ceux qu'elle prévoyoit, sans s'occuper du soin de venger les uns ni d'écarter les autres. Tout le zèle pour la défense commune se bornoit à des subsides immenses. On paroissoit ignorer que le lâche est plutôt

prêt que le brave à ouvrir sa bourse pour éloigner le péril ; et que dans la crise où l'on se trouvoit, il ne s'agissoit pas de savoir qui paieroit, mais qui combattroit.

Les François, de leur côté, furent éblouis de quelques succès qui ne décidoient de rien. Prenant l'étourdissement de leur ennemi pour une démonstration de sa foiblesse, ils s'engagèrent plus que leur situation ne le permettoit, dans les troubles qui commençoient à diviser l'Allemagne.

Un système qui devoit les couvrir de honte s'il ne réussissoit pas, et ruiner leur puisance s'il réussissoit, leur tourna la tête. Leur frivolité leur fit oublier, que quelques mois auparavant ils avoient applaudi au politique lumineux et ferme, qui, pour écarter une guerre de terre que quelques ministres vouloient commencer en désespérant de soutenir la guerre de mer, avoit dit avec la chaleur et l'assurance du génie : *Messieurs, partons tous tant que nous sommes dans le conseil, et la torche à la main, allons brûler nos vaisseaux, s'ils ne servent qu'à nous faire insulter et non à nous défendre.* Cet aveuglement politique les jetta dans des précipices. Aux erreurs du cabinet, ils ajoutèrent des fautes militaires.

Les intrigues de cour présidèrent à la conduite des armées. Un changement continuel de généraux entraîna une suite de disgraces. Ce peuple léger et superficiel ne vit pas qu'en supposant, ce qui étoit impossible, que tout ceux qu'il chargeoit successivement de diriger les opérations guerrières eussent du talent, ils ne pouvoient pas lutter avec avantage contre un homme de génie, éclairé par un homme supérieur. Ses malheurs ne changèrent rien à sa conduite. Les révolutions de généraux ne finirent point.

Pendant que les Français prenoient ainsi le change, le peuple Anglais passant du découragement à la fureur, proscrivoit un ministère justement décrié, et plaçoit à la tête des affaires un homme également ennemi des résolutions foibles, de la prérogative royale et de la France. Quoique ce choix fût l'ouvrage de cet esprit de parti qui fait tout dans la Grande-Bretagne, il se trouva tel que les circonstances l'exigeoient. Guillaume Pitt avoit la passion des grandes choses, une éloquence sûre d'entraîner les esprits, le caractère entreprenant et ferme. Il avoit l'ambition d'élever sa patrie au-dessus de tout, et de s'élever avec elle. Son enthousiasme trans-

porta une nation, qu'au défaut de son climat, sa liberté passionnera toujours. On saisit un amiral, qui avoit laissé prendre l'île de Minorque; on le jette dans les fers, on l'accuse, on le juge, on le condamne. Ni son rang, ni ses talens, ni sa famille, ni ses amis, ne peuvent le sauver de la sévérité de la loi. Le mât de son vaisseau lui sert d'échafaud. L'Europe entière, en apprenant cet événement tragique, fut frappée d'un étonnement mêlé d'admiration et d'effroi. On se crut ramené au tems des républiques anciennes. La mort de Bing, coupable ou non, annonçoit d'une manière terrible à ceux qui servoient la nation, le sort qui les attendoit, s'ils trahissoient la confiance qu'on avoit en eux. Il n'y en eut aucun qui ne se dît au fond de son cœur dans le moment du combat : c'est ici qu'il faut périr, plutôt que dans l'infamie du supplice. Ainsi le sang d'un homme accusé de lâcheté devint un germe d'héroïsme.

A ce ressort de crainte fait pour vaincre la peur, se joignit un encouragement qui annonçoit le rétablissement de l'esprit public. La dissipation, le plaisir, le désœuvrement, souvent le crime et la corruption des mœurs forment des liaisons vives et fréquentes dans

la plupart des états de l'Europe. Les Anglais se communiquent moins, vivent moins ensemble, ont moins, si l'on veut, le goût de la société que les autres peuples ; mais l'idée d'un projet utile à leur pays les rassemble. Ils n'ont alors qu'une ame. Toutes les conditions, tous les partis, toutes les sectes, concourent à son succès, avec une générosité qui n'a point d'exemple dans les contrées où l'on n'a point de patrie à soi. Et en effet, pourquoi s'occuperoit-on de la gloire d'une nation, lorsqu'on ne peut se promettre de ses sacrifices qu'un accroissement de misère ? lorsque les victoires et les défaites sont également funestes ; les victoires par des impôts qui les préparent, les défaites par des impôts qui les réparent. Sans un reste d'honneur qui subsiste au fond des ames, malgré tous les efforts qu'on emploie pour l'étouffer, et qui montre que sous les vexations de toute espèce, le peuple ne perd pas toute sensibilité à l'avilissement national, il s'affligeroit également des succès et des revers. Que le souverain soit victorieux ou vaincu ; qu'il acquière ou qu'il perde une province ; que le commerce tombe ou prospère, en sera-t-il

traité avec moins de dureté ? L'ardeur des Anglais est sur-tout remarquable, lorsque la nation a une confiance entière dans le ministre qui est à la tête des affaires. Dès que M. Pitt eut pris les rênes du gouvernement, il se forma une société de marine qui, ne voyant pas assez d'empressement pour servir sur la flotte, et n'approuvant pas l'usage d'y forcer les citoyens, invita dans la classe indigente du peuple, les enfans des trois royaumes à se faire mousses, et les pères à embrasser la profession de matelot. Elle se chargea de payer leur voyage, de les faire traiter s'ils étoient malades, de les nourrir, de les habiller, de leur fournir tout ce qui étoit nécessaire pour naviguer sainement. Le roi, touché de ce trait de patriotisme, donna 22,500 livres, le prince de Galles 9000 liv. la princesse sa mère, 4500 livres. Les acteurs des différens spectacles, dont cette nation philosophe n'a pas eu la cruauté d'avilir le talent, jouèrent leurs meilleures pièces pour augmenter ces fonds respectables. Jamais on n'avoit vu un si grand concours au théâtre. Cent de ces mousses, cent de ces matelots, habillés par un zèle vraiment sacré, ornoient l'enceinte de la scène ; et cette décoration va-

loit bien celle des lustrines, des dentelles et des diamans.

XVI. *Les Anglais sortirent de leur léthargie, et s'emparèrent des îles Françaises et Espagnoles. Quel fut l'auteur de leurs succès ?*

Ce dévouement public au service de la patrie, échauffa les esprits. Tous les Anglais se crurent d'autres hommes. Ils portèrent le ravage sur les côtes de leur ennemi. Ils le battirent sur toutes les mers. Ils interceptèrent sa navigation. Ils tinrent toutes ses forces en échec dans la Westpalie. Ils le chassèrent de l'Amérique Septentrionale, de l'Afrique et des grandes Indes. Jusques au ministère de M. Pitt, toutes entreprises de sa nation dans les contrées éloignées avoient eu et dû avoir une issue funeste, parce qu'elles avoient été mal combinées. Pour lui, il forma des projets si sages et si utiles; il fit ses préparatifs avec tant de prévoyance et de célérité; il combina si juste la fin avec les moyens; il choisit si bien les dépositaires de sa confiance; il établit une telle harmonie entre les troupes de terre et celles de mer; il éleva si haut le cœur Anglais, que son administration ne fut qu'une chaîne de conquêtes. Son ame, plus haute encore,

lui fit mépriser les vains discours des esprits timides, qui blâmoient ce qu'on nommoit ses dissipations. Il répétoit après Philippe, père d'Alexandre, *que l'on devoit acheter la victoire par l'argent, et non conserver l'argent aux dépens de la victoire.*

Avec cette conduite et ces maximes, M. Pitt avoit toujours et par-tout triomphé des Français. Il les poursuivit jusque dans leurs îles les plus chères, jusque dans leurs colonies à sucre. Ces possessions, quoique justement vantées pour leurs richesses, n'en étoient pas mieux gardées. On n'y voyoit que des fortifications élevées sans intelligence, et tombant en ruine. Ces masures manquoient également de défenseurs, d'armes et de munitions. Depuis le commencement des hostilités, toute communication étoit interrompue entre ces grands établissemens et leur métropole. Ils ne pouvoient en recevoir des subsistances, ni l'enrichir de leurs productions. Les bâtimens nécessaires à l'exploitation des terres, n'étoient qu'un amas de décombres. Les maîtres et les esclaves, également dépourvus de tout, se nourrissoient des animaux consacrés à l'agriculture. Si quelques avides navigateurs

arrivoient jusqu'à eux, c'étoit à travers de si grands périls, qu'il falloit payer au plus haut prix ce qu'ils apportoient, leur céder comme pour rien ce qu'ils consentoient à prendre. C'étoit beaucoup que le colon n'appellât pas un libérateur. On ne devoit pas présumer que sa vertu iroit jusqu'à se défendre opiniâtrement, contre un ennemi qui pouvoit mettre fin à ses calamités.

C'est dans ces circonstances que dix vaisseaux de ligne, des galiotes à bombe, des frégates, cinq mille hommes de débarquement partis d'Angleterre, se présentèrent devant la Guadeloupe. Ils parurent le 22 janvier 1759. Le lendemain ils écrasèrent de bombes la ville de Basse-terre. Si les assaillans avoient su profiter de la terreur qu'ils avoient répandue, la résistance de l'île eût été fort courte. La lenteur, la timidité, l'incertitude de leurs mouvemens, donnèrent le tems à la garnison et aux habitans de se fortifier dans un défilé, qui n'est éloigné que de deux lieues de la place. De-là ils tinrent en échec leur ennemi, qui souffroit également et de la chaleur du climat, et du défaut de rafraîchissemens. Les Anglais désespérant de réduire la colonie par ce côté,

l'allèrent attaquer par la partie connue sous le nom de Grande terre. Elle étoit défendue par le fort Louis, qui fit encore moins de résistance que celui de Basse-terre, qui n'avoit pas tenu vingt-quatre heures. Les conquérans retombèrent encore dans leur première faute, et ils en furent punis de la même manière. Le succès de leur expédition devenoit douteux, lorsque Barington, que la mort d'Hopson venoit de placer à la tête des troupes, changea de système. Abandonnant le projet de pénétrer dans l'intérieur des terres, il embarqua ses soldats, qui fondirent successivement sur les habitations et les bourgs situés autour des côtes. Les ravages qu'ils y exerçoient, firent tomber les armes des mains des colons. L'île entière se soumit, mais à des conditions très-honorables, mais après trois mois de défense. Ce fut le 21 avril.

Les forces qui venoient de faire cette conquête, ne s'y étoient portées qu'après avoir menacé vainement la Martinique. Trois ans après, la Grande-Bretagne reprit un projet trop légérement abandonné : mais elle y destina de plus grands moyens et de meilleurs instrumens. Le 16 janvier 1762, dix-huit

bataillons aux ordres du général Monckton, et autant de vaisseaux de ligne commandés par l'amiral Rodney, les uns partis d'Europe, et les autres de l'Amérique Septentrionale, parurent à la vue de la capitale de l'île. La descente, qui se fit le lendemain, ne fut ni longue, ni meurtrière, ni difficile. Il paroissoit moins aisé de s'emparer des hauteurs fortifiées et défendues, qui dominoient le fort Royal. Ces obstacles furent surmontés après quelques combats assez vifs; et la place, qui se voyoit à la veille d'être écrasée par les bombes, capitula le 9 de février. La colonie entière suivit cet exemple le 13. On doit présumer que la prospérité de la Guadeloupe sous la domination anglaise, influa beaucoup dans une résolution qui pouvoit et devoit être plus tardive. La Grenade et les autres îles du vent, ou Françaises, ou quoique neutres, peuplées de Français, ne firent pas acheter leur soumission d'un coup de canon.

Saint-Domingue même, la seule possession qui restât à la France dans le grand archipel de l'Amérique, étoit menacé du joug Anglais. Sa perte ne paroissoit pas éloignée. Quand il n'auroit pas été public que c'étoit la première proie que la Grande-Bretagne

vouloit dévorer, pouvoit-on douter qu'elle dût échapper à son avidité? Une puissance si ambitieuse auroit-elle borné d'elle-même le cours de ses prospérités, jusqu'à renoncer à une conquête qui devoit y mettre le comble? Cet événement n'étoit pas un problême. Tout le monde savoit que la colonie sans défense au-dedans et au-dehors, étoit hors d'état de faire la moindre résistance. Elle-même étoit si convaincue de son impuissance, qu'elle paroissoit disposée à se soumettre à la première soumission qui lui seroit faite.

La cour de Versailles fut également étonnée et consternée des pertes qu'elle venoit de faire, de celles qu'elle prévoyoit. Elle s'étoit attendue à une résistance opiniâtre, insurmontable même. Les descendans des braves aventuriers qui avoient formé ces colonies, lui paroissoient un rempart contre lequel toutes les forces Britanniques devoient se briser. Il s'en falloit peu qu'elle n'eût une joie secrète, de ce que les Anglais dirigeoient leurs efforts de ce côté-là. Le ministère avoit inspiré sa confiance à la nation, et c'étoit être mauvais citoyen, que d'oser montrer quelques inquiétudes.

Il doit être permis aujourd'hui de dire, que ce qui est arrivé arrivera toujours. Un peuple, dont toute la fortune consiste dans des champs et des pâturages, défendra, s'il a de l'honneur, ses possessions avec courage. Il ne hasarde tout au plus que la récolte d'une année ; et un revers, quel qu'il soit, ne le ruine pas. Il n'en est pas ainsi des cultivateurs de ces colonies opulentes. Comme en prenant les armes, ils risquent de voir les travaux de toute leur vie détruits, leurs esclaves enlevés, les espérances même de leur postérité anéanties par le feu ou par la dévastation, ils se soumettront toujours à l'ennemi. Quand même ils seroient contens du gouvernement sous lequel ils vivent, ils sont moins attachés à sa gloire qu'à leurs richesses.

L'exemple des premiers colons, dont les attaques les plus vives n'ébranlèrent jamais la confiance, n'affoiblit pas cette observation. Alors la guerre avoit pour objet de s'emparer du territoire, et d'en chasser les habitans : aujourd'hui, la guerre faite à une colonie, n'est qu'une guerre faite à son souverain.

C'étoit M. Pitt qui avoit formé le projet d'envahir la Martinique ; mais il ne conduisoit plus les affaires dans le tems qu'elle fut conquise. La retraite de cet homme célèbre fixa l'attention de l'Europe, et mérite d'occuper quiconque cherche les causes et les effets des révolutions politiques. Sans doute un historien qui ose écrire les événemens de son siècle, a rarement des lumières sûres. Les conseils des rois sont un sanctuaire, dont le tems seul ouvre le voile d'une main lente. Leurs ministres, fidèles au secret ou intéressés à le cacher, ne parlent que pour égarer dans ses recherches la curiosité de celui qui s'étudie à les pénétrer. Quelque sagacité qu'il ait pour découvrir l'origine et la liaison des événemens, il est réduit à deviner. Lors même qu'il frappe au but, c'est sans le savoir, ou sans oser l'assurer; et cette incertitude ne satisfait guère plus qu'une ignorance entière. Il faut donc attendre que la prudence et l'intérêt, dispensés du silence, laissent éclore la vérité ; que la mort lui rende, pour ainsi dire, le jour et la voix, en ôtant leur pouvoir à ceux qui la tenoient captive ; et que des mémoires précieux et

originaux, devenus publics, dévoilent enfin le jeu des ressorts qui ont fait la destinée des nations.

Ces considérations doivent arrêter celui qui ne voudroit que suivre le fil des intrigues politiques. Il se brise au tems qu'elles se nouent. On n'en recueilleroit que des débris isolés, qu'on ne rapprocheroit que par des conjectures hasardées qui s'éloigneroient peut-être d'autant plus de la vérité, qu'on y montreroit plus de pénétration. On s'exposeroit souvent à remplir par quelque grande vue, par une spéculation profonde, un vuide qui subsiste par l'ignorance d'un mot plaisant, d'un caprice frivole, d'un petit ressentiment, d'un mouvement puérile de jalousie : car voilà les merveilleux leviers avec lesquels on a si souvent remué la terre, et avec lesquels on la remuera si souvent encore. S'il est sage alors de se taire sur les causes obscures des événemens, c'est le temps de parler sur le caractère des acteurs. On sait ce qu'ils étoient dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'âge mûr, dans la famille et dans la société; dans la vie privée et dans les affaires; quelles ont été leurs qualités naturelles, leurs talens acquis, leurs passions dominantes, leurs vices, leurs vertus, leurs goûts et leurs

aversions; leurs liaisons, leurs haînes et leurs amitiés; leurs intérêts, les intérêts des leurs; ce qu'ils ont éprouvé de la faveur et de la disgrace, les moyens qu'ils ont employés pour arriver aux grandes places, et pour s'y maintenir; la conduite qu'ils ont tenue avec leurs protecteurs et leurs protégés; les projets qu'ils ont conçus, la manière dont ils les ont conduits; le choix des hommes qu'ils ont appelés; les obstacles qui les ont croisés; comment ils les ont surmontés: en un mot, les succès qu'ils ont eus; la récompense qu'ils ont obtenue, lorsqu'ils ont réussi; le châtiment, quand ils ont échoué; l'éloge ou le blâme de la nation; comment ils ont achevé leur carrière, et la réputation qu'ils ont laissée après leur mort.

C'est dans l'ame d'un des plus importans personnages du siècle que nous cherchons à lire, et c'en est peut-être le vrai moment. La postérité, qui ne reçoit guère que les grands traits, sera privée de mille détails simples et naïfs, qui portent la lumière dans l'esprit d'un observateur contemporain.

M. Pitt, après avoir tiré l'Angleterre de l'espèce d'opprobre où les commencemens de la guerre l'avoient plongée, arriva à des succès qui étonnèrent l'univers. Qu'il les eût

prévus ou non, il n'en parut pas embarassé, et se détermina à les pousser aussi loin qu'ils pourroient aller. La modération que tant de politiques avoient affectée avant lui, ne lui parut qu'un mot inventé pour dérober la foiblesse ou l'indolence. Il crut que les empires devoient vouloir tout ce qu'ils pouvoient, et qu'il étoit sans exemple qu'un état eût pu acquérir la supériorité sur un autre, et ne l'eût pas fait. Le parallèle de l'Angleterre et de la France l'affermissoit dans ses principes. Il voyoit avec douleur que la puissance Anglaise, fondée sur un commerce qu'elle pouvoit et devoit perdre, étoit peu de chose en comparaison de la puissance de sa rivale, que la nature, l'art, les événemens, avoient élevée à un degré de force, qui, sous d'heureuses administrations, avoit fait trembler l'Europe entière. Il le sentit. Dès-lors il résolut de dépouiller les Français de leurs colonies, et de les réduire à la condition où l'affranchissement plus ou moins prompt du Nouveau-Monde ramenera toutes les nations qui y ont formé des établissemens.

Les moyens pour finir une entreprise si avancée lui paroissoient assurés. Tandis que l'imagination des ames timides prenoit de

grandes ombres pour des montagnes, les montagnes s'abaissoient devant lui. Quoique la nation, dont il étoit l'idole, parut quelquefois effrayée de l'énormité de ses engagemens, il n'en étoit pas embarassé, parce qu'à ses yeux l'esprit de la multitude n'étoit qu'un torrent auquel il sauroit donner le cours qu'il voudroit.

Sans inquiétude pour l'argent, il étoit encore plus tranquille pour l'autorité. Ses succès avoient rendu son administration absolue. Républicain avec le peuple, il étoit despote avec les grands, avec le monarque. C'étoit être ennemi de la cause commune, que d'oser montrer des sentimens différens des siens.

Il se servoit utilement de cet ascendant pour échauffer les esprits. Peu touché de cette philosophie, qui, s'élevant au-dessus des préjugés de gloire nationale pour embrasser dans ses vues le bonheur du genre-humain, ramène tout aux principes de la raison universelle, il nourrissoit un fanatisme ardent et farouche, qu'il appeloit, qu'il croyoit peut-être amour de la patrie, et qui n'étoit au fond qu'une violente haîne contre la nation qu'il vouloit opprimer.

Celle-ci n'étoit peut-être pas moins découragée par cet acharnement auquel on ne voyoit

point de terme, que par les revers qu'elle avoit éprouvés. La diminution, l'épuisement, disons mieux, l'anéantissement de ses forces navales, ne lui laissoit entrevoir qu'un avenir funeste. Ces espérances, qu'on peut avoir sur terre, de changer la situation des affaires par une action heureuse, auroient été des chimères. Quand une de ses escadres auroit détruit une ou plusieurs escadres, l'Angleterre n'auroit rien rabattu de ses prétentions. Règle générale. Une puissance qui a acquis sur mer une supériorité bien décidée, ne la peut jamais perdre dans le cours de la guerre qui la lui a donnée; à plus forte raison, si la supériorité vient de plus loin, et sur-tout si elle tient en partie au génie des nations. Autre règle générale. La prépondérance sur un continent, dépend toute entière du talent d'un seul homme : elle peut passer en un moment. La puissance sur mer, fondée au contraire sur l'intérêt toujours actif de chacun des sujets de l'état, doit aller sans cesse en augmentant, principalement lorsqu'elle est favorisée par la constitution nationale; elle ne peut cesser que par une invasion subite.

Il n'y avoit qu'une confédération générale qui pût rétablir l'équilibre : mais M. Pitt en

sentoit l'impossibilité. Il connoissoit les chaînes de la Hollande, la pauvreté de la Suède et du Danemarck, l'inexpérience des Russes, l'indifférence de plusieurs de ces puissances pour les intérêts de la France, la terreur que les forces de l'Angleterre avoient inspirée à toutes, la défiance où elles étoient les unes des autres, et la crainte que chacune en particulier devoit avoir, d'être opprimée avant d'être secourue.

L'Espagne étoit dans une position particulière. Le feu qui dévoroit les colonies Françoises, et qui s'étendoit tous les jours, pouvoit aisément gagner les siennes. Soit que cette couronne ne vît pas le danger qui la menaçoit, soit qu'elle ne le voulût pas voir, elle porta son indolence ordinaire sur ces grands événemens. Enfin, elle changea de maître; et en changeant de maître, elle changea de système. Dom Carlos voulut travailler à éteindre l'incendie. Il arrivoit trop tard. Ses démarches furent reçues avec une fierté dédaigneuse. M. Pitt, qui avoit mûrement pesé ce qu'il pouvoit, répondit à toutes les propositions qu'on lui faisoit: *Je les écouterai, quand vous aurez emporté, l'épée à la main, la tour de Londres.* Ce ton pouvoit révolter, mais il imposoit.

Telle étoit la situation des affaires, lorsque la cour de France crut devoir faire des ouvertures de paix à celle d'Angleterre. Dans l'une et l'autre cour, on craignoit les répugnances de M. Pitt, et l'on ne se trompoit pas. Il consentit à ouvrir une négociation : mais l'événement prouva, comme les vrais politiques l'avoient prévu, que c'étoit sans intention de la suivre. Ses vues étoient d'acquérir assez de preuves des engagemens des deux branches de la maison de Bourbon contre la Grande-Bretagne, pour en convaincre sa nation. Dès qu'il eut fait les découvertes dont il croyoit avoir besoin, il rompit les conférences, et proposa de déclarer la guerre à l'Espagne. La supériorité des forces maritimes de l'Angleterre sur celles des deux couronnes, et la certitude qu'elles seroient infiniment mieux dirigées, lui donnoient cette confiance.

Le système de M. Pitt parut à de grands politiques le seul élevé, le seul même raisonnable. Sa nation avoit contracté une si prodigieuse masse de dettes, qu'elle ne pouvoit, ni s'en libérer ni même en soutenir le poids, qu'en s'ouvrant de nouvelles sources d'opulence. L'Europe, fatiguée des vexations que la Grande-Bretagne lui faisoit éprouver,

attendoit avec impatience l'occasion de mettre son oppresseur dans l'impossibilité de les continuer. Il n'étoit pas possible que la maison de Bourbon ne conservât un vif ressentiment des outrages qu'elle avoit reçus, des pertes qu'elle avoit essuyées ; et qu'elle ne préparât en secret, qu'elle ne mûrît à loisir une vengeance, dont elle pourroit s'assurer par une bonne combinaison de ses forces. Toutes ces raisons faisoient que l'Angleterre, quoique commerçante, étoit forcée, pour se maintenir, de s'agrandir sans cesse. Cette nécessité cruelle ne fut pas sentie par le conseil de Georges III, aussi vivement que M. Pitt le souhaitoit. L'esprit de modération lui parut une foiblesse ou un aveuglement, peut-être une trahison ; et il abandonna le soin des affaires, parce qu'il ne lui étoit pas permis d'être l'ennemi de l'Espagne.

Oserons-nous hasarder une conjecture ; Les ministres Anglois voyoient tous l'impossibilité d'éviter une nouvelle guerre : mais également fatigués et avilis par l'empire de M. Pitt, ils cherchoient à rétablir cet esprit d'égalité qui est l'ame du gouvernement républicain. Le désespoir de s'élever à la hauteur d'un homme si accrédité, ou de le faire des-

cendre jusqu'à eux, les réunit pour le perdre. Les voies directes auroient tourné contre eux; ils s'attachèrent à des moyens plus adroits. On chercha à l'aigrir. Son caractère ardent s'offroit à ce piège : il y tomba. Si M. Pitt quitta sa place par humeur, il est blâmable de ne l'avoir pas étouffée ou maîtrisée. Si ce fut dans l'espérance de mettre ses ennemis à ses pieds, il montra qu'il avoit plus de connoissances des affaires que des hommes. Si, comme on l'a dit, il se retira, parce qu'il ne vouloit pas répondre des opérations qu'il n'étoit pas le maître de diriger; il est permis de croire qu'il tenoit plus à sa gloire personnelle qu'aux intérêts de son pays. Mais quelle que fût la cause de sa retraite, il n'y a que la haîne la plus aveugle, la plus injuste, la plus violente, qui ait pu prononcer que la fortune lui avoit tenu lieu de vertu et de talent.

Quoi qu'il en soit, la premiere démarche du nouveau ministère fut dans les principes de M. Pitt, et une sorte d'hommage qu'on fut forcé de lui rendre. Il fallut déclarer la guerre à l'Espagne, et les Indes Occidentales furent le théâtre de ces nouvelles hostilités. L'expérience du passé avoit dégoûté du

continent de l'Amérique, et toutes les vues se tournèrent vers Cuba. Une raison éclairée fit sentir qu'en prenant cette isle, on n'auroit pas à craindre la vengeance des autres colonies; on s'assureroit l'empire du golfe du Mexique; on couperoit toutes les ressources à l'ennemi, principalement riche du produit de ses douanes; on envahiroit tout le commerce du continent, dont les habitans aimeroient mieux livrer leur or au vainqueur de leur patrie, que de renoncer aux commodités qu'ils étoient accoutumés à voir arriver d'Europe; on réduiroit enfin la puissance qui auroit fait une si grande perte, à recevoir la loi qu'on voudroit lui imposer.

D'après cette réflexion, une flotte composée de dix-neuf vaisseaux de ligne, de dix-huit frégates, d'environ cent cinquante bâtimens de transport, ayant à bord dix mille soldats qui devoient être joints par quatre mille hommes de l'Amérique septentrionale, fut expédiée pour la Havane. On choisit pour se rendre devant cette place redoutable, l'ancien canal de Bahama, moins long, mais plus dangereux que le nouveau. Les obstacles que présentoit cette navigation peu connue et trop négligée, furent surmontés avec un succès digne de la

réputation

réputation de l'amiral Pockok. Il arriva le 6 juillet 1762 à sa destination ; et le débarquement se fit sans opposition six lieues à l'est des ouvrages effrayans qu'il falloit réduire.

Les opérations de terre ne furent pas aussi bien conduites que celles de mer. Si Albemarle, qui commandoit l'armée, eût eu les talens qu'exigeoit la commission dont il étoit chargé, il auroit commencé par attaquer la ville. La simple muraille sèche qui la couvroit ne pouvoit pas résister vingt-quatre heures. On peut conjecturer que les généraux, les conseils, la régence, que ce succès facile mettoit dans ses mains, auroient décidé la capitulation du Morro. A tout événement il privoit cette citadelle de tous les secours, de tous les rafraîchissemens qu'elle reçut de la ville durant le siège ; et il s'assuroit les plus grands moyens pour la réduire en fort peu de tems.

Le parti qu'il prit de débuter par l'attaque du Morro, l'exposoit à de grands malheurs. L'eau qui se trouvoit à sa portée étoit malsaine, et il se vit réduit à en envoyer chercher à trois lieues de son camp. Comme les chaloupes chargées de cet approvisionnement pouvoient être inquiétées, il fallut porter,

pour les soutenir, un corps de quinze cents hommes sur la hauteur d'Arésteguy, à un quart de lieue de la ville. Ces troupes, absolument détachées de l'armée, et que l'on ne pouvoit ni retirer ni soutenir que par mer, étoient continuellement exposées à être détruites.

Albemarle pouvant juger du caractère de l'ennemi par la tranquillité dont on laissoit jouir le corps posté à Arosteguy, auroit dû placer un autre corps sur le grand chemin de la ville. Par ce moyen il l'eût comme investie, et très-certainement affamée, empêché tout transport d'effets dans les terres, et communiqué avec Arosteguy moins dangereusement que par les détachemens qu'il étoit continuellement obligé de faire pour soutenir ce corps avancé.

Le siège du Morro fut fait sans tranchée. Le soldat cheminoit vers le fossé, n'étant couvert que par des barriques de cailloutage, qui furent à la fin remplacées par des sacs de coton, qu'on tira de quelques bâtimens marchands qui venoient de la Jamaïque. Ce défaut de précaution coûta la vie à un grand nombre d'hommes, précieux par-tout, inestimables dans un climat où les maladies et les fatigues en font une consommation prodigieuse.

Le général Anglais ayant perdu la plus grande partie de son armée, et se voyant obligé, faute de forces, de se rembarquer dans peu de jours, résolut de tenter l'assaut: mais il falloit passer un large et profond fossé taillé dans le roc; et il n'avoit rien préparé pour le combler.

Si les fautes des Anglais furent énormes, celles des Espagnols le furent encore davantage. Avertis, depuis plus d'un mois, que la guerre étoit commencée entre les deux nations, ils n'étoient pas sortis de leur léthargie. L'ennemi paroissoit à la côte, et il n'y avoit pas une balle de calibre, pas une cartouche faite, pas un canon ni même un fusil en état.

Le grand nombre de généraux de terre et de mer, qui se trouvoit à la Havane, mit, durant les premiers jours du siège, une incertitude dans les conseils, qui ne pouvoit pas manquer d'être favorable aux assaillans.

Trois vaisseaux de guerre furent coulés à fond, pour fermer l'entrée du port que l'ennemi ne pouvoit pas forcer. On gâta la passe par cette manœuvre, et on perdit inutilement trois grands bâtimens.

Il étoit dans les règles de la prudence la plus ordinaire, de faire appareiller douze vais-

seaux de guerre qui étoient à la Havane, qui n'étoient d'aucune utilité pour la défense de la place, et qu'il étoit important de sauver. On ne le fit pas. On n'eut pas même la précaution de les brûler, lorsqu'il n'y avoit plus que ce moyen d'empêcher qu'ils ne tombassent dans les mains de l'ennemi.

La destruction du corps Anglais placé à Arostegny, où il ne pouvoit être secouru, étoit très-facile. Ce succès auroit gêné les assiégeans dans leur approvisionnement d'eau, leur auroit coûté du monde, leur auroit donné de la crainte, auroit retardé leurs opérations, auroit enfin inspiré de la confiance aux troupes Espagnoles. Bien loin de tenter une chose si aisée, on n'attaqua pas, même en plaine, un seul de leurs détachemens tous composés d'infanterie; quoiqu'on eut à leur opposer un régiment de dragons et beaucoup de milices à cheval.

La communication de la ville avec l'intérieur du pays fut presque toujours libre, et cependant il ne tomba dans l'esprit d'aucun de ceux qui avoient part à l'administration, de faire passer le trésor du prince dans les terres, pour le soustraire à l'ennemi.

La dernière négligence mit le comble à toutes les autres. On avoit laissé au milieu

du fossé, un bloc de rocher pointu et isolé. Les Anglais mirent dessus des planches tremblantes, qui appuyoient d'une part à la brèche, et de l'autre à la contrescarpe. Un sergent et quinze hommes y passèrent à une heure après midi. Ils s'accroupirent dans des pierres éboulées. Une compagnie de grenadiers et quelques autres soldats les suivirent. Lorsqu'ils se virent à-peu-près cent, au bout d'une heure ils montèrent sur la brèche, assurés de n'être pas découverts, et ils n'y trouvèrent personne pour la défendre. Il est vrai que Valasco, averti de ce qui s'y passoit, accourut pour sauver la place : mais il fut tué en arrivant, et sa mort troublant l'esprit aux troupes qui le suivoient, elles se rendirent à une poignée de monde. L'oubli de mettre une sentinelle pour observer les mouvemens d'un ennemi logé sur le fossé, décida de ce grand événement. Quelques jours après on capitula pour la ville, pour toutes les places de la colonie, et pour l'isle entière. Indépendamment de l'importance de cette conquête en elle-même, le vainqueur trouva dans la Havane pour environ quarante-cinq millions d'argent ou d'autres effets précieux, qui le dédommagèrent amplement des frais de son expédition.

XVII. *Avantages que la paix procura à l'Angleterre dans les isles.*

La perte de Cuba, ce pivot de la grandeur espagnole dans le Nouveau-Monde, rendoit la paix aussi nécessaire à la cour de Madrid, qu'elle pouvoit l'être à celle de Versailles, dont les malheurs étoient portés au dernier période. Les ministres qui gouvernoient alors l'Angleterre, consentoient à l'accorder; mais les conditions paroissoient difficiles à régler. La Grande-Bretagne avoit eu des succès prodigieux dans le nord et dans le midi de l'Amérique. Quelle que fut son ambition, elle ne pouvoit se flatter de tout retenir. On soupçonnoit avec quelque fondement qu'elle abandonneroit ses conquêtes septentrionales qui ne lui donnoient que des espérances éloignées, médiocres, incertaines; et qu'elle s'en tiendroit aux riches colonies, aux colonies à sucre qui venoient de tomber entre ses mains, comme la situation de ses finances paroissoit l'exiger. L'augmentation de ses douanes qui étoit une suite nécessaire de ce système, devenoit la meilleure caisse d'amortissement qu'on pût imaginer, et elle devoit être d'autant plus agréable pour la nation, qu'elle auroit été

formée aux dépens de la France. Cet avantage eût été suivi de trois autres fort considérables. Le premier de dépouiller une puissance rivale et redoutable, malgré ses fautes, de la plus riche branche de son commerce. Le second de la consumer à la défense du Canada, colonie ruineuse par sa situation, pour une nation accoutumée à négliger sa marine. Le troisième de tenir dans une dépendance plus étroite et plus assurée de la métropole, la Nouvelle-Angleterre qui auroit toujours eu besoin d'appui, contre un voisin inquiet, actif et guerrier.

Mais quand le conseil de Georges III auroit cru devoir rendre à ses ennemis un mauvais pays du continent, et garder des isles opulentes, il n'auroit peut-être osé suivre un plan si judicieux. Dans les autres gouvernemens, les fautes des ministres ne sont que leurs fautes, ou celles des rois qui les en punissent. En Angleterre, les fautes du gouvernement sont presque toujours celles de la nation, qui veut qu'on suive ses volontés, ne fussent elles que ses caprices.

Le peuple Anglais, qui s'est plaint des conditions de la dernière paix, lorsqu'on lui a fait voir le vuide des avantages qu'il croyoit en avoir retirés, les avoit en quelque façon

dictées par le sujet de ses murmures, soit avant, soit durant la guerre. Les Canadiens avoient fait quelques ravages, et les sauvages beaucoup d'actes de férocité dans les colonies Anglaises. Les paisibles cultivateurs qui les habitent, consternés des maux qu'ils souffroient, plus encore de ceux qu'ils craignoient, avoient fait retentir leurs cris jusqu'en Europe. Leurs correspondans, intéressés à leur procurer des secours prompts et considérables, avoient exagéré leurs plaintes. Les écrivains qui saisissent avidement tout ce qui peut rendre les Français odieux, n'avoient cessé de les accabler d'invectives. Le peuple échauffé par le bruit des spectacles effrayans qu'on offroit sans cesse à son imagination, desiroit de voir finir ces barbaries.

D'un autre côté, les habitans des colonies à sucre, contens de faire leur commerce et une partie de celui des ennemis, étoient fort tranquilles. Loin de desirer la conquête des établissemens de leurs voisins, ils la craignoient, parce qu'ils la regardoient, quoique avantageuse à la nation, comme la ruine de leurs propres affaires. Les terres des Français ont tant de supériorité sur celles des Anglais, qu'il étoit impossible de soutenir la concur-

sence. Leurs associés pensoient comme eux, et imitoient leur modération.

Il résulta d'une conduite si opposée, que la nation indifférente pour les colonies à sucre, desira vivement l'acquisition de ce qui lui manquoit dans l'Amérique Septentrionale. Qu'on se peigne la situation d'un homme éclairé, qui sent tous les avantages d'un projet auquel les idées fausses d'une multitude aveugle le forcent de renoncer, pour se livrer de préférence à des vues insensées qui croisent le bien général, qui le déshonoreront s'il s'y prête, ou qui l'exposent s'il s'y refuse; à côté d'un souverain qui l'éloignera, si ses sujets révoltés s'obstinent à le vouloir et qui ne garantira pas sa tête, s'ils portent la fureur jusqu'à la demander; entre l'orgueil mal-entendu qui l'attache à sa place, et une fierté digne d'éloges qui l'attache à sa réputation; seul, retiré dans son cabinet, délibérant sur le parti qu'il doit prendre, au milieu des cris et du tumulte d'une populace dont sa maison est entourée et qui menace de l'incendier. Telle est l'alternative où se sont trouvés et où se trouveront encore ceux qui conduisent les affaires dans les états libres. Il n'y a presque pas une

seule circonstance dans ce monde où le bien ne se trouve entre deux inconvéniens. Le courage consiste à si conformer, au hasard de ce qui peut en arriver : mais ce courage est-il bien commun ?

Les ministres qui, en Angleterre, ne peuvent se soutenir contre le peuple, ou qui du moins ne luttent pas long-tems avec succès contre sa haine, tournèrent donc toutes leurs vues vers l'Amérique Septentrionale, et trouvèrent la France et l'Espagne disposées à adopter ce système. Les cours de Madrid et de Versailles cédèrent à celle de Londres tout ce qu'elles avoient possédé depuis la rivière Saint-Laurent, jusqu'au fleuve Mississipi. La France abandonna de plus la Grenade et Tabago ; elle consentit aussi que les Anglais gardassent les isles réputées neutres de Saint-Vincent et de la Dominique, pourvu qu'elle pût de son côté s'approprier Sainte-Lucie. A ces conditions, le vainqueur restitua aux deux couronnes alliées, toutes les conquêtes qu'il avoit faites sur elles en Amérique.

XVIII. *Le ministère Britannique n'eut pas des vues aussi étendues que le comportoit la situation des choses.*

Dès ce moment il perdit une occasion qui ne reviendra peut-être jamais, de s'emparer des portes et des sources de toutes les richesses du Nouveau-Monde. Il tenoit le Mexique par le golfe dont il avoit seul l'entrée. Un si beau continent tomboit de lui-même entre ses mains. On pouvoit l'attirer, ou par les offres d'une dépendance plus douce, ou par l'image et l'espérance de la liberté; inviter les Espagnols à secouer le joug d'une métropole qui n'avoit des armes que pour opprimer ses colonies et non pour les défendre, ou tenter les Indiens de briser les fers d'une nation tyrannique. Peut-être l'Amérique entière eût changé de face; et les Anglais plus libres et plus justes que les autres peuples monarchistes, ne pouvoient que gagner à venger le genre-humain de l'oppression du Nouveau-Monde, et à faire cesser les préjudices qu'elle cause à l'Europe en particulier.

Tous les sujets qui sont la victime de nos gouvernemens, durs, exacteurs, violens et fourbes; toutes les familles ruinées par la

levée des soldats, par le dégât des armées, par les emprunts de la guerre, par les infidélités de la paix; tous les hommes nés pour vivre et penser en hommes, au lieu d'obéir et servir en brutes; une multitude d'ouvriers sans travail; de cultivateurs sans terre; d'hommes éclairés sans emploi; des milliers de malheureux, auroient volé dans ces régions qui ne demandent que des habitans justes et policés, pour les rendre heureux. On y auroit sur-tout appellé de ces paysans du Nord, esclaves de la noblesse qui ne fait que les fouler; de ces Russes qu'on emploie comme le fer à mutiler le genre-humain, au lieu de bêcher et féconder la terre. Il en auroit péri sans doute un grand nombre dans ces transmigrations par de vastes mers en des climats nouveaux : mais c'eût été, sans comparaison, un moindre fléau que celui d'une tyrannie lente et rafinée, qui sacrifie tant de peuples à si peu d'hommes. Enfin, les Anglois seroient bien plus glorieusement occupés à soutenir et favoriser une si heureuse révolution, qu'à se tourmenter eux-mêmes pour une liberté que tous les rois leur envient et tâchent de sapper au-dedans et au-dehors.

O souhait vainement juste et humain, qui

qui ne laisse que des regrets à l'ame qui l'a formé ! Faut-il que les soupirs de l'homme vertueux pour la prospérité du monde, périssent ; tandis que ceux de l'ambitieux, de l'insensé, sont si souvent exaucés ou secondés par la fatalité !

Quand la guerre a fait tant de mal, que ne parcourt-elle toute la carrière des calamités, pour arriver enfin aux limites du bien ? Mais que produisit le dernier embrâsement, l'un de ceux qui aient le plus affligé l'espèce humaine ? Il ravagea les quatre parties du monde ; il coûta à l'Europe seule plus d'un million de ses habitans. Les hommes qui n'en furent pas les victimes gémissent, et leur postérité gémira long-tems, sous le poids des impôts énormes dont il fut la source. La nation même que la victoire suivit par-tout, trouva sa ruine dans ses triomphes. Sa dette publique qui, au commencement des troubles, ne passoit pas 1,617,087,060 livres, s'élevoit à la conclusion de la paix à 3,330,000,000 livres, pour lesquelles il lui falloit payer un intérêt de 111,577,490 livres.

Mais c'est assez parler de guerre. Il est tems de voir par quels moyens les nations qui se sont partagé le grand archipel de

l'Amérique, source de tant de querelles, de négociations et de réflexions, sont parvenues à l'élever à un degré d'opulence qu'on peut regarder, sans exagération, comme le premier mobile des grands événemens qui agitent aujourd'hui le globe.

Fin du dixième Livre.

LIVRE ONZIÈME.

Les Européens vont acheter en Afrique des Cultivateurs pour les Antilles. Manière dont se fait ce commerce. Productions dues aux travaux des esclaves.

I.

Les Européens établis dans les îles de l'Amérique, vont chercher des cultivateurs en Afrique.

Nous avons vu d'immenses contrées envahies et dévastées; leurs innocens et tranquilles habitans, ou massacrés, ou chargés de chaînes; une affreuse solitude s'établir sur les ruines d'une population nombreuse; des usurpateurs féroces s'entr'égorger et entasser leurs cadavres sur les cadavres de leurs victimes. Quelle sera la suite de tant de forfaits? Les mêmes, suivis d'un autre moins sanglant peut-être, mais plus révoltant: le commerce de l'homme vendu et acheté par l'homme. Ce sont principalement les îles de

l'Amérique qui ont excité à ce commerce abominable ; et l'on va voir comment ce malheur est arrivé.

Quelques vagabonds inquiets, la plupart flétris par les loix ou ruinés par leurs débauches, imaginent, dans leur désespoir, d'attaquer des vaisseaux Espagnols ou Portugais, richement chargés des dépouilles du Nouveau-Monde. Des îles sauvages, qui, par leur situation, assurent le succès de ces pirateries, servent de repaire à ces brigands, et deviennent bientôt leur patrie. Accoutumés au meurtre, ils méditent la destruction du peuple simple et confiant, qui les avoit accueillis avec humanité; et les nations policées, dont les Flibustiers étoient le rebut, adoptent sans balancer ce projet exécrable : il est exécuté. Mais il s'agissoit de rendre utiles tant de crimes. L'or et l'argent, qu'on n'avoit pas encore cessé de regarder comme les seules productions précieuses qu'on pût tirer de l'Amérique, n'avoient jamais existé dans plusieurs de ces acquisitions, ou n'y existoient plus en assez grande abondance, pour qu'il y eût de l'avantage à les extraire. Quelques spéculateurs, moins aveuglés par les préjugés que la multitude, pensèrent qu'un sol et un

climat si différens des nôtres, pourroient nous fournir des denrées qui manquoient à notre bonheur ou que nous étions obligés de payer trop cher; et ils se proposèrent d'y en établir la culture. Des obstacles, en apparence invincibles, s'opposoient à l'exécution de ce plan. Les anciens habitans du pays n'étoient plus, et quand ils n'auroient pas été exterminés, la foiblesse de leur tempéramment, l'habitude du repos, une aversion insurmontable pour le travail, n'eussent guère permis d'en faire des instrumens propres à servir l'avidité de leurs oppresseurs. Ces barbares eux-mêmes, nés dans un climat tempéré, ne pouvoient soutenir les travaux pénibles d'un défrichement sous un ciel brûlant et mal sain. L'intérêt, fertile en expédiens, imagina d'aller demander des cultivateurs à l'Afrique, qui a toujours été dans l'usage vil et inhumain de vendre ses habitans.

L'Afrique est une région immense qui ne tient à l'Asie que par une langue de terre de vingt lieues, qu'on nomme l'isthme de Suez; lien physique et barrière politique, que la mer doit rompre tôt ou tard, par cette pente qu'elle a de faire des golfes et des détroits à l'orient. Cette presqu'île, coupée par l'équateur

en deux parties inégales, forme un triangle irregulier, dont un des côtés regarde l'orient, l'autre le nord, et le troisième l'occident.

II. *Notions sur la côte orientale de l'Afrique.*

Le côté oriental, qui s'étend depuis Suez jusqu'auprès du cap de Bonne-Espérance, est baigné par la mer Rouge et par l'Océan. L'intérieur du pays est peu connu; et ce qu'on en sait ne peut intéresser ni l'avidité du négociant, ni la curiosité du voyageur, ni l'humanité du philosophe. Les missionnaires même, qui avoient fait quelques progrès dans ces contrées, sur-tout dans l'Abissinie, rebutés par les traitemens qu'ils éprouvoient, ont abandonné ces peuples à leur légéreté et à leur perfidie. Les côtes ne sont le plus souvent que des rochers affreux, un amas de sable brûlant et aride. Celles qui sont susceptibles de quelque culture, sont partagées entre les naturels du pays, les Arabes, les Portugais et les Hollandais. Leur commerce, qui ne consiste qu'en un peu d'ivoire ou d'or, et en quelques esclaves, est lié avec celui des Indes orientales.

Le côté septentrional, qui va depuis l'isthme de Suez jusqu'au détroit de Gibraltar, est

borné par la Méditerranée. Il a 900 lieues de côtes occupées par une région connue depuis plusieurs siècles, sous le nom de Barbarie, et par l'Egypte qui gémit sous le joug de l'empire Ottoman.

III. *Idée de la côte septentrionale de l'Afrique, et de l'Egypte en particulier.*

Cette grande province est bornée à l'est par la mer Rouge ; au sud, par la Nubie ; à l'ouest, par les déserts de Barca ou par la Lybie ; au nord, par la Méditerranée. Sa longueur du nord au sud, est d'environ deux cent douze lieues. Un banc de rochers et une chaîne de montagnes, qui suivent à-peu-près la même direction, ne lui laissent que six ou sept lieues de large jusqu'au Caire. Depuis cette capitale jusqu'à la mer, le pays décrit un triangle dont la base est de cent lieues. Ce triangle en embrasse un autre, célèbre sous le nom de Delta, et formé par deux bras du Nil, qui vont se jetter dans la Méditerranée, l'un à une lieue de Rozette, et l'autre à deux de Damiette.

Quoique cette région soit embrâsée, le climat en est généralement salubre. La seule infirmité qui soit particulière à l'Egypte, c'est

la perte trop ordinaire de la vue. C'est un sable subtil, élevé par les vents du midi, en mai et en juin, qui fait, dit-on, tant d'aveugles. Ne seroit-il pas plus raisonnable d'attribuer cette calamité à l'usage où sont les peuples de coucher à l'air neuf mois de l'année? Il est difficile de ne pas embrasser cette opinion, quand on voit que ceux qui passent la nuit dans leur maison ou sous des tentes éprouvent rarement un si grand malheur.

Il est peu de contrées sur le globe aussi fértiles que l'Egypte. Le sol y donne annuellement trois récoltes, dont chacune ne coûte qu'un labour. A celle des grains succède celle des légumes, qui est suivie de celle des plantes potagères. C'est au Nil qu'est due une si heureuse fécondité.

Ce fleuve qui prend sa source dans l'Ethiopie, doit son accroissement à des nuages qui, retombant en pluie, occasionnent sa crue périodique. Elle commence avec le mois de juin, et augmente jusqu'à la fin de septembre, pour baisser ensuite graduellement. Après avoir parcouru de vastes espaces sans se diviser, ces eaux se séparent, cinq lieues au-dessous du Caire, en deux branches qui ne se rejoignent plus.

Cependant un pays, où rien n'est si rare qu'une source, où rien n'est plus extraordinaire que la pluie, ne pouvoit être fécondé que par le Nil. Aussi creusa-t-on, dans les tems les plus reculés, à l'entrée du royaume, quatre-vingts canaux considérables et un plus grand nombre de petits, qui distribuèrent ses eaux dans toute l'Egypte. Tous, à l'exception de cinq ou six des plus profonds, se trouvent à sec au commencement ou au milieu de l'hiver : mais alors le sol n'a plus besoin d'arrosement. S'il arrive que le fleuve ne s'élève pas à quatre cents pouces, il n'y a d'arrosées que les terres basses. Les autres, auxquelles leurs puits à bascule et leurs puits à roue deviennent inutiles, sont réputées stériles pour l'année, et déchargées de toute imposition.

Les terres sont divisées en trois classes. On regarde, comme la première, celle qui forme les Vakoups ou le domaine des mosquées et des autres établissemens religieux. C'est la plus mal cultivée, et celle qui, dans les impositions, est la plus ménagée par un gouvernement ignorant et superstitieux.

Les principaux officiers civils et militaires de l'état possèdent en usufruit la seconde. Ils laissent peu de chose aux serfs qui l'arrosent

de leurs sueurs, et rendent rarement au fisc les redevances qu'ils lui doivent.

La troisième est partagée entre un grand nombre de simples citoyens, qui font exploiter leurs possessions, plus ou moins étendues, par des fermiers actifs et intelligens. Ces champs font la richesse de l'Egypte et deviennent la ressource du trésor public.

Quoique le tiers des terres soit en friche, le pays n'est pas dépeuplé. On y compte cinq ou six millions d'habitans. Les plus nombreux sont les Coptes, qui tirent leur origine des anciens Egyptiens, auxquels ils ressemblent assez bien. Les uns ont subi le joug de l'alcoran, les autres sont restés soumis à l'évangile. Ils occupent presque seuls la haute Egypte, et sont très-répandus dans la basse. Plusieurs sont cultivateurs; beaucoup plus exercent les arts. Les plus intelligens d'entr'eux conduisent les affaires des familles riches, ou servent de secrétaires aux gens en place. Dans ces postes, regardés comme honorables, ils ne tardent pas à prendre l'empire le plus absolu sur des maîtres énervés par le climat ou les voluptés. Cette espèce d'abandon les fait bientôt parvenir à une opulence qu'ils consomment ordinairement dans de vils excès. Si l'avarice les

a tenus éloignés des plaisirs, ils sont, avant la fin d'une vie agitée, dépouillés de leurs trésors par les tyrans qu'ils ont trompés. Rien n'est si rare que de voir des enfans héritiers de la fortune de leur père.

Après les Coptes, la race la plus multipliée est celle des Arabes. Ces descendans d'un peuple autrefois conquérant vivent tous dans le plus grand opprobre. Dans cet état d'abjection, ils sont tous sans courage; et jamais on ne leur a vu prendre la moindre part à aucune des révolutions qui agitent si souvent cette contrée. Aux yeux de leurs maîtres, ce ne sont que des animaux nécessaires à la culture. On dispose arbitrairement de leurs biens et de leur vie, sans que ces actes d'injustice ou de cruauté aient jamais provoqué la vengeance du gouvernement. Ces malheureux ont un habillement particulier, habitent les champs, s'allient entr'eux, et ne se nourrissent guère que de légumes ou de laitage. Ceux qui pourroient se permettre quelques commodités ne l'osent pas, dans la crainte d'attirer sur eux une attention qui, tôt ou tard, leur seroit funeste.

Ce sont des Turcs, des Juifs, des Arméniens, des hommes de divers pays, de sectes

diverses, venus successivement en Egypte, qui forment le reste de sa population. Ces étrangers, quelle qu'en soit la raison, laissent rarement une postérité nombreuse, et leurs descendans ne sont guère plus heureux. Cependant cette stérilité humiliante ou douloureuse regarde spécialement les Mamelucs.

Inutilement, ces Circassiens, ces Géorgiens ont été choisis dans leur jeunesse entre les hommes les mieux constitués de leurs provinces. Inutilement on leur donne pour compagnes les plus belles femmes de leur pays. Inutilement on les fait vivre les uns et les autres dans une abondance qui éloigne le besoin et qui prévient toute inquiétude. Il ne sort presque point d'enfans de ces liaisons si bien assorties, et le peu qui naissent meurent dans l'année. On ne connoît que deux familles issues de ce sang, et elles ne sont encore qu'à la seconde génération.

Le gouvernement d'Egypte ne ressemble à aucun autre. Avant l'invasion des Turcs, cette région avoit un chef, choisi par des soldats, tous nés esclaves, et qui partageoient avec lui l'autorité. Sans doute Selim auroit desiré de soumettre cette nouvelle conquête au même despotisme que ses autres provinces,

mais les circonstances ne permettoient pas cette ambition. Il fallut se contenter des droits du soudan détrôné, et laisser à ses fiers lieutenans les prérogatives dont ils jouissoient depuis si long-tems. Pour balancer cette milice redoutable, le sultan fit passer dans le pays quatorze mille hommes de ses meilleures troupes. Loin de s'occuper des intérêts de la Porte, ce corps ne travailla que pour lui-même. Il parvint à faire tout décider selon ses caprices ; il conserva cet ascendant jusqu'à ce que, amolli par le climat, il vit sortir de ses débiles et impuissantes mains une puissance qui n'avoit plus de base. Elle repassa, plus étendue même que jamais, aux Mamelucs.

Cette dynastie singulière est composée de dix ou douze mille esclaves, amenés dans leur jeunesse de Géorgie ou de Circassie. Ils entrent au service des grands de leur nation, qui tous ont porté des fers avant eux et qui les affranchissent un peu plutôt, un peu plus tard. De grade en grade, on voit monter ces affranchis à celui de bey, au-dessus duquel il n'y en a point.

Ces beys commandent aux vingt-quatre provinces du royaume. Ils sont rarement plus de seize ou dix-sept, parce que les plus hardis

d'entre eux ont plus d'un gouvernement, et que quelques foibles districts de la haute Egypte sont confiés, de tems immémorial, à des chéiks Arabes. Quoiqu'ils dussent être tous égaux, celui de la capitale prend communément de l'empire sur les autres, à moins qu'il ne soit supplanté par quelqu'un de ses collègues plus riche, plus puissant ou plus adroit que lui. Mais soit que l'équilibre se maintienne, soit qu'il soit rompu, les Turcs libres n'obtiennent jamais que les emplois civils ou ecclésiastiques. Les dignités militaires, les charges du gouvernement, tous les grands honneurs sont uniquement pour des hommes sortis de la servitude. Le divan, composé des beys et de leurs créatures, est réellement le souverain. Le pacha, qui représente le sultan, reçoit des hommages. Les ordres sont même donnés en son nom; mais d'insolens esclaves les lui dictent. S'il se refuse à ce qu'on exige, il est déposé et mène une vie privée jusqu'à ce que le serrail ait proscrit sa tête ou prononcé son rappel.

Les vraies forces de l'Egypte résident dans les Mameluks. Comme ils sont tous nés sous un ciel rude ou tempéré, et qu'ils ont reçu une éducation austère, leurs bras ont toute

leur vigueur, et leur ame n'est pas affoiblie. Ils forment différentes troupes de cavalerie, partagées entre les beys, selon le degré de force ou d'ambition de ces chefs plus ou moins accrédités. Ces hommes puissans disposent presque aussi absolument de l'infanterie Turque. Elle est efféminée; elle a perdu entiérement l'esprit militaire; elle n'est guère composée que de pacifiques artisans qui se font inscrire pour jouir des prérogatives attachées au nom de soldat : mais quelle qu'elle soit, ses officiers sont dans une dépendance entière des beys, sans la protection desquels, ils ne sauroient obtenir aucun avancement.

Indépendamment des contributions en nature que le grand-seigneur envoie en offrande à la Mecque et à Médine, ou qu'il fait distribuer aux troupes, on leve plusieurs impôts en argent. Les terres doivent un tribut et les chrétiens une capitation. Le monopole de la casse, du séné, des cuirs, du sel ammoniac, se vend assez cher. On tire beaucoup des douanes. Ces objets réunis s'élèvent au moins à dix millions de livres, et il en passe rarement plus du quart à Constantinople. Le bey principal retient le reste ou le partage avec ses collègues, s'il ne lui est pas possible

de tout retenir. Les intérêts du pacha ne sont pas plus respectés que ceux du sultan. La milice même ne touche jamais sa solde entière, et les citoyens de tous les ordres sont habituellement dépouillés.

Il n'y a que les ressources d'un commerce extérieur très-avantageux qui puissent faire supporter tant de vexations. Plusieurs ports lui sont ouverts. Alexandrie en a deux qui se communiquoient, dit-on, autrefois, et qui sont actuellement séparés par une langue de terre très-étroite. Le port oriental ou neuf est d'un accès plus facile que l'autre ; mais il est presque comblé par le sable que la mer y pousse, et par le lest des bâtimens qu'on est dans l'habitude d'y jetter. Il n'y a pas un siècle qu'on amarroit les vaisseaux au quai : ils en sont maintenant à plus de deux cens toises. L'espace qu'ils peuvent occuper est si serré, que pour qu'ils ne se heurtent pas on est réduit à les arrêter sur plusieurs ancres. Cette précaution ne suffit pas même toujours. Assez souvent, dans le gros tems, ces navires tombent sur les navires voisins et les entraînent dans des bas-fonds où ils périssent misérablement ensemble.

Le port occidental ou vieux est vaste et

commode. Les vaisseaux de guerre et les vaisseaux marchands y sont également en sûreté : mais les Européens en sont exclus. La jalousie a fait imaginer aux navigateurs Turcs une prophétie qui annonce que la ville tombera au pouvoir des chrétiens, lorsque leurs bâtimens seront admis dans cette belle rade.

A quatre lieues de cette place est le Bequiès, qui ne fait point de commerce, et où l'on n'aborde que lorsque les vents ne permettent pas de gagner Alexandrie ou d'entrer dans le Nil. Le port est très-petit, mais excellent; et les vaisseaux de guerre y seroient hors de danger, même en hiver.

Rozette reçoit, à une lieue de l'embouchure occidentale du Nil, les denrées qui descendent le fleuve sur des bateaux appelés *machs*, et qui le remontent jusqu'à la dernière cataracte ou à l'extrémité méridionale de l'Egypte. Cette ville envoie elle-même les productions aux navires peu éloignés, sur des barques plus grandes, connues dans le pays sous le nom de *germes*.

Un entrepôt semblable, mais infiniment plus considérable, s'est formé près de l'embouchure orientale, à Damiette. Ce fut peut-être autrefois un port. Aujourd'hui les

bâtimens sont obligés de mouiller en pleine mer, à deux lieues de la côte, mais sur un bon fond. Si de gros tems, assez ordinaires en hiver dans ces parages, les forcent de s'éloigner, ils se réfugient dans les rades de Chypre, d'où ils reviennent à leur poste, après le péril.

Sept à huit cens bâtimens Turcs et Barbaresques ou bâtimens Chrétiens, navigaant pour ces peuples, arrivent annuellement en Egypte. Cent quarante ou cent cinquante viennent de Syrie, soixante-dix ou quatre-vingts de Constantinople, cinquante ou soixante de Smyrne, trente ou quarante de Salonique, vingt-cinq ou trente de Candie; et tous les autres de quelques îles de quelques parties du continent moins riches et moins fécondes. Leurs chargemens sont évalués, l'un dans l'autre, 30,000 livres. En supposant sept cent cinquante navires, le pays consomme pour 22,500,000 livres des productions apportées par ces navigateurs. Mais en riz, en café, en lin, en toiles, en bled, en légumes, en d'autres articles, il livre pour le double de cette somme. Ce sont donc 22,500,000 livres qui doivent lui rentrer en métaux.

Les liaisons des Européens avec l'Egypte ne sont pas si vives. Ceux d'entre eux qui les ont formées vendent des draps, des dorures, des étoffes de soie, du fer, du plomb, de l'étain, du papier, de la cochenille, des quincailleries, de la verroterie. Ils reçoivent en échange du riz, du café, du safran, de l'ivoire, des gommes, du coton, du séné, de la casse, du fil filé et du sel ammoniac.

En 1776, les importations des Vénitiens se réduisoient à 755,035 liv., et leurs exportations à 820,062 liv. Les importations des Toscans et de l'Anglais qui fait ses opérations par Livourne, ne passèrent pas 2,143,650 liv. ni leurs exportations 2,099,635 liv. Les importations des Français ne s'élevèrent pas au-dessus de 3,997,615 liv. ni leurs exportations au-dessus de 3,075,450 liv. L'importation totale ne fut donc que de 6,896,310 l. et l'exportation que de 5,995,147 liv.

Toutes les marchandises que vendent les Européens, toutes celles qu'ils achètent paient trois pour cent. Ce droit monte à six pour cent pour le café et jusqu'à dix pour le riz, dont l'extraction leur est défendue. Ce brigandage est au profit de deux vaisseaux envoyés tous les ans des Dardanelles, pour ga-

rantir les côtes de l'Egypte des déprédations des corsaires, et qui ne font qu'opprimer les négocians ou favoriser la fraude.

L'Europe emploie à ce commerce une centaine de bâtimens; mais il n'y en a que cinquante ou soixante qui reviennent directement dans les ports d'où ils sont partis. Les autres se mettent au service de tous les peuples qui veulent leur donner de l'occupation dans le levant.

L'été est la saison la plus favorable pour aller d'Europe en Egypte. Les vents de nord et d'ouest, qui sont alors presque continuels, rendent les voyages courts. C'est au printems, c'est en automne que doit se faire le retour. Pendant l'hiver, la navigation est très-dangereuse sur des côtes si basses, qu'on n'y découvre pas la terre de deux lieues, pour peu que le tems soit obscur ou le ciel chargé de nuages.

Si jamais l'Egypte sort de l'anarchie où elle est plongée; s'il s'y forme un gouvernement indépendant, et que la nouvelle constitution soit fondée sur des loix sages: cette région redeviendra ce qu'elle fut, une des plus industrieuses et des plus fertiles de la terre. Il seroit absurde d'annoncer les mêmes

prospérités à la Lybie, habitée aujourd'hui par les Barbaresques.

IV. *Révolutions arrivées dans la Lybie.*

Rien n'est plus ténébreux que les premiers âges de cette immense contrée. Le chaos commence à se débrouiller à l'arrivée des Carthaginois. Ces négocians, d'origine Phénicienne, bâtissent, cent trente-sept ans avant la fondation de Rome, une ville, dont le territoire d'abord très-borné s'étend avec le tems à tout le pays connu de nos jours sous le nom de royaume de Tunis, et plus loin ensuite. L'Espagne, la plupart des îles de la Méditerranée, tombent sous sa domination. Beaucoup d'autres états paroissoient devoir encore grossir la masse de cette puissance énorme, lorsque son ambition se heurta contre celle des Romains. A l'époque de ce terrible choc, il s'établit entre les deux nations une guerre si acharnée et si furieuse, qu'il fut aisé de voir qu'elle ne finiroit que par la destruction de l'une ou de l'autre. Celle qui étoit dans la force de ses mœurs républicaines et patriotiques, prit, après les combats les plus savans et les plus opiniâtres, une supériorité décidée sur celle qui étoit corrompue par ses

richesses. Le peuple commerçant devint l'esclave du peuple guerrier.

Le vainqueur resta en possession de sa conquête, jusque vers le milieu du cinquième siècle. Les Vandales, poussés par leur première impétuosité au-delà de l'Espagne dont ils s'étoient emparés, passèrent les colonnes d'Hercule, et se répandirent dans la Lybie comme un torrent. Sans doute ces conquérans y auroient maintenu les avantages de leur irruption, s'ils eussent conservé l'esprit militaire que leur roi Genseric leur avoit donné. Mais cet esprit s'anéantit avec ce barbare, qui avoit du génie. La discipline se relâcha, et alors s'écroula le gouvernement qui ne portoit que sur cette base.

Belizaire surprit ces peuples dans cette confusion, les extermina, et rétablit l'empire dans ses anciens droits : mais ce ne fut que pour un moment. Les grands hommes qui peuvent former et mûrir une nation naissante, ne sauroient rajeunir une nation vieillie et tombée.

Il s'en présente un grand nombre de raisons, toutes également palpables. Le fondateur s'adresse à un homme neuf, qui sent son malheur, dont la leçon continue le dispose à la

docilité ; il n'a qu'à présenter le visage et le caractère de la bienfaisance, pour se faire écouter, obéir et chérir ; l'expérience journalière donne de la confiance en sa personne et de la force à ses conseils. On est bientôt forcé de lui reconnoître une grande supériorité de lumières. Il prêche la vertu qui sera toujours d'autant plus impérieuse que le disciple sera plus simple. Il ne lui est pas difficile de décrier le vice dont le vicieux est la première victime. Il n'attaque de vive force que les préjugés qu'il se promet de renverser. Il emploie la main du tems à couper la racine des autres ; et l'ignorance, qui ne sauroit démêler le but de ses projets, lui en assure le succès. Sa politique lui suggère cent moyens d'étonner, et il ne tarde pas à obtenir de la vénération. Alors il commande, et ses ordres seront appuyés, selon la circonstance, de l'autorité du ciel. Il est grand-prêtre et législateur pendant sa vie. Après sa mort, il a des autels ; il est invoqué ; il est dieu. La condition du restaurateur d'une nation corrompue est bien différente. C'est un architecte qui se propose de bâtir sur une aire couverte de ruines. C'est un médecin qui tente la guérison d'un cadavre gangréné. C'est un

sage qui prêche la réforme à des endurcis. Il n'a que de la haine et des persécutions à obtenir de la génération présente. Il ne verra pas la génération future. Il produira peu de fruit, avec beaucoup de peine, pendant sa vie, et n'obtiendra que de stériles regrets après sa mort. Une nation ne se régénère que dans un bain de sang. C'est l'image du vieil Æson, à qui Médée ne rendit la jeunesse qu'en le dépeçant et le faisant bouillir. Quand elle est déchue, il n'appartient pas à un homme de la relever. Il semble que ce soit l'ouvrage d'une longue suite de révolutions. L'homme de génie passe trop vîte, et ne laisse point de postérité.

Dans le septième siècle, les Sarrasins, redoutables par leurs institutions et par leurs succès, armés du glaive et de l'alcoran, obligèrent les Romains, affoiblis par leurs divisions, à repasser les mers, et grossirent de l'Afrique Septentrionale la vaste domination que Mahomet venoit de fonder avec tant de gloire. Les lieutenans du calife arrachèrent dans la suite ces riches dépouilles à leur maître. Ils érigèrent en états indépendans les provinces commises à leur vigilance.

Cette division dans les forces et dans la puissance

puissance inspira aux Turcs l'ambition de se rendre maîtres de ce vaste territoire. Leurs succès furent peut-être plus rapides qu'ils ne l'avoient espéré : mais une nouvelle révolution réduisit bientôt à rien ou à peu de chose des conquêtes si considérables.

Les Pachas ou vice-rois chargés de conduire les pays assujettis, y portèrent cet esprit de ravage dont leur nation a laissé par-tout des traces ineffaçables. Ce n'étoient pas seulement les peuples qui étoient exposés à des rapines perpétuelles: l'oppression s'étendoit sur les troupes, quoique toutes Ottomanes. Ces soldats, plus disposés à faire des injustices qu'à les supporter, représentèrent à la Porte que les Maures et les Arabes, aigris par des actes répétés de tyrannie, étoient à la veille de se révolter; que l'Espagne, de son côté, se disposoit à une invasion prochaine; et que l'armée, incomplette et mal payée, n'avoit ni le pouvoir, ni la volonté de prévenir ces événemens fâcheux. On ne voyoit qu'un moyen efficace pour se garantir de tant de calamités : c'étoit un gouvernement particulier, qui, sous la protection du serrail, et en lui payant tribut, pourvoiroit lui-même à sa conservation et à sa défense. Le plan proposé fut adopté,

après quelques difficultés. Alger, Tunis, Tripoli, reçurent la même législation. C'est une espèce d'aristocratie. Le chef qui, sous le nom de dey, conduit la république, est choisi par la milice, qui est toujours Turque, et qui compose seule la noblesse du pays. Il est rare que ces élections se fassent sans effusion de sang; et il est ordinaire qu'un homme élu dans le carnage soit massacré dans la suite, par des gens inquiets, qui veulent s'emparer de sa place, ou la vendre pour s'avancer. L'empire de Maroc, quoique héréditaire, est sujet aux mêmes révolutions. On va voir à quelle dégradation cette anarchie a réduit une grande partie du globe.

V. *Situation actuelle de Tripoli.*

L'état de Tripoli, borné d'un côté par l'Egypte et de l'autre par Tunis, a deux cent trente lieues de côtes. Quoiqu'elles ne soient pas extrêmement fécondes, on y décupleroit aisément la population, parce que l'abondance de poissons pourroit suppléer à la médiocrité des récoltes, et les récoltes elles-mêmes devenir meilleures par plus de travail. L'intérieur du pays n'est qu'un désert. On n'y voit

que de loin en loin quelques familles Maures, quelques familles Arabes, fixées dans le peu d'endroits où elles ont trouvé assez de terre pour en obtenir une modique subsistance. A trente journées de la capitale, est le misérable et tributaire royaume de Fezen, dont les habitans sont noirs. Le peu de communication que les deux contrées ont entre elles ne peut s'entretenir qu'à travers des sables mouvans et arides, où l'on ne trouve que très-rarement de l'eau. La république peut avoir un revenu de 2,000,000 livres, fondé sur les palmiers, sur les puits de la campagne, sur les douanes et sur la monnoie.

Les caravanes de Gadême et de Tombut portoient autrefois beaucoup d'or à Tripoli : depuis quelque tems, elles sont moins riches et moins régulières. Celle de Maroc continue à s'y rendre en allant à la Mecque et en revenant de ce lieu révéré par les Musulmans : mais comme le nombre des pélerins a sensiblement diminué, ce passage n'est plus si utile. Par toutes ces raisons, le commerce qu'on faisoit par terre est réduit à rien ou à peu de chose.

Celui de mer est un peu plus considérable. Les navigateurs Levantins vont prendre quel-

quefois leur chargement dans quelques-unes des mauvaises rades répandues sur cette côte immense : mais la plupart font leurs ventes et leurs achats dans le port de la capitale, beaucoup meilleur que tous les autres, et où se trouvent réunies les marchandises du pays et les marchandises étrangères. Quoique ces opérations ne soient pas très-importantes, les liaisons de la république avec l'Europe sont encore moindres.

Il n'y a que les Toscans et les Vénitiens qui aient des relations suivies avec Tripoli. Cependant les marchandises des uns ne sont pas annuellement vendues au-delà de 140,000l. et celles des autres, n'arrivent pas à 200,000l. Les premiers sont restés assujettis à toutes les formalités des douanes; les seconds s'en sont affranchis en donnant tous les ans 55,500l. au fisc. Ce marché a été dédaigné par les François, quoique leur maître n'ait pas discontinué d'y entretenir un agent.

De tous les états Barbaresques, Tripoli fut long-tems celui dont les bâtimens corsaires étoient les plus nombreux et les mieux armés. Ils partoient de la capitale qui porte le même nom que le royaume.

Cette ville, que de magnifiques ruines et

un bel aqueduc très-bien conservé ont fait soupçonner être l'antique Orca, et qui doit être au moins une colonie Grecque ou Romaine, est située sur le bord de la mer, dans une plaine qui ne produit que des dattes, et où l'on ne trouve ni sources ni rivières. Ce fut un des premiers postes qu'occupèrent les Arabes entrés par l'Egypte dans la Lybie. Les Espagnols le prirent en 1510; et dix-huit ans après, Charles-Quint le donna aux chevaliers de Malthe qui ne le conservèrent que jusqu'en 1551. Il a depuis été bombardé deux fois par les François, sans que ces châtimens aient rien fait perdre aux pirates de leur audace. Les troubles civils qui bouleversèrent sans cesse cette malheureuse contrée ont fait seuls décliner d'abord et tomber ensuite ses forces de mer.

VI. *Situation actuelle de Tunis.*

Tunis a également négligé sa marine militaire, depuis que la régence a conclu des traités avec les puissances du Nord, et que la Corse est tombée sous la domination de la France. On a compris que la valeur des prises couvriroit à peine les frais des armemens; et il n'a éte guère conservé que les

bâtimens nécessaires pour garantir les côtes des descentes des Malthois.

Les forces de terre n'ont éprouvé aucune diminution. Cinq ou six mille Turcs ou Chrétiens apostats sont toujours les plus solides appuis de la république.

Leurs enfans, sous le nom de Couloris, forment une seconde troupe. Au moment de leur naissance, ils sont soudoyés. La première paie qu'ils reçoivent est de deux aspres ou d'un sol. Elle augmente avec l'âge, avec les grades, jusqu'à 29 aspres ou 14 sols 6 d. On la réduit à la moitié, lorsque les infirmités ou les blessures obligent ces soldats à se retirer.

Sept mille Maures composent la cavalerie de l'état. Leur solde est très-foible, et ils la reçoivent le plus souvent en denrées. Leur occupation la plus ordinaire est de lever le tribut imposé aux Arabes.

Ces troupes ont toutes un fusil, sans bayonnette, et deux pistolets à leur ceinture. Les Turcs sont encore armés d'un poignard et les Maures d'un stilet. Le courage et l'impétuosité doivent tenir lieu aux uns et aux autres de tactique et de discipline.

Aucune contrée de l'Afrique Septentrionale n'a un revenu public aussi considérable que Tunis. Il est de 18,000,000 livres. Cette prospérité tout-à-fait moderne, a été la suite d'une révolution heureuse dans le gouvernement. Le dey, qui gouvernoit avec ses Turcs, a été dépouillé de la plus grande partie de son autorité, et remplacé par un prince Maure qui, sous le nom de bey, conduit actuellement les affaires, assisté d'un conseil plus sage et plus modéré. Les vexations se sont un peu affoiblies ; on a moins mal cultivé les terres, et les manufactures ont pris quelques accroissements. Il n'étoit guère possible que les liaisons avec l'intérieur de l'Afrique augmentassent. Elles se réduiront toujours à l'échange d'un petit nombre d'objets contre la poudre d'or apportée à travers des sables et des déserts immenses. Mais les relations maritimes se sont étendues. Le Levant a reçu plus de productions, et le commerce avec l'Europe a fait aussi quelques progrès.

Quoique l'Angleterre, la Hollande, le Danemarck, la Suède, Venise, Raguse et quelquefois la Toscane entretiennent des consuls à Tunis, les ventes et les achats de ces nations s'y réduisent à très-peu de chose.

Les Anglais même n'y en font point. Ils n'y ont un agent que pour assurer davantage la tranquillité de leur pavillon, dans la Méditerrannée, et pour procurer un débouché de plus aux insulaires de Minorque. Les Français seuls l'emportent sur tous leurs rivaux réunis ; et cependant ils n'introduisent annuellement dans les possessions de la république que pour 2,000,000 livres de marchandises. Au profit que ce peuple tire de ses envois, au profit qu'il tire de ses retours, toujours plus importans, il faut ajouter le bénéfice que font ses navigateurs en voiturant dans toutes les échelles du Levant les denrées de la république, en lui portant ce que ces contrées fournissent pour son approvisionnement. Chacun des nombreux bâtimens occupés à ce cabotage, paie 31 livres 10 sols pour son encrage, et une somme égale lorsqu'il met sa cargaison à terre.

Ce qui entre dans l'état ne doit que trois pour cent, s'il vient directement du pays qui le fournit. Mais les productions du Nord ou d'ailleurs qui ont été déposées à Livourne, paient huit pour cent comme celles qui sont propres à ce port célèbre, onze même si elles sont adressées aux Juifs. Le gouvernement

s'étoit autrefois réservé le commerce exclusif des huiles qu'une partie de l'Europe demande pour ses fabriques de savon, l'Egypte, Alger, Tripoli pour d'autres usages. Il a renoncé à ce monopole : mais il en fait acheter le sacrifice par des droits très-considérables.

Quoique Tunis ait concentré dans ses murs une grande partie du commerce, les autres rades de la république, répandues sur une côte de quatre-vingts lieues, ne laissent pas de recevoir quelques bâtimens.

La plus voisine de Tripoli est connue sous le nom de Sfax. Son fond est d'argile. Elle a si peu d'eau, que les moindres navires sont obligés de mouiller au loin et d'excéder leurs équipages ou de se ruiner en frais de bateaux. Le territoire n'offre point de denrées pour l'exportation : mais il s'est établi dans la ville, principalement habitée par les Arabes, des fabriques assez importantes.

La rade de Susa, défendue par trois châteaux dont le plus moderne même tombe en ruine, quoiqu'il ne soit pas encore achevé, est très-dangereuse. Les vents d'est et de nord-ouest, qui la traversent, inquiètent sans cesse les vaisseaux, et font quelquefois périr ceux qui n'ont pas eu le tems de se réfugier

dans la baie de Monoster. Malgré cet inconvénient, c'est la seconde place de la république. C'est à l'abondance de ses huiles et de ses laines qu'elle doit son activité.

Tunis est située dans des marais infects, au pied ou sur le penchant d'une colline. Quoique l'air n'y soit pas pur; quoique les eaux y soient si mauvaises qu'il en faille aller chercher de potables à deux ou trois milles, il s'est réuni dans ses murs cent cinquante mille habitans les moins barbares de l'Afrique. Cette ville communique avec la mer par un lac qui ne peut recevoir que des batteaux très-plats nommés *sandals*. A la suite de ce lac, est un canal étroit qui conduit à la Goulette qu'on doit regarder comme la rade de la capitale. Elle est immense, sûre, d'une égalité peu commune dans son fond et dans ses eaux, ouverte seulement au vent du nord-est, et fermée par deux chaînes de montagnes que le cap Bon et le cap Zebib terminent au nord.

Bizerte étoit fort célèbre, lorsque l'état entretenoit un grand nombre de galères. C'étoit de ce port qu'on les expédioit; c'étoit dans ce port qu'elles rapportoient le fruit de leurs pirateries sans cesse répétées. Peu-à-peu, le

canal qui conduisoit de la rade à la ville, s'est rempli de vase, et il n'est maintenant accessible que pour des sandals. Les bâtimens, même marchands, n'y peuvent plus entrer, et ils sont réduits à jetter l'ancre dans un mouillage assez dangereux.

Port-Farine, situé sur les ruines ou dans le voisinage de l'ancienne Utique, étoit autrefois et seroit encore sous un autre gouvernement que celui des Maures, un des ports les plus vastes, les plus sûrs, les plus commodes de la Méditerranée. Il est défendu par quatre forts et fermé par une passe étroite, à peine ouverte dans ce moment aux plus petits navires, et qui, si l'on continue à la négliger, sera dans peu tout-à-fait comblée par les sables que la mer y jette continuellement. C'est pourtant l'arsenal et le seul asyle de la marine militaire, aujourd'hui réduite à trois demi-galères et à cinq chebecks. A quelques milles de cette ville est la place qu'occupa Carthage. Les débris d'un grand aqueduc et quelques citernes assez bien conservées : c'est tout ce qui reste d'une cité si renommée. Son port même est si bien anéanti que la mer en est éloignée d'une lieue.

Presqu'à l'embouchure de la Zaine, qui sé-

pare l'état de Tunis de celui d'Alger, est l'île Galite, couverte de troupeaux et sur-tout de mules recherchées dans tout le Levant. Ses nombreux habitans sont tous tisserands en laine ou pêcheurs d'éponges. Non loin de cette île est celle de Tabarque que la famille de Lomellini possédoit depuis deux siècles, lorsqu'elle en fut dépouillée en 1741. Les Génois tiroient de ce roc aride une quantité de très-beau corail.

VII. *Situation actuelle d'Alger.*

A l'ouest de Tunis est la république d'Alger, dont les terres intérieures, terminées par le désert de Sahara, comme toutes celles de la Barbarie, ont plus de largeur, de population et de culture qu'on ne le croit communément. On y voit peu de villes. La plupart sont sur les côtes dont l'étendue est de cent vingt lieues.

Le revenu public n'est pas proportionné au nombre des hommes et à la masse des productions. Les tributs se perdent généralement dans les mains infidelles, chargées de les percevoir. Les trois beys ou gouverneurs du levant, du midi et du couchant ne remettent au fisc que 1,250,000 l. et n'en donnent que

117,000

117,000 aux troupes. Ce que les dépenses de l'état exigent de plus est fourni par les douanes, par le domaine, par les redevances en denrées ou en troupeaux, par la ressource plus casuelle des prises faites à la mer et de la vente des esclaves.

Des Turcs, et des Turcs uniquement, forment la première milice du pays. Ils devroient être douze mille; mais leur nombre n'est jamais complet. C'est dans ce corps puissant qu'est choisi le dey, que sont pris ses lieutenans et les membres du divan.

On nomme Couloris les descendans de ces hommes si privilégiés. Ils sont au nombre de soixante mille, tous au service de la régence et payés de la même manière qu'à Tunis.

La cavalerie qui est d'environ vingt mille hommes, n'est composée que de Maures. Ils ont une foible solde, soit qu'ils fassent la guerre aux Arabes, soit qu'ils soient employés à la défense des provinces, soit qu'ils soient chargés du recouvrement des impositions.

Indépendamment d'une si grande armée, toujours entretenue, le gouvernement peut disposer, s'il en est besoin, des Maures de la plaine et de ceux des montagnes. Les uns et les autres se rendent sans répugnance

sous les drapeaux, et fondent sur l'ennemi avec beaucoup d'audace.

Les forces de mer n'approchent pas des forces de terre. Au tems où nous écrivons, elles se réduisent à dix-sept bâtimens : un vaisseau de cinquante canons, deux frégates de quarante-deux et de trente-quatre, cinq grosses barques, deux chebecks, quatre demi-galères et trois galiotes. Plusieurs de ces bâtimens, tous destinés à la piraterie, appartiennent à l'état; d'autres aux officiers de la régence; quelques uns même à de simples citoyens. Chaque propriétaire fait les frais de son armement, et en partage les bénéfices avec le fisc et l'équipage. Ordinairement le dey se fait livrer les prises qui consistent en bois de construction et en munitions de guerre. Il devroit en payer la valeur : mais jamais dédommagement n'est proportionné au sacrifice.

Les navigateurs, auxquels le pays d'Alger est ouvert, peuvent aborder en sept ou huit endroits.

Le port de la Calle, peu éloigné des frontières de Tunis, est assez bon : mais il ne peut contenir que cinq ou six navires. Ceux qui y entrent sont tous Français. Quelques

particuliers de cette nation obtinrent, dès 1560, du prince Maure qui gouvernoit alors ce canton, la liberté d'y former un établissement pour la pêche du corail. Chassés, huit ans après, par le Turc, ils furent rétablis en 1597, mais pour être expulsés encore. On les rappella de nouveau, en 1637, et il leur fut permis de relever une petite fortification, anciennement élevée sous le nom de bastion de France. Bientôt dégoûtés d'un lieu si peu commode, les intéressés transférèrent leur loge à Calle, que l'Anglois avoit été forcé d'abandonner. Eux-mêmes ne tardèrent pas à être bannis, et on ne leur permit de rentrer dans leur poste, qu'après les bombardemens d'Alger exécutés en 1682 et en 1684 par les ordres de Louis XIV.

En 1694, une association plus puissante que celles qui l'avoient précédée, obtint le commerce exclusif sur une assez vaste étendue de côte, par un traité qui a été renouvellé plusieurs fois et qui vraisemblablement sera maintenu, parce que les conditions en sont favorables à la milice à qui appartient le tribut qui en fait la base. Plusieurs compagnies ont successivement exercé ce monopole avec plus ou moins d'avantage. Depuis 1741, il

est dans les mains d'un corps qui a formé à Marseille un fonds de 1,200,000 l. partagé en douze cens actions, dont trois cens appartiennnent à la chambre de commerce de cette cité célèbre.

Les premières opérations de la société furent malheureuses. Les déprédations des corsaires et des naturels du pays, la concurrence des interlopes, une administration corrompue avoient, en 1766, réduit son capital à 570,000 livres. Ses affaires ont si bien prospéré, après cette époque, qu'au dernier décembre 1773, elle avoit 4,512,445 liv. 3 s. 4 deniers, indépendamment des créances douteuses, de la valeur de ses édifices, et de quelques marchandises qui restoient invendues dans ses magasins.

Ses exportations se réduisent à peu de chose, et c'est principalement avec de l'argent qu'elle fait ses achats de corail, de cire, de laine, de suif, de cuirs, et surtout de grains. En 1773, elle fit entrer dans le royaume quatre-vingt-quatre mille trois cent trente-six charges de froment, et seize mille cent soixante-treize charges d'orge, de fèves et de millet. Cent ou cent vingt navires, dont le fret coûte environ cent mille

écus, sont annuellement occupés à ces transports.

Quoiqu'elle ait des agens à Bone et à Calle, c'est à Calle qu'est le siège de ses opérations. Il lui est même permis d'avoir quelques batteries et quelques soldats dans ce comptoir fortifié, pour se garantir du pillage des forbans et des insultes des Maures voisins.

La cour de Versailles a été souvent blâmée d'avoir concentré ces liaisons dans les liens d'un privilège. On n'a pas vu qu'il falloit assurer la subsistance de la Provence et qu'il n'y avoit que ce moyen, parce que dans les états Barbaresques la sortie du bled n'est que rarement permise.

Bone paroît être l'ancienne Hippone. On y démêle quelques belles ruines, à travers les hardiesses du goût Maure. Il seroit aisé de donner un port commode à cette ville, qui a déjà une rade excellente. Ce nouvel asyle seroit suffisamment protégé par des ouvrages qui existent depuis long-tems, sous le nom de fort Génois.

Bugie est un assez grand entrepôt d'huile et de cire qui croissent dans les plaines voisines, et sur-tout de fer, qui est apporté des

montagnes plus éloignées abondantes en mines. Quoique sa rade soit trop exposée aux vents du Nord, les escadres de la république s'y tenoient avant qu'elles y eussent été détruites par les Anglais dans le dernier siècle.

Les antiquités que renferme Tedelis prouvent que ce fut autrefois une place considérable. On apperçoit même sur ses rivages les vestiges d'un grand mole qui vraisemblablement s'avançoit dans la mer et lui formoit un port. Ce n'est actuellement qu'une très-mauvaise rade, où périssent trop souvent plusieurs des navires qui vont y prendre leur chargement.

La capitale de l'état, Alger, s'élève en amphithéâtre sur le penchant d'une colline qui est couronnée par la citadelle. Son territoire, très-bien cultivé par des esclaves, est couvert de bled, de riz, de chanvre, de fruits, de légumes, de vignes même plantées par les Maures chassés de Grenade. L'entrée et la sortie de ce port sont très-difficiles. Il est extrêmement serré, et n'a pas assez d'eau pour les vaisseaux de guerre. Les navires marchands n'y sont pas même en sûreté dans les gros tems. Ils se heurtent souvent, et quelquefois

se brisent, lorsque les vents de nord et de nord-est soufflent avec violence. La rade forme un demi-cercle. Le fond en est bon; mais comme elle est exposée aux mêmes vents que le port, les bâtimens y sont également tourmentés dans la saison des orages.

A cinq ou six lieues d'Alger est Sercelles. Cette ville a une anse ou petite baie où mouillent beaucoup de bateaux. Là terre y est très-basse, la plage fort belle; et c'est le lieu de la côte le plus favorable pour une descente.

Arsew, dont les dehors sont charmans, doit être l'Arsenaria des anciens. On y trouve d'assez beaux restes de plusieurs monumens. Sa rade est sûre, commode et assez fréquentée. Il s'y formeroit à peu de frais un port qui recevroit les plus grands vaisseaux. C'est la place Maure la plus voisine d'Oran, dont les Espagnols s'emparèrent en 1509; qui leur fut enlevée en 1708, et qu'ils reprirent en 1732 pour ne plus la perdre.

Le nombre des bâtimens européens qui abordent annuellement aux états d'Alger varie selon les circonstances. Il n'est jamais considérable. Les récoltes les plus abondantes n'y en amènent pas au-delà de cent. Un navire Français, grand ou petit, chargé ou vuide,

paie pour son ancrage 143 liv. 8 sols, et cette taxe est encore plus forte pour les autres nations. Toutes indistinctement devroient trois pour cent pour toutes les marchandises qu'elles portent : mais ce droit est réduit à deux par les arrangemens qu'on fait avec les fermiers des douanes. A leur sortie, les denrées du pays ne sont assujetties à aucun impôt, parce que le gouvernement en est le seul marchand.

Quoique les Anglais, les Danois, les Hollandais, les Suédois et les Vénitiens n'éprouvent aucune gêne dans les rades d'Alger, ces nations n'y font que très-peu d'affaires. Les trois quarts du commerce sont tombés dans les mains des Français, dont cependant les ventes annuelles ne s'élèvent pas au-dessus de 200,000 livres, ni les achats au-dessus de 600,000 livres. Deux mille six cent cinquante quintaux de laine; cinq mille mesures d'huile, et seize mille de bled; trente mille de cuirs; c'est à ces objets que se réduisent leurs exportations. Dans ces calculs n'entrent pas les opérations de la compagnie royale de l'Afrique.

VIII. *Situation actuelle de Maroc.*

Maroc a été aussi souvent, aussi cruellement bouleversé que le reste de l'Afrique septentrio-

nale; mais il n'a pas subi le joug des Turcs. Celles même de ses provinces qui en avoient été démembrées sous le nom de royaumes de Fez, de Sus et de Tafilet, ont été successivement réunies au tronc de l'empire. Un seul despote gouverne aujourd'hui cette immense contrée selon ses caprices, et des caprices presque toujours extravagans ou sanguinaires. L'autorité destructive qu'on lui a laissé usurper se perpétue sans d'autres troupes régulières qu'une foible garde de timides nègres. C'est avec ceux de ses esclaves qu'il lui plaît d'appeler dans l'occasion, sous le drapeau, qu'il fait uniquement la guerre. Ses forces maritimes ne sont guère plus imposantes. Elles se réduisent à trois frégates, deux demi-galères, trois chebecks et quinze galiotes. La piraterie a été jusqu'ici leur occupation unique. On croiroit que ce brigandage va finir, s'il étoit raisonnable de compter sur la foi d'un tyran, ou d'espérer que ses successeurs prendront enfin quelques sentimens humains. Dans une région, ruinée sans cesse par des vexations ou des massacres, le revenu public doit être peu de chose. Cependant les dépenses sont encore moindres. Ce qu'on peut épargner va grossir un trésor immense, très-anciennement formé

des dépouilles de l'Espagne, et toujours accru par une longue suite de souverains, plus ou moins cruels, qui comptoient l'or pour tout, et pour rien le bonheur des peuples.

Cette ardente soif des richesses est descendue du trône aux conditions privées. Il part tous les ans de la ville de Maroc, capitale de l'état, avant que ses souverains lui eussent préféré Mekinez, une caravane qui va chercher de l'or dans la haute Guinée. Avant d'y arriver, elle doit avoir parcouru un espace de cinq cents lieues : deux cents dans l'empire même, deux cents dans le désert de Sahara, et cent après en être sortie. Au milieu de ce désert, où il n'y a que des sables stériles et accumulés, où l'on ne peut faire route que la nuit, où la marche est nécessairement très-lente, où il faut se conduire par la boussole et par le cours des astres comme sur l'océan, la nature a placé un canton moins sauvage, abondant en sources et en mines de sel. On charge les chameaux de ce fossile si nécessaire, et il est porté à Tombut, où l'on reçoit de l'or en échange.

Ce précieux métal, arrivé à Maroc, n'y circule que très-rarement. Il y est enterré, comme dans tous les gouvernemens où les

fortunes ne sont pas assurées. C'est encore la destinée de l'argent que les Européens introduisirent dans l'empire par les neuf rades qui leur sont ouvertes.

La plus voisine de l'état d'Alger est Tetuan. Elle est sûre, à moins que les vents d'est ne soufflent avec violence, ce qui arrive rarement. La rivière de Bousfega, qui s'y jette, sert d'asyle, durant l'hiver, à quelques corsaires. La garnison de Gibraltar y faisoit autrefois acheter les bestiaux, les fruits et les légumes nécessaires pour sa consommation; mais cette liaison est tombée, depuis que le souverain du pays a voulu que le consul de la Grande-Bretagne allât résider à Tanger.

Cette ville, conquise en 1471 par le Portugal, fut donnée, en 1662, aux Anglais, qui l'abandonnèrent après 22 ans de possession. En se retirant, ils firent sauter un mole qu'ils avoient construit, et qui mettoit en sûreté les plus grands vaisseaux. Les ruines de ce bel ouvrage ont rendu l'approche de la baie très-difficile. Aussi ne seroit-elle d'aucune importance, si l'embouchure d'une rivière qu'on y voit au fond ne servoit de refuge à la plupart des galiotes de l'empire. Tanger a remplacé Tetuan pour l'approvisionnement de Gibraltar.

La communication de ces deux villes Maures est interceptée par la forteresse Ceuta, qui n'est séparée de l'Espagne, à qui elle appartient, que par un détroit de cinq lieues.

L'Arrache est le débouché naturel d'Ascar, une des plus grandes et des plus fertiles provinces de l'empire. Cet avantage, une position heureuse et la bonté de son port, doivent lui donner un peu plutôt, un peu plus tard, quelque activité. Actuellement, elle n'est habitée que par des soldats. Depuis l'expédition qu'y tentèrent les François, en 1765, on a rétabli les fortifications élevées par les Espagnols, lorsqu'ils étoient les maîtres de la place.

Salé étoit, il n'y a pas long-tems, une république presque indépendante, sous un chef qu'elle se donnoit. Sa situation, au milieu des pays soumis à Maroc, la mettoit à portée de rassembler beaucoup de denrées. Ses habitans étoient à la fois marchands et corsaires. Ils ont à-peu-près cessé d'exercer l'une et l'autre de ces professions, après avoir été subjugués et dépouillés de leurs richesses par le monarque actuel, dans le tems que son père occupoit le trône. Un banc de sable, qui paroît augmenter conti-

nuellement, ne permet l'entrée de la rivière qu'aux bâtimens qui ne tirent pas au-delà de six ou sept pieds d'eau : mais la rade est sûre, depuis la fin d'avril jusqu'à la fin de septembre.

Muley-Muhammet vouloit élever une ville de commerce dans la presqu'isle de Fédale, et la plupart des édifices étoient commencés. Une rade qui est sûre dans toutes les saisons, quoique la mer y soit constamment agitée, lui avoit donné l'idée de cette création. Il y a renoncé, lorsqu'on lui a fait comprendre que ce seroit une dépense perdue sur une côte presque par-tout accessible.

En 1769, les Portugais abandonnèrent Mazagan, après en avoir ruiné tous les ouvrages. La place est presque déserte depuis cette époque. Sa rade est commode, en été, pour les petits bâtimens : mais les vaisseaux de guerre, même dans cette saison, sont obligés de se tenir au large.

Saffy a une rade vaste et très-sûre une partie de l'année : mais, en hyver, trop exposée à la violence des vents du sud-sud-ouest. Sa position, au milieu d'une province abondante, riche et peuplée, avoit rendu cette grande ville, le marché presque géné-

ral des productions de l'empire. Elle s'est vue naguère dépouillée de cet avantage par Mogodor, bâti à la pointe la plus occidentale de l'Afrique.

Le port de ce nouvel entrepôt n'est qu'un canal formé par une isle, éloignée de la terre de cinq cens toises. On y entre, ou en sort par tous les vents : mais il n'est pas assez profond pour recevoir de gros navires, et l'ancrage n'y est pas sûr dans les mauvais tems. Les courans sont si rapides qu'il est impossible aux vaisseaux de guerre de mouiller sur la côte. Quoique le territoire, qui environne cette place, soit peu susceptible de culture, le caprice du despote, qui gouverne encore le pays, en a fait le marché le plus important de ses états, plus considérable même que tous les autres ensemble.

Sainte-Croix, située dans le royaume de Sus, au trentième degré de latitude, est la dernière place maritime de l'empire. Sa rade est commode et très-sûre, même pour les vaisseaux de ligne, mais durant l'été seulement. Ce fut autrefois un assez grand marché, où les navigateurs trouvoient réunies les productions d'une vaste contrée assez cultivée, et où tout l'or que Tarudant tire

de Tombut étoit apporté. La ville sortit des mains des Portugais, pour repasser sous la domination des Maures, sans perdre entiérement son importance. Un tremblement de terre, qui en détruisit une partie, en 1731, lui fut plus funeste que cette révolution. Elle se seroit peut-être relevée de cette calamité, si, dans un accès de colère, dont on ignore le principe, Muley - Muhammet n'en eût chassé, quelques années après, les habitans, pour leur substituer une colonie de nègres.

Maroc ne reçoit que peu de bâtimens Européens. Ses ports sont fermés à plusieurs nations; et l'Angleterre, la Hollande, la Toscane, qui ont des traités avec cette puissance, n'en profitent guère. Pour donner quelque vigueur à ce commerce, trop négligé peut-être, il fut formé, en 1775, à Copenhague, un fonds de 1,323,958 liv. 6 sols 8 deniers divisé en cinq cens actions de 2647 livres 18 sols 4 deniers chacune. Cette association devoit continuer quarante ans; mais, quelle qu'en soit la raison, elle n'a pas rempli la moitié de sa carrière. Quoique les liaisons de la France avec cet empire ne remontent pas au-delà de 1767, les opéra-

tions de cette couronne sont de beaucoup les plus importantes ; et cependant ses ventes annuelles ne passent pas quatre cens mille francs, ni ses achats douze cens mille.

Tout ce qui entre dans les états de Maroc, tout ce qui en sort paie dix pour cent. Chaque navire doit livrer encore cinq cens liv. de poudre et dix boulets du calibre de dix à douze, ou 577 livres 10 sols en argent. Les monnoies d'Espagne sont celles dont l'usage est le plus général : mais toutes les autres sont reçues suivant leur poids et leur titre.

IX. *Origine de la piraterie sur la côte septentrionale de l'Afrique. Moyens de la réprimer.*

Le tableau qu'on vient de tracer des contrées Barbaresques, n'a pu que paroître affreux. L'état de désolation où on les a vues plongées a été la suite nécessaire du penchant de ces peuples pour la piraterie. Ce goût, fort ancien dans ces régions, augmenta beaucoup, après qu'elles eurent secoué un joug étranger. Il devint une passion à l'occasion d'un événement qui donna un prompt accroissement à leurs forces maritimes.

L'Espagne, asservie aux disciples de l'Alcoran, pendant plusieurs siècles, étoit enfin

parvenue à briser ses fers, et avoit subjugué à son tour les Mahométans. Elle voulut qu'ils fussent chrétiens. Une résistance invincible aigrit son zèle. Son aveuglement alla jusqu'à dépeupler l'état pour le purger de sujets suspects et d'une religion ennemie. La plupart de ces exilés cherchèrent un réfuge chez les Barbaresques. Leur nouvelle patrie étoit trop étrangère au commerce et à l'industrie, pour qu'ils pussent y faire valoir leurs talens et profiter leurs richesses. La vengeance les rendit corsaires. D'abord ils se contentoient de ravager les plaines vastes et fécondes de leurs oppresseurs. Ils surprenoient dans leur lit les habitans paresseux des riches campagnes de Valence, de Grenade, d'Andalousie, et les réduisoient à l'esclavage. Dédaignant dans la suite le butin qu'ils faisoient sur des terres que leurs bras nerveux avoient autrefois cultivées, ils construisirent de gros vaisseaux, insultèrent le pavillon des autres nations, et réduisirent les plus grandes puissances de l'Europe à la honte de leur faire des présens annuels, qui, sous quelque nom qu'on les déguise, sont un vrai tribut. On a quelquefois puni, quelquefois humilié ces pirates :

mais on n'a jamais arrêté leurs brigandages. Rien ne seroit pourtant plus facile.

Les Arabes errans dans les déserts ; les anciens habitans du pays qui cultivent les campagnes ; les Maures sortis d'Espagne, la plupart fixés sur les côtes ; les Juifs qu'on méprise, qu'on opprime et qu'on outrage : tous les peuples de ce continent détestent le joug qui les accable et ne feroient pas le moindre effort pour en maintenir la continuité.

Nul secours étranger ne retarderoit d'un instant la chûte de cette autorité. La seule puissance qu'on pourroit soupçonner d'en desirer la conservation, le sultan de Constantinople, est trop peu content du vain titre de protecteur qu'on lui accorde, et n'est pas assez jaloux de celui de chef de la religion qu'on lui attribue, pour y prendre un vif intérêt. Il lui seroit inutilement inspiré, par les déférences que les circonstances arracheroient vraisemblablement à ces brigands. Ce desir ne donneroit point des forces. Depuis deux siècles, la Porte n'a point de marine, et sa milice se précipite vers le même anéantissement.

Mais à quel peuple est-il réservé de briser les fers que l'Afrique nous forge lentement, et d'arracher ces épouvantails qui glacent d'effroi nos navigateurs ? Aucune nation ne peut le tenter seule ; et si elle l'osoit, peut-être la jalousie de toutes les autres y mettroit-elle des obstacles secrets ou publics. Ce doit donc être l'ouvrage d'une ligue universelle. Il faut que toutes les puissances maritimes concourent à l'exécution d'un dessein qui les intéresse toutes également. Ces états, que tout invite à s'allier, à s'aimer, à se défendre, doivent être fatigués des malheurs qu'ils se causent réciproquement. Qu'après s'être si souvent unis pour leur destruction mutuelle, ils prennent les armes pour leur conservation. La guerre aura été, du moins une fois, utile et juste.

On ose présumer qu'elle ne seroit pas longue, si elle étoit conduite avec l'intelligence et l'harmonie convenables. Chaque membre de la confédération, attaquant dans le même tems l'ennemi qu'il auroit à réduire, n'éprouveroit qu'une foible résistance. Qui sait même s'il en trouveroit aucune ? Peut-être la plus noble, la plus grande des entreprises, coûteroit-elle moins de sang et de

trésors à l'Europe, que la moindre des querelles dont elle est continuellement déchirée.

On ne fera pas aux politiques, qui formeroient ce plan, l'injure de soupçonner qu'ils borneroient leur ambition à combler des rades, à démolir des forts, à ravager des côtes. Des idées si étroites seroient trop au-dessous des progrès de la raison humaine. Les pays subjugués resteroient aux conquérans, et chacun des alliés auroit des possessions proportionnées aux moyens qu'il auroit fournis à la cause commune. Ces conquêtes deviendroient d'autant plus sûres, que le bonheur des vaincus en devroit être la suite. Ce peuple de pirates, ces monstres de la mer, seroient changés en hommes par de bonnes loix et des exemples d'humanité. Elevés insensiblement jusqu'à nous par la communication de nos lumières, ils abjureroient avec le tems un fanatisme que l'ignorance et la misère ont nourri dans leurs ames; ils se souviendroient toujours avec attendrissement de l'époque mémorable qui nous auroit amenés sur leurs rivages.

On ne les verroit plus laisser en friche une terre autrefois si fertile. Des grains et des fruits variés couvriroient cette plage immense.

Ces productions seroient échangées contre les ouvrages de notre industrie et de nos manufactures. Les négocians d'Europe, établis en Afrique, deviendroient les agens de ce commerce, réciproquement utile aux deux contrées. Une communication si naturelle entre des côtes qui se regardent, entre des peuples qui se rencontrent nécessairement, reculeroit pour ainsi dire les barrières du monde. Ce nouveau genre de conquêtes, qui s'offre à nos premiers regards, deviendroit un dédommagement précieux de celles qui, depuis tant de siècles, font le malheur de l'humanité.

Le plus grand obstacle à une révolution si intéressante, a toujours été la jalousie des grandes puissances maritimes, qui se sont opiniâtrement refusées aux moyens de rétablir sur nos mers la tranquillité. L'espérance d'arrêter l'industrie de toute nation qui n'a pas de forces, leur a fait habituellement desirer, favoriser même les entreprises des Barbaresques. C'est une atrocité dont elles se seroient épargné l'ignominie, si leurs lumières avoient ég lé leur avidité. Sans doute que toutes les nations profiteroient de cet heureux changement ; mais ses fruits les plus abondans seroient infailliblement pour les

états maritimes, dans les proportions de leur pouvoir. Leur situation, la sûreté de leur navigation, l'abondance de leurs capitaux, cent autres moyens leur assureroient cette supériorité. Ils se plaignent tous les jours des entraves que l'envie nationale, la manie des interdictions et des prohibitions, les petites spéculations du négoce exclusif, ne cessent de mettre à leur activité. Les peuples deviennent par degrés aussi étrangers les uns aux autres qu'ils l'étoient dans des tems barbares. Le vuide que forme nécessairement ce défaut de communication seroit rempli, si l'on réduisoit l'Afrique à avoir des besoins et des ressources pour les satisfaire. Le Commerce verroit alors une nouvelle carrière ouverte à son ambition.

Cependant si la réduction et le désarmement des Barbaresques ne doivent pas être une source de bonheur pour eux comme pour nous ; si nous ne voulons pas les traiter en frères ; si nous n'aspirons pas à les rendre nos amis ; si nous devons entretenir et perpétuer chez eux l'esclavage et la pauvreté; si le fanatisme peut encore renouveller ces odieuses croisades, que la philosophie a vouées trop tard à l'indignation de tous les siècles ;

si l'Afrique enfin alloit devenir le théâtre de notre barbarie, comme l'Asie et l'Amérique l'ont été, le sont encore : tombe dans un éternel oubli le projet que l'humanité vient de nous dicter ici, pour le bien de nos semblables ! Restons dans nos ports. Il est indifférent que ce soient les Chrétiens ou les Musulmans qui souffrent. Il n'y a que l'homme qui soit digne d'intéresser l'homme.

Hommes, vous êtes tous frères. Jusques à quand différerez-vous à vous reconnoître ? Jusques à quand ne verrez-vous pas que la nature, votre mère commune, présente également la nourriture à tous ses enfans ? Pourquoi faut-il que vous vous entre-déchiriez, et que les mamelles de votre nourrice soient continuellement teintes de votre sang ? Ce qui vous révolteroit dans les animaux, vous le faites presque depuis que vous existez. Craindriez-vous de devenir trop nombreux ? Hé ! reposez-vous sur les maladies pestilentielles, sur l'inclémence des élémens, sur vos travaux, sur vos passions, sur vos vices, sur vos préjugés, sur la foiblesse de vos organes, sur la briéveté de votre durée, du soin de vous exterminer. La sagesse de l'être à qui vous devez l'existence, a prescrit à votre population

et à celle de toutes les espèces vivantes, des limites qui ne seront jamais franchies. N'avez-vous pas dans vos besoins, sans cesse renaissans, assez d'ennemis conjurés contre vous, sans faire une ligue avec eux ? L'homme se glorifie de son excellence sur tous les êtres de la nature ; et par une férocité qu'on ne remarque pas même dans la race des tigres, l'homme est le plus terrible fléau de l'homme. Si son vœu secret étoit exaucé, bientôt il n'en resteroit qu'un seul sur toute la surface du globe.

X. *Couleur des habitans de la côte occidentale de l'Afrique, connue sous le nom de Guinée. Quelle peut être la cause de ce phénomène ?*

Cet être si cruel et si sensible, si haïssable et si intéressant, malheureux dans la partie septentrionale de l'Afrique, éprouve un sort beaucoup plus affreux dans la partie occidentale de cette vaste région.

Sur cette côte, qui s'étend depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au cap de Bonne Espérance, les habitans ont tous, après le Niger, la tête oblongue ; le nez large, écrasé, épaté ; de grosses lèvres ; une chevelure crépue comme la laine de nos moutons. Ils naissent blancs, et n'ont d'abord de brun que le tour des ongles,

que

que le cercle des yeux, avec une petit tache formée aux extrémités des parties naturelles. Vers le huitième jour après leur naissance, les enfans commencent à changer de couleur; leur peau brunit; enfin elle devient noire, mais d'un noir sale, terne, presque livide, qui, avec le tems, devient vif et luisant.

Cependant la chair, les os, les viscères, toutes les parties intérieures ont la même couleur chez les noirs que chez les blancs. La lymphe est également blanche et limpide; le lait des nourrices est par-tout le même.

La différence la plus marquée entre les uns et les autres, c'est que les noirs ont la peau plus échauffée, et comme huileuse, le sang noirâtre, la bile très-foncée, le pouls plus vif, une sueur qui répand une odeur forte et désagréable, une transpiration qui noircit souvent les corps qui la reçoivent. Un des inconvéniens de cette couleur noire, image de la nuit qui confond tous les objets, c'est qu'elle a en quelque sorte obligé ces peuples à se cizeler le visage et la poitrine, à marqueter leur peau de diverses couleurs, pour se reconnoître de loin. Il y a des tribus où cette pratique est universelle. Elle paroît chez d'autres une distinction réservée aux classes

supérieures. Cependant, comme on la voit établie chez les peuples de la Tartarie, du Canada, et chez d'autres nations sauvages, on peut douter si elle n'appartient pas plutôt à leur genre de vie vagabond, qu'à la couleur de leur teint.

Ce coloris vient d'une substance muqueuse, qui forme une espèce de rezeau entre l'épiderme et la peau. Cette substance qui est blanche dans les Européens, brune chez les peuples olivâtres, parsemée de taches rougeâtres chez les peuples blonds ou roux, est noirâtre chez les nègres.

Le desir de découvrir les causes de cette couleur a fait éclorre bien des systêmes.

La théologie, qui s'est emparée de l'esprit humain par l'opinion; qui a profité des premières frayeurs de l'enfance pour en inspirer d'éternelles à la raison; qui a tout dénaturé, géographie, astronomie, physique, histoire; qui a voulu que tout fût merveille et mystère, pour avoir le droit de tout expliquer : la théologie, après avoir fait une race d'hommes coupables et malheureux par la faute d'Adam, fait une race d'hommes noirs, pour punir le fratricide de son fils. C'est de Caïn que sont descendus les nègres. Si leur père étoit as-

sassin, il faut convenir que son crime est cruellement expié par ses enfans; et que les descendans du pacifique Abel ont bien vengé le sang innocent de leur père.

Grand-dieu! quelles extravagances atroces t'imputent des êtres qui ne parlent et n'agissent que par un bienfait continuel de ta puissance, et qui te font agir et parler suivant les ridicules caprices de leur ignorance présomptueuse! Sont-ce les démons qui te blasphèment, ou les hommes qui se disent tes ministres? Si pourtant, à ton égard, on peut appeler blasphême les discours de ces foibles créatures, dont l'existence est si loin de toi, et dont la voix t'insulte, sans être entendue, comme l'insecte murmure dans l'herbe sous les pieds de l'homme qui passe et ne l'entend pas.

La raison a tenté d'expliquer la couleur des noirs par des inductions tirées des phénomènes de la chymie. C'est, selon quelques naturalistes, une humeur vitriolique contenue dans la lymphe des nègres, et trop grossière pour s'échapper à travers les pores de la peau, qui fermente et s'unit avec le corps muqueux qu'elle colore. On dit alors pourquoi les cheveux sont crépus, pourquoi les yeux et les dents des noirs ont tant de

blancheur, et l'on ne fait pas attention qu'un sel vitriolique qui auroit cette activité et cette énergie, détruiroit à la fin toute organisation. Cependant cette organisation est aussi parfaite dans les nègres que dans l'espèce d'hommes la plus blanche.

L'anatomie a cru trouver l'origine de la couleur des noirs dans les germes de la génération. Il n'en faudroit pas peut-être davantage pour prouver que les nègres sont une espèce particulière d'hommes : car, si quelque chose différencie les espèces ou les classes dans chaque espèce, c'est assurément la différence des spermes. Mais avec plus d'attention on a reconnu l'erreur ; et cette explication de la couleur des nègres a été abandonnée. Les conséquences qu'on prétendoit tirer de leur figure et de celle des autres peuples, n'a pas paru plus convaincante. Quelques-unes de ces formes sont dues au climat ; le plus grand nombre à d'anciens usages. On a compris que ces barbares avoient pu se former des idées extravagantes de la beauté ; qu'ils avoient cherché à donner ces agrémens à leurs enfans ; qu'avec le tems cette coutume avoit tourné en nature ; et qu'il ne falloit plus que très-rarement

recourir à l'artifice pour obtenir ces formes bizarres.

Il existe d'autres causes plus satisfaisantes de la couleur des noirs. Cette couleur réside, comme on l'a vu, dans un rézeau placé sous l'épiderme. La substance de ce rézeau, d'abord muqueuse, se change dans la suite en un tissu de vaisseau dont le diamètre est assez considérable pour admettre, soit une portion de la partie colorante du sang, soit la bile qu'on prétend avoir une tendance particulière vers la peau. De-là vient chez les blancs cette couleur plus vive sur les joues dont le rézeau est plus lâche. De-là aussi cette teinte jaune ou cuivrée qui caractérise des peuples entiers, pendant que sous un autre climat elle n'est qu'individuelle et produite par la maladie. La présence de l'une ou l'autre de ces humeurs suffit pour colorer les noirs, si l'on ajoute d'ailleurs qu'ils ont l'épiderme et le rézeau plus épais, le sang noirâtre et la bile plus foncée, que leur sueur plus abondante et moins fluide doit s'épaissir sous l'épiderme et augmenter l'intensité de la couleur.

La physique vient encore à l'appui. Elle observe que les parties du corps exposées

au soleil sont plus colorées ; que les voyageurs, les habitans des campagnes, les peuples errans, tous ceux enfin qui vivent continuellement à l'air libre et sous un ciel plus brûlant ont le teint plus basané. Elle croit, d'après ces observations, pouvoir attribuer la cause primitive de la couleur des noirs au climat, à l'ardeur du soleil. Il n'existe, dit on, des nègres que dans les pays chauds. Leur couleur devient plus foncée, à mesure qu'ils approchent de l'équateur. Elle s'adoucit et s'éclaircit aux extrémités de la Zone Torride. Toute l'espèce humaine, en général, blanchit à la neige et se hâle au soleil. On voit les nuances du blanc au noir et celles du noir au blanc marquées, pour ainsi dire, par les degrés parallèles qui coupent la terre de l'équateur aux poles. Si les Zones, imaginées par les inventeurs de la sphère, étoient représentées avec de vraies ceintures, on verroit le noir d'ébene se dégrader insensiblement à droite et à gauche jusqu'aux tropiques ; delà le brun pâlir et s'éclaircir jusqu'aux cercles polaires par des nuances de blancheur, toujours plus éclatantes.

Cependant, comme le noir est plus foncé

sur les côtes occidentales de l'Afrique que dans d'autres régions, peut-être aussi embrâsées, il faut que les ardeurs du soleil y soient secondées par d'autres causes qui influeront également sur l'organisation. Ceux des Européens qui ont vécu le plus long-tems dans ces contrées, attribuent cette plus grande noirceur aux corpuscules nitreux, sulphureux ou métalliques qui s'exalent continuellement de la superficie ou des entrailles de la terre, à l'habitude de la nudité, à la proximité des sables brûlans à d'autres circonstances qui ne se trouvent pas ailleurs au même degré.

Ce qui paroît confirmer que le coloris des nègres est l'effet du climat, de l'air, de l'eau, des alimens de la Guinée, c'est qu'il change lorsqu'on les conduit dans d'autres nations. Les enfans qu'ils procréent en Amérique sont moins noirs que ceux dont ils ont reçu le jour. Après chaque lignée, la différence est plus sensible. Il se pourroit qu'après de nombreuses générations, on ne distinguât pas les hommes sortis de l'Afrique, de ceux des pays où ils auroient été transplantés.

Quoique l'opinion qui attribue au climat la cause première de la couleur des habitans de

L'homme contemplatif est sédentaire, et le voyageur est ignorant ou menteur. Celui qui a reçu le génie en partage, dédaigne les détails minutieux de l'expérience; et le faiseur d'expériences est presque toujours sans génie. Entre la multitude des agens que la nature emploie, nous n'en connoissons que quelques-uns, et encore ne les connoissons-nous qu'imparfaitement. Qui sait si les autres ne sont pas de nature à échapper pour jamais à nos sens, à nos instrumens, à nos observations et à nos essais? La nature des deux êtres qui composent le monde, l'esprit et la matière, sera toujours un mystère.

Entre les qualités physiques des corps, il n'y en a pas une seule qui ne laisse une infinité d'expériences à faire. Ces expériences même sont-elles toutes possibles? Combien de tems en serons-nous réduits à des conjectures qu'un jour verra éclore, et que le lendemain verra détruites? Qui donnera un frein à ce penchant presque invincible à l'analogie, manière de juger si séduisante, si commode et si trompeuse? A peine avons-nous quelques faits, que nous bâtissons un système qui entraîne la multitude et suspend la recherche de la vérité. Le tems employé à former une hypothèse, et

le tems employé à la détruire, sont presque également perdus. Les sciences de calcul, satisfaisantes pour l'amour-propre, qui se plaît à vaincre les difficultés, et pour l'esprit juste qui aime les résultats rigoureux, dureront, mais avec peu d'utilité pour les usages de la vie. La religion, qui jette du dédain sur les travaux d'un être en chrysalide et qui redoute secrétement les progrès de la raison, multipliera les oisifs et retardera l'homme laborieux par la crainte ou par le scrupule. A mesure qu'une science s'avance, les pas deviennent plus difficiles; la généralité se dégoûte, et elle n'est plus cultivée que par quelques hommes opiniâtres qui s'en occupent, soit par habitude, soit par l'espérance bien ou mal fondée de se faire un nom, jusqu'au moment où le ridicule s'en mêle et où l'on montre au doigt, ou comme un fou ou comme un sot, celui qui se promet de vaincre une difficulté contre laquelle quelques hommes célèbres ont échoué. C'est ainsi qu'on masque la crainte qu'il ne réussisse.

On a vu dans tous les siècles et chez toutes les nations, les études naître, tomber et se succéder dans un certain ordre réglé. Cette inconstance, cette lassitude ne sont pas d'un

homme seulement. C'est un vice des sociétés les plus nombreuses et les plus éclairées. Il semble que les sciences et les arts aient un tems de mode.

Nous avons commencé par avoir des érudits. Après les érudits, des poëtes et des orateurs. Après les orateurs et les poëtes, des métaphysiciens qui ont fait place aux géomètres, qui ont fait place aux physiciens, qui ont fait place aux naturalistes et aux chymistes. Le goût de l'histoire naturelle est sur son déclin. Nous sommes tout entiers aux questions du gouvernement, de législation, de morale, de politique et de commerce. S'il m'étoit permis de hasarder une prédiction, j'annoncerois qu'incessamment les esprits se tourneront du côté de l'histoire, carrière immense où la philosophie n'a pas encore mis le pied.

En effet, si de cette multitude infinie de volumes, on en arrachoit les pages accordées aux grands assassins qu'on appelle conquérans, ou qu'on les réduisît au petit nombre de pages qu'ils méritent à peine, qu'en resteroit-il? Qui est-ce qui nous a parlé du climat, du sol, des productions, des quadrupedes, des oiseaux, des poissons, des

plantes, des fruits, des minéraux, des mœurs, des usages, des superstitions, des préjugés, des sciences, des arts, du commerce, du gouvernement et des loix? Que connoissons-nous de tant de nations anciennes qui puisse être de quelque utilité pour les nations modernes? Et leur sagesse et leur folie ne sont-elles pas également perdues pour nous? Leurs annales ne nous instruisent jamais sur les objets qu'il nous importe le plus de connoître, sur la vraie gloire d'un souverain, sur la base de la force des nations, sur la félicité des peuples, sur la durée des empires. Que ces beaux discours d'un général à ses soldats, au moment d'une action, servent de modèles d'éloquence à un rhéteur, j'y consens; mais quand je les saurai par cœur, je n'en deviendrai ni plus équitable, ni plus ferme, ni plus instruit, ni meilleur. Le moment approche où la raison, la justice et la vérité vont arracher des mains de l'ignorance et de la flatterie une plume qu'elles n'ont tenue que trop long-temps. Tremblez, vous qui repaissez les hommes de mensonge, ou qui les faites gémir sous l'oppression Vous allez être jugés.

Dans la Guinée, on ne connoît que deux saisons.

saisons. La plus saine et la plus agréable commence en avril, et finit en octobre. Alors, il ne pleut jamais : mais des vapeurs épaisses qui couvrent l'horison interceptent les rayons du soleil, et en modèrent les ardeurs : mais il tombe toutes les nuits des rosées assez abondantes pour entretenir la végétation des plantes. Durant le reste de l'année, les chaleurs sont vives, et seroient peut-être insupportables, sans les pluies qui se succèdent très-rapidement. Malheureusement, la nature a rarement bien disposé le terrein pour l'écoulement de ces eaux trop abondantes, et l'art n'est jamais venu au secours de la nature. De-là l'origine de tant de marais dans cette partie du globe. Ils sont le plus ordinairement meurtriers pour les étrangers que l'avidité conduit à leur voisinage. En allumant chaque nuit des feux près de leurs habitations, les naturels du pays purifient un air corrompu, auquel ils sont d'ailleurs accoutumés dès l'enfance. Les petites variétés que peuvent offrir le nord et le sud de la ligne, n'infirment pas l'exactitude de ces observations.

XI. *De quelle nature est le sol de la Guinée. Quelles sont ses côtes.*

Depuis les frontières de l'empire de Maroc jusqu'au Sénégal, la terre est tout-à-fait stérile. Une longue bande des déserts de Sahara, qui s'étendent depuis l'océan atlantique jusqu'à l'Egypte, au midi de tous les états Barbaresques, occupe ce grand espace. Au milieu de ces sables brûlans, vivent quelques familles Maures, dans un petit nombre d'endroits où se sont trouvées des sources peu abondantes, et où il a été possible de planter des palmiers et de recueillir des dattes. Leur principale occupation, est de ramasser les gommes qui ont fixé l'attention de l'Europe sur cette contrée. Elles portent dans la haute Guinée, principalement à Bambouk, une grande quantité de sel qui leur est payée avec de l'or, et quelquefois avec des esclaves.

Les bords du Niger, de la Gambie, de Sierra Leona; les bords des rivières moins considérables qui coulent dans l'intervalle de ces grands fleuves, seroient très-fertiles, si on vouloit les cultiver. L'éducation des troupeaux y fait presque l'unique occupation

des habitans. Ils se nourrissent par goût, de lait de jument, et voyagent peu, parce que nul besoin ne les fait sortir de leur patrie.

Ceux du cap de Monté, enveloppés de tous côtés par des sables, forment une nation entièrement isolée du reste de l'Afrique. C'est dans le riz de leurs marais que consiste toute leur nourriture et leur unique richesse. Ils en vendent aux Européens une petite quantité, qui leur est payée avec de l'eau-de-vie et des quincailleries.

Depuis le cap de Palme jusqu'à la rivière de Volte, les habitans sont marchands et cultivateurs; ils sont cultivateurs, parce que leur terre, quoique pierreuse, paie largement les peines et les avances nécessaires pour la défricher. Ils sont marchands, parce qu'ils ont derrière eux des nations qui leur fournissent de l'or, du cuivre, de l'ivoire, des esclaves, et que rien ne s'oppose à une communication suivie entre les peuples des terres et ceux de la côte. C'est la seule contrée de l'Afrique où, dans un long espace, on ne soit arrêté ni par de vastes déserts, ni par des rivières profondes et où l'on trouve de l'eau et des subsistances.

Entre la rivière de Volte et celle de Kalabar, la côte est plate, fertile, bien peuplée,

bien cultivée. Il n'en est pas ainsi du pays qui s'étend depuis le Kalabar jusqu'au Gabon. Presque entiérement couvert d'épaisses forêts, produisant peu de fruits, et point de grains, il est plus habité par des bêtes féroces que par des hommes. Quoique les pluies y soient abondantes, comme elles doivent l'être sous l'équateur, la terre est si sablonneuse, qu'un instant après qu'elles sont tombées, il ne reste aucune trace d'humidité.

Au sud de la ligne, et jusqu'au Zaïre, la côte offre un aspect riant. Basse dans sa naissance, elle s'éléve insensiblement, et présente des champs cultivés, mêlés de bois toujours verds, et des prairies couvertes de palmiers.

Du Zaïre au Coanza, et plus loin encore, la côte est ordinairement haute et escarpée. On trouve dans l'intérieur une plaine exhaussée, dont le sol est composé d'un gros sable fertile.

Au-delà du Coanza, et des établissemens Portugais, commence un pays stérile qui a plus de deux cens lieues d'étendue, et qui se termine aux Hottentots. Dans ce long espace, on ne connoît d'habitans que les Cim-

bebas, avec lesquels on n'a aucune communication.

Les variétés qu'on observe dans les rives de l'Afrique occidentale, n'empêchent pas qu'elles ne jouissent toutes d'un avantage bien rare, peut-être unique. Nulle part sur cette côte immense, on ne voit de ces rochers affreux, dont l'aspect repousse le navigateur. La mer y est calme, et l'ancrage sûr. Sans ces avantages, on ne pourroit que difficilement la pratiquer, parce qu'elle a très-peu de ports, et que des bancs de sable presque contigus, obligent le plus souvent de mouiller au large.

Les vents et les courans ont à-peu-près la même direction six mois de l'année, depuis avril jusqu'en novembre. Au sud de la ligne, le vent règne sud-est, et la direction des courans est vers le nord : au nord de la ligne, le vent règne à l'est, et la direction des courans est vers le nord-est. Dans les six autres mois, les orages changent par intervalles la direction du vent; mais il ne souffle plus avec la même force, le ressort de l'air semble s'être relâché. La cause de ce changement paroît influer sur la direction des courans. Au nord

de la ligne, ils vont au sud-ouest ; au-delà de la ligne, ils vont au sud.

XII. *Idée des divers gouvernements établis en Guinée.*

Les révolutions qui ont dû arriver dans l'Afrique occidentale, comme dans le reste du globe, sont entièrement ignorées ; et il étoit impossible qu'il en fût autrement dans une région où l'écriture a toujours été inconnue. On n'y a même conservé aucune tradition qui puisse servir de base à des conjectures bien ou mal fondées. Quand on demande aux peuples de ces contrées pourquoi ils ont laissé perdre le souvenir de ce qu'ont fait leurs pères, ils répondent qu'il importe peu de savoir comment ont vécu les morts ; que l'essentiel est que les vivans aient de la vertu. Le passé les touche si peu, qu'ils ne comptent pas même le nombre de leurs années. Ce seroit, disent-ils, se charger la mémoire d'un calcul inutile, puisqu'il n'empêcheroit pas de mourir, et qu'il ne donneroit aucune lumière sur le terme de la vie. En parlant de cette partie du monde, on est donc réduit aux époques qui ont vu arriver les Européens sur ses

rivages. Il faut même se borner aux côtes, puisqu'aucun étranger digne de créance n'a pénétré dans l'intérieur des terres, et que nos navigateurs n'ont guère étendu leurs recherches au-delà des rades où ils formoient leurs cargaisons.

Toutes leurs relations attestent que les parties connues de cette région sont gouvernées arbitrairement. Que le despote soit appelé au trône par les droits de sa naissance, ou qu'il le soit par élection, les peuples n'ont d'autre loi que sa volonté.

Mais ce qu'on peut trouver singulier en Europe, où le grand nombre des monarchies héréditaires s'oppose à la tranquillité des gouvernemens électifs, et à la prospérité de tous les états libres; c'est qu'en Afrique, les contrées où il y a le moins de révolutions, sont celles qui ont conservé le droit de choisir leurs chefs. Pour l'ordinaire, c'est un vieillard dont la sagesse est généralement connue. La manière dont se fait ce choix est simple, mais ne peut convenir qu'à de très-petits états. Le peuple se rend à son gré dans trois jours chez le citoyen qui lui paroît le plus propre au commandement. Si les voix se trouvent partagées, celui qui en a réuni

un plus grand nombre, nomme le quatrième jour un de ceux qui ont eu moins de voix que lui. Tout homme libre a droit de suffrage. Il y a même quelques tribus où les femmes jouissent de ce privilège.

Telle est, à l'exception des royaumes héréditaires de Benin et de Juda, la formation de cette foule de petits états qui sont au nord de la ligne. Au Sud on trouve le Mayombé et le Quilingo, dont les chefs sont pris parmi les ministres de la religion; les empires de Loango et de Congo, où la couronne se perpétue dans la ligne masculine du côté des femmes, c'est-à-dire, que le premier fils de la sœur aînée du roi, hérite du trône devenu vacant. Ces peuples croient qu'un enfant est bien plus sûrement le fils de sa mère que de l'homme qu'elle a épousé: ils s'en rapportent plus au moment de l'enfantement, qu'ils voient, qu'à celui de la conception, qu'ils ne voient pas.

Ces nation vivent dans une ignorance entière de cet art si révéré parmi nous sous le nom de politique. Cependant ils ne laissent pas d'en observer les formalités et certaines bienséances. L'usage des ambassades leur est familier, soit pour solliciter des secours

contre un ennemi puissant, ou pour réclamer une médiation dans les différends, ou pour faire compliment sur des succès, sur une naissance, sur une pluie après une grande sécheresse. L'envoyé ne doit jamais s'arrêter plus d'un jour au terme de sa mission, ni voyager pendant la nuit dans les états d'un prince étranger. Il marche précédé d'un tambour qui annonce au loin son caractère, et accompagné de cinq ou six de ses amis. Dans les lieux où il s'arrête pour prendre du repos, il est reçu avec respect : mais il n'en peut partir avant le lever du soleil, et sans que son hôte ait assemblé quelques personnes qui puissent témoigner qu'il ne lui est arrivé aucun accident. Au reste, on ne conduit aucune de ces négociations qui ait un objet un peu compliqué. Jamais on ne stipule rien pour le passé, jamais rien pour l'avenir; tout est pour le présent. D'où l'on peut conclure que ces nations ne sauroient avoir aucun rapport suivi avec les autres parties du globe.

XIII. *De quelle manière on fait la guerre en Guinée.*

La guerre n'est pas plus combinée que la politique. Nul gouvernement n'a de troupes

à sa solde. La profession militaire est l'état de tout homme libre. Tous prennent les armes pour couvrir leurs frontières, ou pour aller chercher du butin. Les généraux sont choisis par les soldats, et le choix est confirmé par le prince. L'armée marche, et le plus souvent les hostilités commencées le matin, sont terminées le soir. L'incursion du moins n'est jamais longue, parce que n'ayant point de magasins, le défaut de subsistances oblige de se retirer. Ce seroit un grand malheur pour ces peuples, qu'on leur enseignât l'art de tenir la campagne quinze jours de suite.

Ce n'est point le desir de s'agrandir qui donne naissance aux troubles qui déchirent assez souvent ces contrées. Une insulte faite dans une cérémonie, un vol furtif ou violent, le rapt d'une fille, voilà les sujets ordinaires de la guerre. Dès le lendemain d'une bataille, le rachat des prisonniers se fait de part et d'autre. On les échange avec des marchandises, ou avec des esclaves. Jamais on ne cède aucune portion du territoire; il appartient tout entier à la commune, dont le chef fixe l'étendue que chacun doit cultiver, pour en recueillir les fruits.

Cette manière de terminer les différends,

n'est pas seulement des petits états qui ont des chefs trop sages pour chercher à s'agrandir, trop âgés pour ne pas aimer la paix. Les grands empires sont réduits à s'y conformer avec des voisins plus foibles qu'eux. Le despote n'a jamais de milice sur pied; et quoiqu'il dispose à son gré de la vie des gouverneurs de ses provinces, il ne leur prescrit aucun principe d'administration. Ce sont de petits souverains qui, dans la crainte d'être soupçonnés d'ambition et punis de mort, vivent en bonne intelligence avec les peuplades électives qui les environnent. L'harmonie entre des puissances considérables et les autres états, subsiste en même tems par le pouvoir immense que le prince a sur ses sujets, et par l'impossibilité où il est de s'en servir comme il le voudroit. Sa volonté n'est qu'un trait qui ne peut frapper qu'un coup et qu'une tête à la fois. Il peut bien ordonner la mort de son lieutenant, et toute la province l'étranglera à son commandement : mais s'il ordonnoit la mort de tous les habitans de la province, personne ne voudroit exécuter cet ordre, et sa volonté ne suffiroit pas pour armer une autre province contre celle-là. Il peut

tout contre chacun en particulier ; mais il ne peut rien contre tous ensemble.

Un autre raison qui empêche l'asservissement des petits états par les grands, c'est que ces peuples n'attachent aucune idée à la gloire des conquêtes. Le seul homme qui en ait paru touché, étoit un courtier d'esclaves, qui, dès son enfance, avoit fréquenté les vaisseaux Européens, et qui, dans un âge plus mûr, fit un voyage en Portugal. Ce qu'il voyoit, ce qu'il entendoit dire, enflamma son imagination, et lui apprit qu'on se faisoit souvent un grand nom en occasionnant de grands malheurs. De retour dans sa patrie, il se sentit humilié d'obéir à des gens moins éclairés que lui. Ses intrigues l'élevèrent à la dignité de chef des Akanis, et il vint à bout de les armer contre leurs voisins. Rien ne put résister à sa valeur, et sa domination s'étendit sur plus de cent lieues de côtes, dont Anamabou étoit le centre. Il mourut, personne n'osa lui succéder; et tous les ressorts de son autorité se relâchant à la fois, chaque chose reprit sa place.

XIV. *Quels sont les cultes établis en Guinée.*

La religion chrétienne et la religion mahométane semblent tenir par les deux bouts la partie de l'Afrique Occidentale, fréquentée par les Européens. Les musulmans de la Barbarie ont porté leurs dogmes aux peuples du cap Verd, qui, eux-mêmes, les ont étendus plus loin. A mesure que ces dogmes se sont éloignés de leur source, ils se sont si fort altérés, que chaque royaume, chaque village, chaque famille en a de différens. Sans la circoncision, qui est d'un usage général, à peine soupçonneroit-on les peuples de professer le même culte. Il ne s'est tout-à-fait arrêté qu'au cap de Monté, dont les habitans n'ont point de communication avec leurs voisins.

Ce que les Arabes avoient fait au nord de la ligne pour l'alcoran, les Portugais le firent dans la suite au sud pour l'évangile. Ils établirent son empire vers la fin du quinzième siècle, depuis le pays de Benguela jusqu'au Zaïre. Un culte, qui présentoit des moyens sûrs et faciles pour l'expiation de tous les crimes, se trouva du goût des nations qui avoient une religion moins consolante. S'il

fut proscrit depuis dans plusieurs états, ce furent les violences de ses promoteurs qui lui attirèrent cette disgrace. On l'a même tout-à-fait défiguré, dans les contrées où il s'est maintenu. Quelques pratiques minutieuses sont tout ce qui en reste.

Les côtes, placées au centre, ont conservé des superstitions locales, dont l'origine doit être fort ancienne. Elles consistent dans le culte de cette foule innombrable de divinités ou de fétiges que chacun se fait à sa mode et pour son usage, dans la foi aux augures, aux épreuves du feu et de l'eau bouillante, à la vertu des gris-gris. Il y a des superstitions plus dangereuses : c'est la confiance aveugle qu'on a dans les prêtres qui en sont les ministres et les propagateurs. Le commerce, qu'ils sont supposés avoir avec l'esprit mal-faisant, les fait regarder comme les arbitres de la stérilité, de la fertilité des campagnes. A ce titre on leur offre toujours les premiers fruits. Toutes les autres erreurs dirigent l'homme vers une fin sociale, et tendent à le rendre plus doux et plus paisible.

XV. *Mœurs, habitudes et occupations des peuples de la Guinée.*

Le pays est généralement mal peuplé. Il est rare d'y trouver des habitations ailleurs qu'auprès des rivières, des lacs et des fontaines. Dans ces contrées, ce sont moins les besoins réciproques qui rapprochent les hommes, que les liens du sang qui les empêchent de se séparer. Aussi distingue-t-on dans la même ville, quelquefois dans le même village, de petits hameaux qui sont autant de familles présidées par leurs patriarches.

Rien, dans ces établissemens, ne porte l'empreinte d'une civilisation un peu avancée. Les maisons sont construites avec des branches d'arbre ou avec des joncs attachés à des pieux, assez enfoncés pour qu'ils puissent résister aux vents. On y voit rarement des fenêtres. La couverture n'est qu'un amas de feuilles, et, s'il se peut, de feuilles de palmier, plus propres que les autres à résister aux injures des saisons. Les cases de la capitale, les cases même qu'occupe le despote, ne sont guère distinguées des autres, que par leur étendue. Ce n'est pas que l'abondance du

plus beau et du meilleur bois ; ce n'est pas qu'une terre propre à faire de la brique, qui remplaceroit la pierre infiniment rare dans ces contrées, ne sollicitent ces peuples à d'autres constructions : mais il ne leur est jamais tombé dans l'esprit qu'il fallût se donner tant de peine pour se loger.

L'ameublement est digne de l'habitation. Dans les villes, comme dans les campagnes, chez le prince, comme chez les derniers citoyens, il se réduit à quelques paniers, à quelques pots de terre, à quelques ustensiles de calebasse. Si le pauvre ne couchoit sur une natte faite dans le pays, et le riche sur un tapis arrivé d'Europe, tout seroit semblable.

La nourriture est aussi la même. Du riz, du manioc, du maïs, des ignames ou des patates, selon la qualité du terrein ; des fruits sauvages ; du vin de palmier ; du gibier et du poisson que chacun se procure à sa volonté ; tels sont les vivres qui, sans en excepter les esclaves, sont communs à tous.

Une ceinture, placée au-dessus des reins et que nous appellons pagne, tient lieu de tout vêtement aux deux sexes. Des grains de verre, qu'on leur apporte et qu'on leur vend

fort cher, forment la parure de la plupart des femmes et du petit nombre d'hommes, qui cherchent à se faire remarquer.

Les arts sont peu de chose dans ces régions. On n'y connoît que ceux qui se trouvent dans les sociétés naissantes, et encore sont-ils dans l'enfance. Le talent du charpentier se réduit à élever des cabanes. Le forgeron n'a qu'un très-petit marteau et des enclumes de bois pour mettre en œuvre le peu de fer qui lui vient d'Europe. Sans le secours du tour, le potier fait quelques vases grossiers d'argile et des pipes à fumer. Une herbe, qui vient sans culture et qui n'a besoin d'aucun apprêt, sert seule à faire des pagnes. Sa longueur est la largeur de la toile. Le tisserand la travaille sur ses genoux, sans métier, sans navette, et en passant avec ses doigts la trame entre chacun des fils de la chaîne, de la même manière que nos vaniers font leurs claies. Les lieux les plus éloignés reçoivent leur sel des habitans des côtes qui, par le moyen d'un grand feu, le séparent de l'eau de la mer. Ces travaux sédentaires sont le partage des esclaves et d'un petit nombre d'hommes libres. Les autres vivent dans une oisiveté habituelle. Si un caprice

ou l'ennui les font sortir de cette inertie, c'est pour aller à la chasse ou à la pêche. Jamais ils ne s'abaissent jusqu'à solliciter la fertilité des terres. L'agriculture, regardée comme la plus vile des occupations, est le partage des femmes. On ne leur accorde d'autre douceur que la liberté de se reposer un jour, après trois jours de fatigues excessives.

Les peuples de Guinée ont dans leurs mœurs beaucoup de traits de ressemblance. Dans toutes les parties de cette vaste région, la polygamie est autorisée. Elle y doit être cependant fort rare, puisque tous les hommes libres, et la plupart des esclaves, trouvent des compagnes. Les garçons ne consultent que leur goût pour se marier; leurs sœurs ont besoin de l'aveu de leur mère. Ce lien est généralement respecté. Il n'y a que l'adultère qui le puisse rompre, et rien n'est plus rare que ce désordre. Seulement à la côte d'Angole, les filles des chefs de l'état ont le droit de choisir l'époux qui leur convient, fût-il engagé; de l'empêcher d'avoir d'autres femmes; de le répudier lorsqu'il leur déplaît, et même de lui faire trancher la tête, s'il est infidèle. Ces princesses, si on peut leur donner

ce nom, jouissent de leurs privilèges, avec une fierté dédaigneuse et une grande sévérité, comme pour se venger sur le malheureux qui leur est soumis, de l'espèce de servitude à laquelle est condamné leur sexe.

Son sort est déplorable. Chargées des travaux de la campagne, les femmes le sont encore des soins domestiques. Seules, elles doivent pourvoir à la subsistance et à tous les besoins de leur famille. Jamais elles ne paroissent devant leur mari que dans une posture humiliante. Elles le servent toujours à table, et vont vivre ensuite de ce qu'il n'a pas pu ou voulu manger. Cet état de peine et d'abjection ne s'arrête pas au peuple. C'est la condition des femmes de la ville, des femmes des gens riches, des femmes des grands, des femmes des souverains. L'opulence et le rang de leurs époux ne les font jouir d'aucune douceur, d'aucune prérogative.

Tandis qu'elles épuisent au service de leurs tyrans le peu que la nature leur a donné de force, ces barbares coulent des jours inutiles dans une inaction entière. Rassemblés sous d'épais feuillages, ils fument, ils boivent, ils chantent ou ils dansent. Ces amusemens de la veille sont ceux du lendemain. Des contesta-

tions ne troublent jamais ces plaisirs. Il y règne une bienséance qu'on ne devroit pas raisonnablement attendre d'un peuple si peu éclairé.

On n'est pas moins surpris qu'il soit désintéressé. A l'exception des côtes où nos brigandages ont formé des brigands, il règne par-tout une grande indifférence pour les richesses. Rarement les plus sages même songent-ils au jour qui doit suivre; aussi l'hospitalité est-elle la vertu de tous. Celui qui ne partageroit pas avec ses voisins, ses parens et ses amis ce qu'il rapporteroit de la chasse ou de la pêche, s'attireroit le mépris public. Le reproche d'avarice est au-dessus de tous les reproches. On le fait aux Européens qui ne donnent rien pour rien, en les appelant *des mains fermées*.

Tel est le caractère général des peuples de la Guinée. Il reste à parler des habitudes qui distinguent les peuples d'une contrée de ceux d'une autre contrée.

Sur les bords du Niger, les femmes sont presque toutes belles; si ce n'est pas la couleur, mais la justice des proportions qui fait la beauté. Modestes, tendres et fidelles, un air d'innocence règne dans leurs regards, et leur langage se sent de leur timidité. Les

noms de Zilia, de Calipso, de Fanni, de Zamé, qui semblent des noms de volupté, se prononcent avec une inflexion de voix, dont nos organes ne sauroient rendre la mollesse et la douceur. Les hommes ont la taille avantageuse, la peau d'un noir d'ébène, les traits et la physionomie agréables. L'habitude de dompter les chevaux et de faire la guerre aux bêtes féroces, leur donne une contenance noble. Ils supportent difficilement un outrage, mais l'exemple des animaux qu'ils ont élevés, leur inspire une reconnoissance sans bornes pour un maître qui les traite bien. On ne connoît point de domestiques plus attentifs, plus sobres, et d'un attachement qui tienne plus de la passion ; mais ils ne sont pas bons cultivateurs. Leur corps n'est pas accoutumé à se courber, et à s'incliner vers la terre pour la défricher.

La couleur de la peau des Africains dégénère en allant vers l'est. Les peuples y ont la plupart un corps robuste mais raccourci ; un air de force exprimé par des muscles roides ; les traits du visage écartés et sans physionomie. Les figures qu'ils s'impriment sur le front, sur les joues, ajoutent encore à cette laideur naturelle. Un sol ingrat qui se refuse même au

travail, leur a fait une nécessité de la pêche, quoique la mer presque impraticable par une barre qui règne le long de la côte, semblât les en détourner. Rebutés en quelque sorte par ces deux élémens, ils ont cherché des secours chez des nations voisines plus favorisées de la nature ; ils en ont tiré leur subsistance en leur vendant du sel. Leur esprit de négoce s'est étendu depuis l'arrivée des Européens, parce que chez tous les hommes les idées se développent en raison des choses, et qu'il y a plus de combinaisons à faire pour échanger un esclave contre plusieurs sortes de marchandises, que pour vendre une mesure de sel. Du reste, propres pour tous les travaux où il ne faut que de la force, ils sont ineptes pour le service intérieur de la domesticité. Cet état est contraire aux habitudes de leur éducation, qui les paie en détail de chacune de leurs actions. La réciprocité d'un travail et d'un paiement journalier, est peut-être un des meilleurs alimens de l'industrie chez tous les hommes. Les femmes de ces nègres marchands n'ont ni l'aménité, ni la retenue, ni la discrétion, ni la beauté des femmes du Niger, et elles paroissent avoir moins de sentiment. En comparant les deux nations, on seroit

tenté de croire que l'une est le bas peuple d'une ville policée, et que l'autre a reçu une éducation distinguée. On apperçoit dans leur langage l'expression de leur caractère. Les accens de l'une sont d'une douceur extrême; ceux de l'autre sont durs et secs comme son terroir. La vivacité y ressemble à la colère, jusque dans le plaisir.

Au-delà de la rivière de Volte, dans le Benin, et dans les autres pays connus sous le nom général de la côte d'Or, les peuples ont la peau unie et d'un noir sombre, les dents belles, la taille moyenne, mais assez bien prise, la contenance fière. Leur phisionomie, quoique assez agréable, le seroit beaucoup davantage sans l'usage où sont les femmes de se cicatriser le visage, et les hommes de se brûler le front. Une métempsycose qui leur est particulière, fait la base de leur croyance: ils pensent que dans quelque lieu qu'ils aillent ou qu'on les transporte, ils doivent après leur mort, soit qu'ils se la donnent ou qu'ils l'attendent, revenir chez eux. Cette conviction fait leur bonheur, parce qu'ils regardent leur patrie comme le plus délicieux séjour de l'univers. Une erreur si douce sert à les rendre humains. Les étrangers qui se fixent dans ce

climat, y sont traités avec des égards portés jusqu'au respect, dans la persuasion où l'on est qu'ils viennent y recevoir la récompense de leurs bonnes mœurs. Ce peuple a une disposition à la gaieté qu'on ne remarque pas dans les nations voisines ; du goût pour le travail, une équité que les circonstances altèrent rarement ; et une grande facilité à se façonner aux manières étrangères. Il tient davantage aux coutumes de son commerce, lors même qu'elles ne lui sont pas favorables. La méthode de négocier avec lui, fut long-tems ce qu'elle avoit été d'abord. Le premier vaisseau qui arrivoit, consommoit sa traite, avant qu'un autre pût commencer la sienne. Chacun avoit son tour. Le prix établi pour l'un, étoit le prix de tous. Ce n'est que depuis peu que cette nation s'est déterminée à profiter des avantages que lui offroit la concurrence des nations Européens qui fréquentoient ses rades.

Les peuples situés entre la ligne et le Zaïre, ont tous une grande ressemblance. Ils sont bien faits. Leur constitution est moins robuste que celle des habitans du nord de l'équateur ; et quoiqu'il y ait quelques marques sur leur visage, on n'y apperçoit jamais de ces cicatrices qui choquent au premier coup-d'œil.

Leurs

Leurs fêtes sont acompagnées de jeux militaires qui retracent l'idée de nos anciens tournois, avec cette différence qu'en Europe ils étoient l'exercice des nations guerrières, et qu'en Afrique ils sont l'amusement d'un peuple timide. Les femmes ne partagent point ces plaisirs publics. Réunies dans quelques maisons, elles passent mystérieusement la journée, sans qu'aucun homme puisse être admis dans leur société. La jalousie des rangs est la plus forte passion de ces peuples naturellement paisibles. Tout est étiquette, et à la cour des princes, et dans les conditions privées. Au moindre événement, on vole chez ses amis, ou pour les féliciter, ou pour s'affliger avec eux. Un mariage est le sujet de trois mois de visites. Les obsèques d'un homme en crédit durent quelquefois deux ans. Les gens qui tenoient à lui par quelque lien, promènent ses tristes restes dans plusieurs provinces. La troupe grossit dans la marche, et personne ne se retire qu'on n'ait déposé le cadavre dans le tombeau, avec les démonstrations de la plus vive douleur. Un goût si décidé pour les cérémonies, s'est trouvé favorable à la superstition, et la superstition a favorisé l'indolence.

Du Zaire à la rivière de Coanza, on re-

trouve bien les anciennes mœurs, mais on y remarque un mêlange confus de pratiques européennes qui ne se voit point ailleurs. Il est naturel de penser que les Portugais qui ont de grands établissemens dans cette contrée, et qui ont voulu y introduire le christianisme, se sont plus communiqués que ne l'ont fait les autres nations; qui, ayant de simples comptoirs au nord de la ligne, ne se sont occupées que de leur commerce.

Le lecteur n'a pas besoin d'être averti que tout ce qu'on vient de dire des peuples de Guinée, ne doit s'entendre rigoureusement que de cette classe d'hommes qui, dans tous les pays, décide du caractère d'une nation. Les ordres inférieurs, les esclaves s'éloignent de cette ressemblance à proportion qu'ils sont avilis ou dégradés par leurs occupations ou par leur état. Cependant les observateurs les plus pénétrans ont cru voir que la différence des conditions ne produisoit pas sur ce peuple des variétés aussi marquées que nous en trouvons dans les états situés entre l'Elbe et le Tibre, qui forment à-peu-près la même étendue de côte que le Niger et le Coanza. Plus les hommes s'éloignent de la nature, moins ils doivent

se ressembler. C'est une ligne droite dont il y a cent moyens de s'écarter. Les conseils de la nature sont courts et assez uniformes : mais les suggestions du goût, de la fantaisie, du caprice, de l'intérêt personnel, des circonstances, des passions, des accidens, de la santé, de la maladie, des rêves même, sont si nombreux et si divers, qu'ils ne sont pas et qu'ils ne peuvent jamais être épuisés. Il ne faut qu'une tête folle pour en déranger mille autres, par condescendance, par flatterie ou par imitation. Une femme d'un rang distingué, a quelque défaut du corps à cacher. Elle imagine un moyen qu'adopteront celles qui l'entourent, quoiqu'elles n'en aient pas la même raison ; et c'est ainsi que des cercles excentriques en cercles excentriques, une mode s'étend et devient nationale. Cet exemple suffit pour expliquer une infinité de bizarreries dont notre pénétration se fatigueroit à chercher le motif dans les besoins, dans la peine ou dans les plaisirs. La diversité des institutions civiles et morales, qui souvent ne sont ni plus raisonnées, ni moins fortuites, jettent aussi nécessairement dans le caractère moral et dans les habitudes physiques des

nuances qui sont inconnues dans les sociétés moins compliquées. D'ailleurs la nature plus impérieuse sous la Zone Torride que sous les Zones tempérées, laisse moins d'action aux influences morales : les hommes s'y ressemblent davantage, parce qu'ils tiennent tout d'elle, et presque rien de l'art. En Europe, un commerce étendu et diversifié, variant et multipliant les jouissances, les fortunes et les conditions, ajoute encore aux différences que le climat, les loix et les préjugés ont établies chez des peuples actifs et laborieux.

XVI. *A quoi se réduisoit anciennement le commerce dans la Guinée.*

En Guinée le commerce n'a jamais pu faire une grande révolution dans les mœurs. Il se bornoit autrefois à quelques échanges de sel et de poisson séché que consommoient les nations éloignées de la côte. Elles donnoient en retour des pièces d'étoffe faites d'un fil, qui n'est autre chose qu'une substance ligneuse, collée sous l'écorce d'un arbre particulier à ces climats. L'air la durcit, et la rend propre à toute sorte de tissure. On en fait des bonnets, des espèces d'écharpes, des ta-

bliers pour la ceinture, dont la forme varie selon la mode que chaque nation a adoptée. La couleur naturelle du fil est le gris lavé. La rosée qui blanchit nos lins, lui donne une couleur de citron que les gens riches préfèrent. La teinte noire qui est à l'usage du peuple, vient de l'écorce même de ce fil, simplement infusé dans l'eau.

Les premiers Européens qui fréquentèrent les côtes occidentales de l'Afrique, donnèrent de la valeur à la cire, à l'ivoire, aux gommes, aux bois de teinture, qui avoient eu jusqu'alors assez peu de prix. On livroit aussi en échange à leurs navigateurs quelques foibles parties d'or, que des caravanes parties des états Barbaresques enlevoient auparavant. Il venoit de l'intérieur des terres, et principalement de Bambouk, aristocratie située sous le douzième et treizième degrés de latitude septentrionale, et où chaque village est gouverné par un chef nommé Farim. Ce riche métal est si commun dans la contrée, qu'on en peut ramasser presque indifféremment par-tout, en raclant seulement la superficie d'une terre argileuse, légère et mêlée de sable. Lorsque la mine est très-riche, elle est fouillée à quelques pieds de profondeur, et jamais plus

loin, quoiqu'on ait remarqué qu'elle devenoit plus abondante, à mesure qu'on creusoit davantage. Les peuples sont trop paresseux pour suivre un travail qui deviendroit toujours plus fatigant, et trop ignorans pour remédier aux inconvéniens que cette méthode entraîneroit. Leur négligence et leur ineptie sont poussées si loin, qu'en lavant l'or pour le détacher de la terre, ils n'en conservent que les plus grosses parties. Les moindres s'en vont avec l'eau qui s'écoule par un plan incliné.

Les habitans de Bambouk n'exploitent pas les mines en tout tems, ni quand il leur plaît. Ils sont obligés d'attendre que des besoins personnels ou publics aient déterminé les Farims à en accorder la permission. Lorsqu'elle est annoncée, ceux auxquels il convient d'en profiter, se rendent au lieu désigné. Le travail fini, on fait le partage. La moitié de l'or revient au seigneur, et le reste est réparti entre les travailleurs par portions égales. Les citoyens qui desireroient ces richesses dans un autre tems que celui de la fouille générale, les iroient chercher dans le lit des torrens où elles sont communes.

Plusieurs Européens cherchèrent à pénétrer dans une région qui contient tant de trésors.

Deux ou trois d'entre eux qui avoient réussi à s'en approcher, furent impitoyablement repoussés. M. David, chef des Français dans le Sénégal, imagina en 1740 de faire ravager par un prince Foule les bords de Feleme, d'où Bambouk tiroit tous ses vivres. Ce malheureux pays alloit périr, au milieu de ces monceaux d'or, lorsque l'auteur de ces calamités leur fit proposer de leur envoyer des subsistances du fort Galam qui n'en est éloigné que de quarante lieues, s'ils consentoient à le recevoir et à permettre aux siens d'exploiter leurs mines. Ces conditions furent acceptées, et l'observation en fut de nouveau jurée à l'auteur du projet lui même, qui quatre ans après se transporta dans ces provinces. Mais le traité n'eut aucune suite. Seulement, le souvenir des maux qu'on avoit soufferts, et de ceux qu'on avoit craints, détermina les peuples à demander des productions à un sol qui n'avoit été fécond qu'en métaux. Il paroît qu'on a perdu l'or de vue, pour s'occuper uniquement du commerce des eslaves.

XVII. *Le commerce de la Guinée s'est agrandi par la vente de ses esclaves.*

La propriété que quelques hommes ont acquise sur d'autres dans la Guinée, est d'une origine fort ancienne. Elle y est généralement établie, si l'on en excepte quelques petits cantons où la liberté s'est retirée et cachée. Cependant nul propriétaire n'a droit de vendre un homme né dans l'état de servitude. Il peut disposer seulement des esclaves qu'il acquiert, soit à la guerre où tout prisonnier est esclave à moins d'échange, soit à titre d'amende pour quelque tort qu'on lui aura fait, soit enfin qu'il les ait reçus en témoignage de reconnoissance. Cette loi qui semble être faite en faveur de l'esclave né, pour le faire jouir de sa famille et de son pays, est insuffisante, depuis que les Européens ont établi le luxe sur les côtes d'Afrique. Elle se trouve éludée tous les jours, par les querelles concertées que se font deux propriétaires, pour être condamnés tour à tour l'un envers l'autre, à une amende qui se paie en esclaves nés, et dont la disposition devient libre par l'autorisation de la même loi.

La corruption, contre son cours ordinaire,

a gagné des particuliers aux souverains. Ils ont multiplié les guerres pour avoir des esclaves; comme on les suscite en Europe pour avoir des soldats. Ils ont établi l'usage de punir par l'esclavage, non-seulement ceux qui avoient attenté à la vie ou à la propriété des citoyens : mais ceux qui se trouvoient hors d'état de payer leurs dettes, et ceux qui avoient trahi la foi conjugale. Cette peine est devenue, avec le tems, celle des plus légères fautes, après avoir été d'abord réservée au plus grands crimes. On n'a cessé d'accumuler les défenses, mêmes des choses indifférentes, pour accumuler les revenus des peines avec les transgressions. L'injustice n'a plus eu de bornes, ni de barrières. Dans un grand éloignement des côtes, il se trouve des chefs qui font enlever autour des villages tout ce qui s'y rencontre. On jette les enfans dans des sacs; on met un bâillon aux hommes et aux femmes pour étouffer leurs cris. Si les ravisseurs sont arrêtés par une force supérieure, ils sont conduits au souverain qui désavoue toujours la commission qu'il a donnée, et qui, sous prétexte de rendre la justice, vend sur le champ ses agens aux vaisseaux avec lesquels il a traité.

Malgré ces odieuses ruses, les peuples de

la côte se sont vus hors d'état de fournir aux demandes que les marchands leur faisoient. Il leur est arrivé ce que doit éprouver toute nation qui ne peut négocier qu'avec son numéraire. Les esclaves sont pour le commerce des Européens en Afrique, ce qu'est l'or dans le commerce que nous faisons dans le Nouveau-Monde. Les têtes de nègres représentent le numéraire des états de la Guinée. Chaque jour ce numéraire leur est enlevé, et on ne leur laisse que des choses qui se consomment. Leur capital disparoît peu-à-peu; parce qu'il ne peut se régénérer, en raison de l'activité des consommations. Aussi la traite des noirs seroit-elle déja tombée, si les habitans des côtes n'avoient communiqué leur luxe aux peuples de l'intérieur du pays, desquels ils tirent aujourd'hui la plupart des esclaves qu'ils nous livrent. C'est de cette manière que le commerce des Européens a presque épuisé de proche en proche les richesses commerçables de cette nation.

Cet épuisement a fait presque quadrupler le prix des esclaves depuis vingt ans; et voici comment. On les paie, en plus grande partie, avec des marchandises des Indes Orientales, qui ont doublé de valeur en Europe.

Il faut donner en Afrique le double de ces marchandises. Ainsi les colonies d'Amérique, où se conduit le dernier marché des noirs, sont obligées de supporter ces diverses augmentations, et par conséquent de payer quatre fois plus qu'elles ne payoient autrefois.

Cependant, le propriétaire éloigné qui vend son esclave, reçoit moins de marchandises que n'en recevoit, il y a cinquante ans, celui qui vendoit le sien au voisinage de la côte. Les profits des mains intermédiaires; les frais de voyage; les droits, quelquefois de trois pour cent qu'il faut payer aux souverains chez qui l'on passe, absorbent la différence de la somme que reçoit le premier propriétaire, à celle que paie le marchand Européen. Ces frais grossissent tous les jours, par l'éloignement des lieux où il reste encore des esclaves à vendre. Plus ce premier marché sera reculé, plus les difficultés du voyage seront grandes. Elles deviendront telles, que de ce que le marchand Européen pourra donner, il restera si peu à offrir au premier vendeur, qu'il préférera de garder son esclave. Alors, la traite cessera. Si l'on veut absolument la soutenir, il faudra que nos

négocians achèteront excessivement cher, et qu'ils vendront dans les proportions aux colonies, qui, de leur côté, ne pouvant livrer qu'à un prix énorme leurs productions, ne trouveront plus de consommateurs. Mais, jusqu'à ce période, qui est peut-être moins éloigné que ne le pensent les colons, ils vivront tranquillement du sang et de la sueur des nègres. Ils trouveront des navigateurs pour en aller acheter, et ceux-ci des tyrans pour en vendre.

Les marchands d'hommes s'associent entre eux, et formant des espèces de caravanes, conduisent dans l'espace de deux ou trois cens lieues, plusieurs files de trente ou quarante esclaves, tous chargés de l'eau et des grains nécessaires pour subsister dans les déserts arides que l'on traverse. La manière de s'en assurer, sans trop gêner leur marche, est ingénieusement imaginée. On passe dans le col de chaque esclave une fourche de bois de huit à neuf pieds de long. Une cheville de fer rivée, ferme la fourche par derrière de manière que la tête ne puisse pas passer. La queue de la fourche, dont le bois est fort pesant, tombe sur le devant, et embarrasse tellement celui qui y est attaché, que quoiqu'il ait

ait les bras et les jambes libres, il ne peut ni marcher, ni lever la fourche. Pour se mettre en marche, on range les esclaves sur une même ligne ; on appuie et on attache l'extrémité de chaque fourche sur l'épaule de celui qui précède, et ainsi de l'un à l'autre jusqu'au premier dont l'extrémité de la fourche est portée par l'un des conducteurs. On n'impose guère de chaîne aux autres, sans en sentir soi-même le fardeau. Mais pour prendre sans inquiétude le repos du sommeil, ces marchands attachent les bras de chaque esclave sur la queue de la fourche qu'il porte. Dans cet état, il ne peut ni fuir, ni rien attenter pour sa liberté. Ces précautions ont paru indispensables ; parce que si l'esclave peut parvenir à rompre sa chaîne, il devient libre. La foi publique, qui assure au propriétaire la possession de son esclave, et qui dans tous les tems le lui remet entre les mains, se tait entre l'esclave et le marchand qui exerce de toutes les professions la plus méprisée.

En lisant cet horrible détail, lecteur, votre ame ne se remplit-elle pas de la même indignation que j'éprouve en l'écrivant ? Ne vous élancez-vous pas avec fureur sur ces infâmes conducteurs ? Ne brisez-vous pas ces fourches

qui enchaînent cette foule de malheureux, et ne les restituez-vous pas à la liberté ?

Les esclaves arrivent toujours en grand nombre, sur-tout lorsqu'ils viennent des contrées reculées. Cet arrangement est nécessaire, pour diminuer les frais qu'il faut faire pour les conduire. L'intervalle d'un voyage à l'autre, déjà long par cette raison d'économie, peut être augmenté par des circonstances particulières. La plus ordinaire vient des pluies qui font déborder les rivières et languir la traite. La saison favorable pour voyager dans l'intérieur de l'Afrique est depuis février jusqu'en septembre ; et c'est depuis septembre jusqu'en mars que le retour des marchands d'esclaves offre le plus de cette marchandise sur la côte.

XVIII. *Quelles sont les côtes où les navigateurs étrangers abordent pour trouver des esclaves.*

La traite des Européens se fait au nord et au sud de la ligne. La première côte commence au cap Blanc. Tout près sont Arguin et Portendic. Les Portugais les découvrirent en 1444, et s'y établirent l'année suivante. Ils en furent dépouillés en 1638 par les Hollandais qui, à leur tour, les cédèrent

aux Anglais en 1666, mais pour y rentrer quelques mois après. Au commencement de 1678, Louis XIV les en chassa encore, et se contenta d'en faire démolir les ouvrages.

A cette époque, Frédéric-Guillaume, ce grand électeur de Brandebourg, méditoit de donner de l'activité à ses états, jusqu'alors opiniâtrement ruinés par des guerres rarement interrompues. Quelques négocians des Provinces-Unies mécontens du monopole qui les excluoit de l'Afrique Occidentale, lui persuadèrent de bâtir des forts dans cette vaste contrée et d'y faire acheter des esclaves qui seroient avantageusement vendus dans le Nouveau-Monde. On jugea cette vue utile ; et la compagnie formée pour la suivre se procura en 1682 trois établissemens à la côte d'Or et un dans l'île d'Arguin, trois ans après. Le nouveau corps fut successivement ruiné, par les traverses des nations rivales, par l'infidélité ou l'inexpérience de ses agens, par les déprédations des corsaires. Comme il n'en restoit plus que le nom, le roi de Prusse vendit en 1717 à la compagnie de Hollande des propriétés devenues depuis long-temps inutiles. Ces républicains n'avoient pas pris possession d'Arguin, lorsqu'en 1721,

il fut de nouveau attaqué, de nouveau pris par les ordres de la cour de Versailles que le traité de Nimègue avoit maintenue dans cette conquête. Ils y plantèrent bientôt leur pavillon, mais pour le voir encore abattre en 1724.

Depuis cette époque, la France ne fut pas troublée dans ces possessions jusqu'en 1763. Le ministère Britannique, qui avoit exigé le sacrifice du Niger, voulut alors qu'elles en fussent une dépendance. Cette prétention ne nous paroît pas fondée. Il n'y a qu'à voir les octrois accordés aux sociétés qui ont successivement exercé le monopole dans le Sénégal, pour se convaincre qu'Arguin et Portendic n'ont jamais été compris dans leur privilège. Cependant l'Angleterre ne permet pas que les Français ni d'autres navigateurs approchent de ces parages. Ses sujets même n'y vont plus, depuis que les précieuses gommes qui leur donnoient quelque importance, ont pris la route du Niger.

Ce fleuve, qu'on appelle aujourd'hui plus communément Sénégal, est très-considérable. Quelques géographes lui donnent un cours de plus de huit cens lieues. Ce qui est prouvé, c'est que, depuis juin jusqu'en

novembre il est navigable dans un cours de trois cent vingt lieues. La barre qui couvre l'embouchure de la rivière, n'en permet l'entree qu'aux navires qui ne tirent pas plus de huit ou neuf pieds d'eau. Les autres sont réduits à mouiller tout auprès, sur un fond excellent. C'est du fort Saint-Louis, bâti dans une petite île peu éloignée de la mer, que leur sont apportées, sur des bâtimens légers, leurs cargaisons. Elles se bornent aux gommes recueillies dans l'année et à douze ou quinze cens esclaves. Les gommes arrivent de la rive gauche, et les esclaves de la droite, la seule qu'on puisse dire peuplée, depuis que les tyrans de Maroc ont étendu leur férocité jusqu'à ces contrées.

Depuis que la pacification de 1763 a assuré à la Grande-Bretagne la possession du Sénégal, que sa marine avoit conquis durant la guerre, les Français sont réduits à la côte qui commence au cap Blanc, et se termine à la rivière de Gambie. Quoiqu'ils n'aient pas été troublés dans la prétention qu'ils ont de pouvoir commercer exclusivement sur ce grand espace, leurs comptoirs de Joal, de Portudal et d'Albreda leur ont à peine fourni annuellement trois ou quatre cens esclaves.

Gorée, éloignée du continent d'une lieue seulement, et qui n'a que quatre cens toises de longueur sur cent de largeur, est le chef-lieu de ces misérables établissemens. Durant les hostilités commencées en 1756, cette île qui a une bonne rade et dont la défense est facile, avoit subi le joug Anglais : mais les traités la rendirent à son premier possesseur.

Jusqu'en 1772, cette contrée avoit été ouverte à tous les navigateurs de la nation. A cette époque, un homme inquiet et ardent persuada à quelques citoyens crédules que rien ne seroit plus aisé que d'arriver, par des routes jusqu'alors inconnues, à Bambouk et à d'autres mines non moins riches. Un ministère ignorant seconda l'illusion par un privilège exclusif, et on dépensa des sommes considérables à la poursuite de cette chimère. La direction du monopole passa, deux ans après, dans des mains plus sages, et l'on s'est borné depuis à l'achat des noirs qui doivent être portés à Cayenne, où la société a obtenu un territoire immense.

La rivière de Gambie seroit navigable durant un cours de deux cens lieues pour d'assez grands bâtimens : mais il s'arrêtent tous à huit ou dix lieues de son embouchure, au

fort James. Cet établissement, qui a été conquis, rançonné, pillé sept ou huit fois dans un siècle, est situé dans une île qui n'a pas un mille de circonférence. Les Anglais y traitent annuellement trois mille esclaves, arrivés la plupart, comme au Sénégal, des terres intérieures et très-éloignées.

Non loin de ces rivages furent découvertes, vers l'an 1449, par les Portugais, les dix îles du cap Verd, dont Sant-Yago est la principale. Ce petit archipel qui, quoique haché, montueux et peu arrosé, pourroit donner toutes les productions du Nouveau-Monde, nourrit à peine et nourrit fort mal le peu de noirs, la plupart libres, échappés à quatre siècles de la tyrannie. La pesanteur des fers qui les écrasoient, s'accrut encore lorsqu'on les livra à une association qui seule avoit le droit de pourvoir à leurs besoins, qui seule avoit le droit d'acheter ce qu'ils avoient à vendre. Aussi les exportations de ce sol assez étendu se réduisoient-elles, pour l'Europe, à une herbe connue sous le nom d'orseille, et qui est employée dans les teintures en écarlate; pour l'Amérique à quelques bœufs, à quelques mulets; et pour la partie de l'Afrique soumise à la

cour de Lisbonne à un peu de sucre, à beaucoup de pagnes de coton. Le sort de cet infortuné pays ne devoit pas changer. Qui pouvoit réclamer en sa faveur, puisque depuis le général jusqu'au soldat, depuis l'évêque jusqu'au curé, tout étoit à la solde de la compagnie? Elle est enfin abolie.

Les bords des rivières de Cazamance et de Cacheo, et la plus grande des Bissao virent bientôt arriver plusieurs des Portugais qui étoient passés aux îles du cap Verd. Leurs descendans dégénérèrent avec le tems, de manière à ne guère différer des aborigènes. Ils ont toujours cependant conservé l'ambition de se regarder comme souverains d'un pays où ils avoient bâti trois villages et deux petits forts. Les nations rivales ont peu respecté cette prétention ; et elles n'ont jamais discontinué de traiter en concurrence avec les bâtimens arrivés des îles du cap Verd, du Brésil et de Lisbonne.

Serre-Lione n'est pas sous la domination Britannique, quoique ses sujets aient concentré presque toutes les affaires dans deux loges particulières, très-anciennement établies. Indépendamment de la cire, de l'ivoire, de l'or qu'on y trouve, ils tirent annuelle-

ment de cette rivière ou des rivières voisines quatre ou cinq mille esclaves.

Après ce marché, viennent les côtes des Graines, des Dents et des Quaquas, qui occupent deux cent cinquante lieues. On y achète du riz, de l'ivoire et des esclaves. Les navigateurs forment passagérement des comptoirs sur quelques-unes de ces plages. Le plus souvent, ils attendent à l'ancre que les noirs viennent eux-mêmes sur leur pirogues proposer les objets d'échange. Cet usage s'est, dit-on, établi depuis que des actes répétés de férocité ont fait sentir le danger des débarquemens.

Les Anglais ont formé depuis peu un établi sement au cap Apollonie, où la traite des esclaves est considérable : mais ils n'y ont pas encore obtenu un commerce exclusif, comme ils le desiroient, comme ils l'espéroient peut-être.

Après le cap Apollonie, commence la côte d'Or, qui finit à la rivière de Volte. Son étendue est de cent trente lieues. Comme le pays est divisé en un grand nombre de petits états, et que leurs habitans sont les hommes les plus robustes de la Guinée, les comptoirs des nations commerçantes de l'Europe y ont

été excessivement multipliés. Cinq sont aux Danois; douze ou treize, dont Saint-George de la Mina est le principal, appartiennent aux Hollandais; et les Anglais en ont conquis ou formé neuf ou dix qui reconnoissent pour chef le cap Corse. Les Français, qui se voyoient à regret exclus d'une région si abondante en esclaves, voulurent, en 1749, s'approprier Anamabou. Ils s'y fortifioient, de l'aveu des naturels du pays, lorsque leurs travailleurs furent chassés à coup de canon par les vaisseaux de la Grande-Bretagne. Un négociateur habile qui se trouvoit à Londres, à la nouvelle de cette violence, témoigna son étonnement d'une conduite si peu mesurée. *Monsieur*, lui dit un ministre fort accrédité chez cette nation éclairée, *si nous voulions être justes envers les François, nous n'aurions pas pour trente ans d'existence.* À cette époque les Anglais s'établirent solidement à Anamabou, et depuis ils n'ont plus souffert de concurrent dans ce marché important.

A huit lieues de la rivière de Volte, est Kela très-abondant en subsistances. C'est-là que se rendent les navigateurs pour se pourvoir de vivres. De-là, ils expédient leurs canots ou des pirogues, pour s'informer des

lieux où il leur conviendra d'établir leur traite.

Le petit Popo les attire souvent. Les Anglais et les Français fréquentent cette échelle : mais les Portugais y sont en bien plus grand nombre ; et voici pourquoi.

Cette nation, qui dominoit originairement sur l'Afrique, y fut avec le tems réduite à un tel état de foiblesse, que, pour conserver la liberté de négocier à la côte d'Or, elle s'engagea à payer aux Hollandais le dixième de ses cargaisons. Ce honteux tribut, qu'on a toujours régulièrement payé, donnoit à ses armateurs de Bahia et de Fernambuc, les seuls qui fréquentent cette côte, un si grand désavantage, qu'ils convinrent entre eux qu'il n'y auroit jamais dans aucun port plus d'un bâtiment de chacune de ces deux provinces. Les autres se tiennent au petit Popo, où ils attendent que leur tour, pour traiter, soit arrivé.

Juda, éloigné de quatorze lieues du petit Popo, est fort renommé pour le nombre et pour la qualité des esclaves qui en sortent. Il n'est ouvert qu'aux Anglais, aux Français et aux Portugais. Chacune de ces nations y a un fort placé dans l'isle de Gregoi, à deux milles du rivage. Les chefs de ces comptoirs

font tous les ans un voyage de trente lieues, pour porter au souverain du pays des présens, qu'il reçoit et qu'il exige comme un hommage.

A huit lieues de Juda, est Epée. Quelquefois il y a beaucoup d'esclaves; plus ordinairement il n'y en a point. Aussi sa rade est-elle souvent sans navires.

Un peu plus loin est Portonove. Le commerce, établi ailleurs sur les rivages de la mer, s'y fait à sept lieues dans les terres. Cet inconvénient le fit languir long-tems : mais actuellement il est fort considérable. La passion pour le tabac du Brésil, qui est encore plus vive dans cet endroit que sur le reste de la côte, donne aux Portugais une grande supériorité. C'est du rebut de ses cargaisons que l'Anglais et le Français sont réduits à former les leurs.

Badagry n'est qu'à trois lieues de Portonove. On y mène beaucoup d'esclaves. Dans le tems que toutes les nations y étoient reçues, les navigateurs ne faisoient leurs ventes et leurs achats que l'une après l'autre. Depuis que les Anglais et les Hollandais en sont éloignés, il est permis aux Français et aux Portugais de traiter en concurrence, parce que leurs marchandises sont très-différentes.

C'est le lieu de la côte le plus fréquenté par les armateurs Français.

Ahoni, séparé de Badagry par un espace de quatorze à quinze lieues, est situé dans les isles de Curamo, sur une rade difficile, marécageuse et mal-saine. Ce marché est principalement, presque exclusivement fréquenté par les Anglais, qui y arrivent sur de grosses chaloupes, et font leur traite entre les isles et le continent voisin.

Depuis la rivière de Volte jusqu'à cet archipel, la côte n'est pas accessible. Un banc de sable, contre lequel les vagues de l'océan viennent se briser avec violence, oblige les navigateurs attirés dans ces parages par l'espoir du gain, à se servir des pirogues et des naturels du pays, pour envoyer leurs cargaisons à terre, et pour retirer de terre ce qu'ils reçoivent en échange. Leurs navires mouillent sans danger sur un fond excellent, à trois ou quatre milles de la côte.

La rivière de Benin qui abonde en ivoire et en esclaves, reçoit des vaisseaux. Son commerce est presque entièrement tombé dans les mains des Anglais. Les Français et les Hollandais ont été rebutés par le caractère des naturels du pays, moins barbares que ceux

des contrées voisines, mais si légers dans leurs goûts qu'on ne sait jamais quelles marchandises ils voudront accepter en échange.

Après le cap Formose, sont le nouveau et le vieux Calbari. La côte est basse, inondée six mois de l'année et très-mal-saine. On n'y trouve que de l'eau corrompue; les naufrages y sont fréquens, et des équipages entiers y sont quelquefois la victime des intempéries du climat. Tant de calamités n'ont pu écarter de ces parages dangereux les navigateurs de la Grande-Bretagne. Ils y achètent tous les ans, mais à très-bas prix, sept à huit mille noirs. Les Français, qui autrefois n'abordoient que rarement à ces marchés, commencent à s'y porter en plus grand nombre. Les navires qui tirent plus de 12 pieds d'eau sont réduits à jetter l'ancre près de l'île de Panis, où le chef de ces barbares contrées fait son séjour, et où il a attiré un assez grand commerce.

Les affaires sont beaucoup plus vives au Gabon. C'est un grand fleuve qui arrose une plaine immense et qui, avec beaucoup d'autres rivières moins considérables, forme une foule d'îles plus ou moins étendues, dont chacune a un souverain particulier. Il n'y a guère de pays plus abondant, plus noyé et plus mal-sain;

Les Français, plus-légers qu'entreprenans, y vont peu, malgré leurs besoins. Les Portugais des îles du Prince et de Saint-Thomas n'y envoient que quelques chaloupes. Les Hollandais en tirent de l'ivoire, de la cire et des bois de teinture. Les Anglais y achètent presque tous les esclaves que font les unes sur les autres ces petites nations, perpétuellement acharnées à leur destruction mutuelle. Il n'y a point de grand entrepôt où se fassent les échanges. Les Européens sont forcés de s'enfoncer avec leurs bateaux jusqu'à cinquante et soixante lieues dans ces marais infects. Cette pratique entraîne des longueurs excessives, coûte la vie à une infinité de matelots, et occasionne quelques meurtres. On verroit cesser ces calamités, s'il s'établissoit un marché général à l'île aux Perroquets, située à dix lieues de l'embouchure du Gabon, et où peuvent aborder d'assez grands navires. La Grande-Bretagne le tenta, sans doute avec le projet de s'y fortifier et l'espoir d'arriver à un commerce exclusif. Son agent fut massacré en 1769, et les choses sont restées comme elles étoient.

On observera que les esclaves qui sortent du Benin, du Calbari et du Gabon sont très-

inférieurs à ceux qu'on achète ailleurs. Aussi sont-ils livrés, le plus qu'il est possible, aux colonies étrangères par les Anglais qui fréquentent plus que les autres nations ces mauvais marchés. Tel est le nord de la ligne.

Au sud, les marchés sont beaucoup moins multipliés, mais généralement plus considérables. Le premier qui se présente après le cap de Lope, c'est Mayumba. Jusqu'à cette rade, la mer est trop difficile pour qu'on puisse approcher de terre. Une baie qui a deux lieues d'ouverture et une lieue de profondeur, offre un asyle sûr aux vaisseaux qui sont contrariés par les calmes et par les courans, trop ordinaires dans ces parages. Le débarquement y est facile auprès d'une rivière. On peut croire que le vice d'un climat trop marécageux aura seul écarté les Européens, et par conséquent les Africains. Si de tems en tems on y vend quelques captifs, ils sont achetés par les Anglais et les Hollandais qui vont assez régulièrement s'y charger d'un bois rouge qu'on emploie dans les teintures.

Au cap Segundo est une autre baie, très-salubre, plus vaste et plus commode que celle de Mayumba même. On y peut faire sûrement et facilement de l'eau et du bois. Tant d'avan-

tages y auroient vraisemblablement attiré un grand commerce, si le tems et les dépenses nécessaires pour arriver à l'extrémité d'une longue langue de terre, n'en eussent dégoûté les marchands d'esclaves.

Ils ont préféré Loango, où l'on mouille à huit ou neuf cens toises du rivage, par trois ou quatre brasses d'eau, sur un fond de vase. L'agitation de la mer est telle qu'on ne peut aborder la côte qu'avec des pirogues. Les comptoirs européens occupent à une lieue de la ville une hauteur regardée comme très-mal-saine. De-là vient que, quoique les noirs y soient à meilleur marché qu'ailleurs; que, quoiqu'on y soit moins difficile sur la qualité des marchandises, les navigateurs n'abordent guère à Loango que lorsque la concurrence est trop grande dans les autres ports.

A Molembo, il faut que les vaisseaux s'arrêtent à une lieue du rivage, et que pour aborder, les bateaux franchissent une barre assez dangereuse. Les affaires se traitent sur une montagne fort agréable, mais d'un accès difficile. Les esclaves y sont en plus grand nombre et de meilleure qualité que sur le reste de la côte.

La baie de Gabinde est sûre et commode.

La mer y est assez tranquille, pour qu'on pût, dans les cas de nécessité, donner aux bâtimens les radoubs dont ils auroient besoin. On mouille au pied des maisons, et la traite se fait à cent cinquante pas du rivage.

On a dit il y a long-tems, et l'on ne cesse de répéter que le climat est meurtrier, très-meurtrier dans ces trois ports, sur-tout à Loango. Tâchons de démêler les causes de cette calamité, et voyons si elle est sans remède.

L'herbe qui croît sur la côte, est assez généralement de quatre ou cinq pieds. Elle reçoit, durant la nuit, des rosées abondantes. Ceux des Européens qui traversent ces prairies dans la matinée, éprouvent des coliques violentes et souvent mortelles, a moins qu'on ne rétablisse sans délai, par de l'eau-de-vie, la chaleur naturelle aux intestins, refroidie vraisemblablement par l'impression de cette rosée. Ne se mettroit-on pas à l'abri de ce danger, en s'éloignant de ces plantes jusqu'à ce que le soleil eût dissipé l'espèce de venin tombé sur leurs tiges ?

Dans ces parages, la mer est mal-saine. Ses ondes, tirant sur le jaune et couvertes d'huile de baleine, doivent boucher les pores de la

peau et arrêter la transpiration de ceux qui s'y plongent. C'est probablement l'origine de ces fièvres ardentes qui enlèvent un si grand nombre de matelots. Pour écarter ces maladies destructives, il suffiroit peut-être de charger les naturels du pays de tous les services qu'on ne peut remplir sans entrer dans l'eau.

Les jours, dans cette contrée, sont d'une chaleur excessive, les nuits humides et fraîches : l'alternative est fâcheuse. On en écarteroit les inconvéniens, en allumant du feu dans la chambre à coucher. Cette précaution rapprocheroit les deux extrêmes, et donneroit la température convenable à l'homme endormi, qui ne peut se couvrir à mesure que la fraîcheur de la nuit augmente.

L'inaction et l'ennui tuent les équipages sur des navires arrêtés ordinairement quatre ou cinq mois sur la côte. On les déchargeroit de ce double et pénible fardeau, si un tiers étoit toujours et alternativement à terre. Le travail peu pénible qu'on fait faire mal-à-propos par le nègre, les occuperoit sans les fatiguer.

On trouvera peut-être que nous revenons sans cessse sur la conservation de l'homme. Mais quel est l'objet qui doive occuper plus sérieusement ? Est-ce l'or et l'argent ? est-ce

la pierre précieuse ? Quelque ame atroce le penseroit peut-être. Si elle avoit l'audace de l'avouer en ma presence, je lui dirois : je ne sais qui tu es ; mais la nature t'avoit formé pour être despote, conquerant ou bourreau, car elle t'a dépouillé de toute bienveillance pour tes semblables. S'il nous arrive de nous tromper sur les moyens de conservation que nous proposerons, on nous combattra, on imaginera quelque chose de mieux, et nous nous en réjouirons.

Cependant notre confiance est d'autant plus grande dans les conseils que nous venons de donner, qu'ils sont fondés sur des expériences faites par un des navigateurs les plus intelligens que nous ayons jamais connus. Cet habile homme, dans un an de séjour à Loango même, ne perdit qu'un matelot, et encore ce matelot s'étoit-il écarté de l'ordre établi.

On trouve généralement dans le pays d'Angole un usage bien singulier, mais dont les peuples ignorent également le but et l'origine. Les rois de ces provinces ne peuvent ni posséder, ni toucher rien de ce qui vient d'Europe, à l'exception des métaux, des armes, des ouvrages en bois et en ivoire. Il est vraisemblable que quelques-uns de leurs prédéces-

seurs se seront condamnés à cette privation, afin de diminuer la passion effrénée de leurs sujets pour les marchandises étrangères. Si tel a été le motif de cette institution, le succès n'a pas répondu à l'attente. Les dernières classes de citoyens s'enivrent de nos liqueurs, lorsqu'ils ont des moyens pour s'en procurer; et les riches, les grands, les ministres même s'habillent généralement de nos toiles et de nos étoffes. Seulement, ils ont l'attention de quitter ces parures, lorsqu'ils vont à la cour, où il n'est pas permis d'étaler un luxe interdit aux seuls despotes.

Depuis le dernier port dont nous avons parlé, il ne se trouve plus de plage abordable jusqu'au Zaire. Non loin de ce fleuve, est la rivière Ambriz, qui reçoit quelques petits bâtimens expédiés d'Europe même. Des navires plus considérables arrivés à Loango, à Molembo et à Cabinde, y envoient aussi quelquefois des bateaux pour traiter des noirs et abréger leur séjour à la côte; mais les navigateurs qui y sont établis ne souffrent pas toujours cette concurrence.

Ces difficultés ne sont pas à craindre à Mosula, impraticable pour des navires. Les Anglais, les Hollandais, les Français qui font

leur traite dans les ports importans, y envoient librement leurs chaloupes; et rarement en sortent-elles, sans amener quelques esclaves obtenus à un prix plus modéré que dans les grands marchés.

Après Mossula, commencent les possessions Portugaises qui s'étendent sur la côte depuis le huitième jusqu'au dix-huitième degré de latitude australe, et qui, dans l'intérieur des terres, ont quelquefois jusqu'à cent lieues. On divise ce grand espace en plusieurs provinces, dont les différens cantons sont régis par des chefs tous tributaires de Lisbonne. Sept ou huit foibles corps de dix ou douze soldats chacun suffisent pour contenir tant de peuples dans la soumission. Ces nègres sont réputés libres, mais les moindres fautes les précipitent dans la servitude. Au milieu de leurs forêts, dans un lieu qu'on nomma la Nouvelle-Oeiras, furent découvertes, il n'y a que peu d'années, d'abondantes mines d'un fer superieur à celui de toutes les autres parties du globe. Le comte de Souza, alors gouverneur de la contrée, et maintenant ambassadeur à la cour d'Espagne, les fit exploiter: mais elles ont été abandonnées, depuis que la métropole a repassé du joug de la tyrannie sous

celui de la superstition. Ce commandant actif recula aussi les frontières de l'empire soumis à ses ordres. Son ambition étoit d'arriver jusqu'aux riches mines du Monomotapa, et de préparer à ses successeurs les moyens de pousser les conquêtes jusqu'au territoire que sa nation occupe au Mozambique.

D'autres jugeront de la possibilité ou du chimérique, de l'inutilité ou de l'importance de cette communication. Nous nous bornerons à observer que le premier établissement Portugais près de l'océan est Bamba, dont la fonction principale se réduit à fournir les bois dont peut avoir besoin S. Paul de Loanda.

Cette capitale de l'Afrique Portugaise a un assez bon port. Il est formé par une île de sable, protégée à son entrée, très-resserrée, par des fortifications régulières, et défendue par une garnison qui seroit suffisante, si elle n'étoit composée d'officiers et de soldats, la plupart flétris par les loix ou du moins exilés. On compte dans la ville sept à huit cens blancs, et environ trois mille noirs ou mulâtres libres.

Saint-Philippe de Benguela, qui appartient à la même nation, n'a qu'une rade où la mer est souvent fort grosse. La ville beaucoup

moins considérables que Saint-Paul, est couverte par un mauvais fort, que le canon des vaisseaux réduiroit aisément en cendres. On n'éprouveroit pas une résistance bien opiniâtre de deux ou trois cens Africains qui la gardent et qui même, comme à Saint-Paul, sont en grande partie répartis dans des postes assez éloignés.

A dix lieues plus loin que Saint-Philippe est encore une loge portugaise où sont élevés de nombreux troupeaux, et où est ramassé le sel nécessaire pour les peuples soumis à cette couronne. Les établissemens et le commerce des Européens ne s'étendent pas loin sur la côte occidentale de l'Afrique.

Les navires Portugais, qui fréquentent ces parages, se rendent tous à Saint-Paul ou à Saint-Philippe. Ces bâtimens traitent un plus grand nombre d'esclaves dans le premier de ces marchés, et dans l'autre des esclaves plus robustes. Ce n'est pas de la métropole qu'ils sont la plupart expédiés, mais du Brésil, et presque uniquement de Rio-Janeiro. Comme leur nation exerce un privilège exclusif, ils paient ces malheureux noirs moins cher qu'on ne les vend ailleurs. C'est avec du tabac, et des cauris qu'ils se procurent

procurent sur les lieux même, qu'ils soldent à la côte d'Or : sur celle d'Angole, c'est du tabac, des eaux-de-vie de sucre et quelques toiles grossières qu'ils donnent en échange.

XIX. *En quel nombre, à quel prix, et avec quelles marchandises les esclaves sont-ils achetés ?*

Dans les premiers tems qui suivirent la découverte de l'Afrique Occidentale, cette grande partie du globe ne vit pas diminuer d'une manière sensible sa population. On n'avoit alors aucune occupation à donner à ses habitans. Mais à mesure que les conquêtes et les cultures se multiplièrent en Amérique, il fallut plus d'esclaves. Ce besoin a augmenté graduellement ; et depuis la pacification de 1763, on a arraché chaque année à la Guinée quatre vingt mille de ses malheureux enfans. Tous ces infortunés ne sont pas arrivés dans le Nouveau-Monde. Dans le cours ordinaire des choses, il doit en avoir péri un huitième dans la traversée. Les deux tiers de ces déplorables victimes de notre avarice sont sortis du Nord, et le reste du Sud de la ligne.

Originairement on les obtenoit par-tout à fort bon marché. Leur valeur a successivement augmenté, et d'une manière plus marquée depuis quinze ans. En 1777, un négociant Français en a fait acheter à Molembo 530, qui, sans compter les frais de l'armement, lui ont coûté, l'un dans l'autre 583 livres 18 sols 10 deniers. A la même époque, il en a fait prendre à Portonove 521 qu'il a obtenus pour 460 livres 10 deniers.

Cette différence dans les prix, qu'on peut regarder comme habituelle, ne vient pas de l'infériorité des esclaves du Nord. Ils sont au contraire plus forts, plus laborieux, plus intelligens que ceux du Sud. Mais la côte où on les prend est moins commode et plus dangereuse : mais on n'y en trouve pas régulièrement, et l'armateur est exposé à perdre son voyage : mais pour leur fournir des eaux salutaires, il faut relâcher aux îles du Prince et de Saint-Thomas : mais il en périt beaucoup dans une traversée contrariée par les vents, par les calmes et par les courans : mais leur caractère les porte au désespoir ou à la révolte. Par toutes ces raisons, on doit les payer moins cher en Afrique, quoiqu'ils soient vendus un peu plus dans le Nouveau-Monde.

En supposant qu'il a été acheté quatre-vingt mille noirs en 1777, et qu'ils ont été tous achetés au prix dont nous avons parlé, ce sera 41,759,333 livres 6 sols 8 deniers, que les bords Africains auront obtenus pour le plus horrible des sacrifices.

Le marchand d'esclaves ne reçoit pas cette somme entière. Les impôts établis par les souverains des ports où se fait la traite, en absorbent une partie. Un agent du gouvernement, chargé de maintenir l'ordre, a aussi ses droits. Il est, entre le vendeur et l'acheteur, des intermédiaires dont le ministère est devenu plus cher, à mesure que la concurrence des navigateurs Européens a augmenté et que le nombre des noirs est diminué. Ces dépenses, étrangères au commerce, ne sont pas exactement les mêmes dans tous les marchés : mais elles n'éprouvent pas des variations importantes, et sont par-tout trop considérables.

Ce n'est pas avec des métaux qu'on paie, mais avec nos productions et nos marchandises. A l'exception des Portugais, toutes les nations donnent à-peu-près les mêmes valeurs. Ce sont des sables, des fusils, de la poudre à canon, du fer, de l'eau-de-vie, des

quincailleries, des tapis, de la verroterie, des étoffes de la laine, sur-tout des toiles des Indes Orientales, ou celles que l'Europe fabrique et peint sur leur modele. Les peuples du nord de la ligne ont adopté pour monnoie un petit coquillage blanc que nous leur apportons des Maldives. Au sud de la ligne, le commerce des Européens a de moins cet objet d'échange. On y fabrique pour signe de valeur une petite pièce d'étoffe de paille de dix-huit pouces de long sur douze de large, qui représente cinq de nos sols.

XX. *Quels sont les peuples qui achètent des esclaves.*

Les nations Européennes ont cru qu'il étoit dans l'utilité de leur commerce d'avoir des établissemens dans l'Afrique Occidentale Les Portugais qui, selon l'opinion commune, y étoient arrivés les premiers, firent long-tems sans concurrence le commerce des esclaves, parce que seuls ils avoient formé des cultures en Amérique. Des circonstances malheureuses les soumirent à l'Espagne, et ils furent attaqués dans toutes les parties du monde par le Hollandais qui avoit brisé les fers sous lesquels il gémissoit. Les nouveaux républi-

cains triomphèrent sans de grands efforts d'un peuple asservi, et plus facilement qu'ailleurs en Guinée, où l'on n'avoit préparé aucun moyen de défense. Mais aussi-tôt que Lisbonne eut recouvré son indépendance, elle voulut reconquérir les possessions dont on l'avoit dépouillée durant son esclavage. Les succès qu'elle eut dans le Brésil, enhardirent ses navigateurs à tourner leurs voiles vers l'Afrique. S'ils ne réussirent pas à rendre à leur patrie tous ses anciens droits, du moins firent-ils rentrer en 1648 sous son empire la grande contrée du pays d'Angole, où elle n'a cessé depuis de donner des loix. Le Portugal occupe encore dans ces vastes mers quelques isles plus ou moins considérables. Tels sont les débris qui sont restés à la cour de Lisbonne de la domination qu'elle avoit établie et qui s'étendoit depuis Ceuta jusqu'à la mer Rouge.

La jouissance de ce que les Hollandais arrachèrent d'une si riche dépouille, fut abandonnée par la république à la compagnie des Indes Occidentales qui s'en étoit emparée. Le monopole construisit des forts ; il leva des tributs ; il s'attribua la connoissance de tous les différends ; il osa punir de mort tout

ce qu'il jugeoit contraire à ses intérêts ; il se permit même de traiter en ennemis tous les navigateurs Européens qu'il trouvoit dans les parages dont il s'attribuoit exclusivement le commerce. Cette conduite ruina si entièrement le corps privilégié, qu'en 1730 il se vit réduit à renoncer aux expéditions qu'il avoit faites sans concurrent jusqu'à cette époque. Seulement il se réserva la propriété des forts dont la défense et l'entretien lui coûtent régulièrement 280,000 florins ou 616,000 livres. Pour leur approvisionnement, il expédie tous les ans un vaisseau, à moins que les navires marchands qui fréquentent ces parages ne veuillent se charger de voiturer les munitions pour un fret modique. Quelquefois même il use du droit qu'il s'est réservé d'envoyer douze soldats sur tout bâtiment, en payant 79 liv. 4 sols pour le passage et la nourriture de chacun d'eux.

Les directeurs des différens comptoirs peuvent acheter des esclaves, en donnant 44 livres par tête à la société dont ils dépendent : mais ils sont obligés de les vendre en Afrique même, et la loi leur défend de les envoyer pour leur compte dans le Nouveau Monde.

Ces régions sont actuellement ouvertes à tous les sujets de la république. Leurs obligations envers la compagnie se réduisent à lui payer 46 livres 14 sols, pour chacun des tonneaux que contiennent leurs navires, et trois pour cent de toutes les denrées qu'ils rapportent d'Amérique en Europe.

Dans les premiers tems de la liberté, le commerce de l'or, de l'ivoire, de la cire, du bois rouge, de l'espèce de poivre connue sous le nom de Malaguette occupoit plusieurs bâtimens. On n'en expédie plus aucun pour ces objets, dont quelques parties sont chargées sur les navires envoyés pour acheter des noirs.

Le nombre de ces navires, la plupart de deux cens tonneaux et depuis vingt-huit jusqu'à trente-six hommes d'équipages, s'élevoit autrefois chaque année à vingt-cinq ou trente, qui traitoient six ou sept mille esclaves. Il est fort diminué, depuis que la baisse du café a mis les colonies hors d'état de payer ces cargaisons. La province de Hollande prend quelque part à ce honteux trafic : mais c'est la Zélande qui le fait principalement.

Les déplorables victimes de cette avidité

cruelle sont dispersées dans les divers établissemens que les Provinces-Unie sont formés aux isles ou dans le continent de l'Amérique. On devroit les y exposer publiquement et les débiter en détail : mais ce réglement n'est pas toujours observé. Il arrive même assez souvent qu'un armateur, en faisant sa vente, convient du prix auquel il livrera les esclaves, au voyage suivant.

Ce fut en 1552 que le pavillon Anglais parut pour la première fois sur les côtes occidentales de l'Afrique. Les négocians qui y trafiquoient, formèrent trente-huit ans après une association que, suivant un usage alors général, on gratifia d'un privilège exclusif. Cette société et celles qui la suivirent virent leurs vaisseaux souvent confisqués par les Portugais et ensuite par les Hollandais qui se prétendoient souverains de ces contrées ; mais, à la fin, la paix de Breda mit pour toujours un terme à ces tyranniques persécutions.

Les îles Anglaises du Nouveau Monde commençoient alors à demander un grand nombre d'esclaves pour l'exploitation de leurs terres. C'étoit un moyen infaillible de prospérité pour les corps chargés de fournir ces cultivateurs. Cependant ces compagnies qui

se succédoient avec une extrême rapidité, se ruinoient toutes et retardoient par leur indolence ou par leurs infidélités le progrès des colonies dont la nation s'étoit promis de si grands avantages.

L'indignation publique contre un pareil désordre se manifesta en 1697, d'une manière si violente, que le gouvernement se vit forcé d'autoriser les particuliers à fréquenter l'Afrique Occidentale, mais sous la condition qu'il donneroient dix pour cent au monopole pour l'entretien des forts élevés dans cette région. Le privilège lui-même fut anéanti dans la suite. Depuis 1749, ce commerce est ouvert sans frais à tous les navigateurs Anglais; et c'est le fisc qui s'est chargé lui-même des dépenses de souveraineté.

Après la paix de 1763, la Grande-Bretagne a envoyé assez régulièrement tous les ans aux côtes de Guinée 195 navires, formant ensemble vingt-trois mille tonneaux, et montés de sept ou huit mille hommes. Liverpol en a expédié un peu plus de la moitié; le reste est parti de Londres, de Bristol et de Lancastre. Ils ont traité quarante mille esclaves. La plus grande partie a été vendue aux îles Anglaises des Indes occidentales et dans l'A-

mérique Septentrionale. Ce qui n'a pas trouvé un débouché dans ces marchés, a été introduit en fraude ou publiquement dans les colonies des autres nations.

Ce grand commerce n'a pas été conduit sur des principes uniformes. La partie de la côte qui commence au cap Blanc et finit au cap Rouge, fut mise en 1765 sous l'inspection immédiate du ministère. Depuis cette époque jusqu'en 1778, les dépenses civiles et militaires de cet établissement, ont monté à 4,050,000 livres : somme que la nation a jugée trop forte pour les avantages qu'elle a retirés.

C'est un comité, choisi par les négocians eux-mêmes et formé par neuf députés, trois de Liverpol, trois de Londres et trois de Bristol, qui doit prendre soin des loges répandues depuis le cap Rouge jusqu'à la ligne. Quoique le parlement ait annuellement accordé quatre ou cinq cens mille livres pour l'entretien de ces petits forts, ils sont la plupart en ruine : mais ils sont défendus par la difficulté du débarquement.

Il n'y a point de comptoir Anglais sur le reste de l'Afrique Occidentale. Chaque armateur s'y conduit de la manière qu'il juge

la plus convenable à ses intérêts, sans gêne et sans protection particulière. Comme la concurrence est plus grande dans ces ports que dans les autres, les navigateurs de la nation s'en sont éloignés peu-à-peu; et à peine traitent-ils annuellement deux mille esclaves dans des marchés où autrefois ils en achetoient douze ou quinze mille.

On ne peut guère douter que les Français n'aient paru avant leurs rivaux sur ces plages sauvages : mais ils les perdirent entiérement de vue. Ce ne fut qu'en 1621 qu'ils recommencèrent à y faire voir leur pavillon. L'établissement qu'ils formèrent à cette époque dans le Sénégal, dut en 1678 quelque accroissement à la terreur qu'imprimoient alors les armes victorieuses de Louis XIV. Ce commencement de puissance devint la proie d'un ennemi redoutable sous le règne de son successeur. D'autres comptoirs, élevés successivement et devenus inutiles dans les mains du monopole, avoient déja été abandonnés. Aussi, faute de loges, la traite de cette nation a-t-elle toujours été insuffisante pour ses riches colonies. Elle ne leur a fourni, dans sa plus grande activité, que treize à quatorze mille esclaves chaque année.

Les Danois s'établirent dans ces contrées il y a plus d'un siècle. Une compagnie exclusive y exerçoit ses droits avec cette barbarie dont les Européens les plus policés ont tant de fois donné l'exemple dans ces malheureux climats. Un seul de ses agens eut le courage de renoncer à des atrocités que l'habitude faisoit regarder comme légitimes. Telle étoit la réputation de sa bonté, la confiance en sa probité, que les noirs venoient de cent lieues pour le voir. Un souverain d'une contrée éloignée lui envoya sa fille avec de l'or et des esclaves, pour obtenir un petit-fils de Schilderop. C'étoit le nom de cet Européen, révéré sur toutes les côtes de la Nigritie. O vertu! tu respires encore dans l'ame de ces misérables, condamnés à habiter parmi les tigres, ou à gémir sous la tyrannie des hommes! Ils peuvent donc avoir un cœur pour sentir les doux attraits de l'humanité bienfaisante! Juste et magnanime Danois! quel monarque reçut jamais un hommage aussi pur, aussi glorieux que celui dont ta nation t'a vu jouir! Et dans quels lieux encore! Sur une mer, sur une terre que trois siècles ont à jamais souillée d'un infâme trafic de crimes et de malheurs, d'hommes

d'hommes échangés pour des armes, d'enfans vendus par leurs pères. On n'a pas assez de larmes pour déplorer de pareilles horreurs ; et ces larmes sont inutiles !

En 1754, le commerce de Guinée fut ouvert à tous les citoyens, à condition qu'ils paieroient 12 livres au fisc, pour chaque nègre qu'ils introduiroient dans les îles Danoises du Nouveau-Monde. Cette liberté se réduisit, année commune, à l'achat de cinq cens esclaves. Une pareille inaction détermina le gouvernement à écouter en 1765, les ouvertures d'un étranger qui offroit de donner à ce vil commerce l'extension convenable, et on le déchargea de l'impôt dont il avoit été grévé. La nouvelle expérience fut tout-à-fait malheureuse, parce que l'auteur du projet ne put jamais réunir au-delà de 170,000 écus pour l'exécution de ses entreprises. En 1776, il fallut revenir au système abandonné onze ans auparavant.

Christiansbourg et Fredérisbourg sont les seuls comptoirs un peu fortifiés ; les autres ne sont que de simples loges. Pour la somme de 53,160 livres, la couronne entretient dans les cinq établissemens soixante-deux hommes, dont quelques-uns sont noirs. Si les magasins

étoient convenablement approvisionnés, il seroit facile de traiter tous les ans deux mille esclaves. Dans l'état actuel des choses, on n'en achète que douze cens, livrés la plupart aux nations étrangères, parce qu'il ne se présente pas des navigateurs Danois pour les enlever.

Il n'est pas aisé de prévoir quelles maximes suivra l'Espagne dans les liaisons qu'elle va former avec l'Afrique. Cette couronne reçut successivement, tantôt ouvertement et tantôt en fraude, ses esclaves des Génois, des Portugais, des Français et des Anglais. Pour sortir de cette dépendance, elle s'est fait céder dans les traités de 1777 et de 1778, par la cour de Lisbonne, les îles d'Anobon et de Fernando del Po, toutes deux situées très-près de la ligne, l'une au Sud et l'autre au Nord. La première n'a qu'un port très-dangereux, trop peu d'eau pour les navires, six lieues de circonférence. Deux hautes montagnes occupent la plus grande partie de cet espace. Les épais nuages qui les couvrent, presque sans interruption, entretiennent dans les vallées une fraîcheur qui les rendroit susceptibles de culture. On y voit quelques centaines de noirs dont le travail fait subsister un petit nombre de blancs dans une grande

abondance de porcs, de chèvres et de volaille. La vente d'un peu de coton fournit aux autres besoins renfermés dans des bornes fort étroites. La seconde acquisition a moins de valeur intrinsèque, puisqu'on n'y trouve de rade d'aucune espèce et que ses habitans sont très-féroces : mais sa proximité du Kalbari et du Gabon la rendra plus propre à l'objet qu'on s'est proposé.

Cependant, que le ministère Espagnol ne croie pas qu'il suffise d'avoir quelques possessions en Guinée pour se procurer des esclaves. C'étoit, il est vrai, l'état originaire de ce trafic infâme. Chaque nation Européenne n'avoit alors qu'à fortifier ses comptoirs, pour en écarter les marchands étrangers, pour assujettir les naturels du pays à ne vendre qu'à ses propres navigateurs : mais lorsque ces petits districts n'ont eu plus rien à livrer, la traite a langui, parce que les peuples de l'intérieur ont préféré les ports libres où ils pouvoient choisir les acheteurs. L'utilité de tant d'établissemens, formés à si grands frais, s'est perdue avec l'épuisement des objets de leur commerce.

XXI. *Méthodes pratiquées dans l'acquisition, dans le traitement et dans la vente des esclaves. Considérations à ce sujet.*

De la difficulté de se procurer des esclaves, dérive naturellement la méthode d'employer de petits navires à leur extraction. Dans le tems qu'un petit terrein, voisin de la côte, fournissoit en quinze jours ou trois semaines une cargaison, il y avoit de l'économie à employer de gros vaisseaux, parce qu'il étoit possible d'entendre, de soigner et de consoler des esclaves qui parloient tous une même langue. Aujourd'hui que chaque bâtiment peut à peine se procurer par mois soixante ou quatre-vingts esclaves, amenés de deux ou trois cens lieues, épuisés par les fatigues d'un long voyage, embarqués pour rester cinq ou six mois à la vue de leur pays, ayant tous des idiomes différens, incertains du sort qu'on leur prépare, frappés du préjugé que les Européens les mangent et boivent leur sang; l'ennui seul leur donne la mort, ou leur cause des maladies qui deviennent contagieuses par l'impossibilité où l'on se trouve de séparer les malades de ceux qui ne le sont pas. Un petit navire destiné à

porter deux ou trois cens nègres, évite par le peu de séjour qu'il fait à la côte, la moitié des accidens et des pertes qu'éprouve un navire de cinq ou six cens esclaves.

Il est d'autres abus, des abus de la dernière importance, à réformer dans cette navigation naturelle peu saine. Ceux qui s'y livrent font communément deux fautes capitales. Dupes de leur avidité, les armateurs ont plus d'égard au port qu'à la marche de leurs vaisseaux; ce qui prolonge nécessairement des voyages, dont tout invite à abréger la durée. Un autre inconvénient plus dangereux encore, c'est l'habitude où l'on est de partir d'Europe en tout tems; quoique la régularité des vents et des courans ait déterminé la saison convenable pour arriver dans ces parages.

Cette mauvaise pratique a donné naissance à la distinction de grande et de petite route. La petite route est la plus directe et la plus courte. Elle n'a pas plus de dix huit cens lieues, jusques aux ports les plus éloignés où se trouvent les esclaves. Trente-cinq ou quarante jours suffisent pour la faire, depuis le commencement de septembre jusqu'à la fin de novembre; parce que depuis le moment du

départ jusqu'au terme, on trouve les vents et les courans favorables. Il est même possible de la tenter en décembre, janvier et février, mais avec moins de sûreté et de succès.

Ces parages ne sont plus praticables depuis le commencement de mars jusqu'à la fin d'août. On auroit à lutter continuellement contre des courans violens qui portent au Nord, et contre le vent du sud-est qui est régulier. L'expérience a appris que dans cette saison il falloit s'éloigner des côtes, gagner la pleine mer, naviguer vers le Sud jusque par les vingt-six ou ving-huit degrés entre l'Afrique et le Brésil, et se rapprocher ensuite de la Guinée, pour atterrer cent cinquante ou deux cens lieues au vent du port où l'on veut aborder. Cette route est de deux mille cinq cens lieues, et exige quatre-vingt-dix ou cent jours de navigation.

Indépendamment de sa longueur, cette grande route emporte le temps favorable pour la traite et pour le retour. Les navires sont surpris par les calmes, contrariés par les vents, entraînés par les courans; l'eau manque, les vivres se gâtent, le scorbut gagne les esclaves. D'autres calamités non moins fâcheuses ajoutent souvent au danger

de cette situation. Les nègres du Nord de la ligne sont sujets à la petite-vérole, qui, par une singularité fort aggravante, ne se développe guère chez ce peuple qu'après l'âge de quatorze ans. Si cette contagion entre dans un navire qui est encore à l'ancre, il y a des moyens connus pour en affoiblir la violence. Mais un vaisseau attaqué de cette épidémie, s'il est en route pour l'Amérique, perd souvent toute sa cargaison de nègres. Ceux qui sont nés au Sud de la ligne rachètent cette maladie par une autre ; c'est une sorte d'ulcère virulent, dont la malignité perce et s'irrite davantage sur mer, sans jamais guérir radicalement. La médecine devroit peut-être observer le double effet de la petite-vérole sur les nègres, qui est de respecter ceux qui naissent au-delà de l'équateur, et de n'attaquer jamais les autres dans l'enfance. C'est par la multiplicité et la variété des effets, qu'on parvient quelquefois à deviner les causes des maladies, et à trouver leurs remèdes.

Quoique toutes les nations qui font le commerce d'Afrique, aient un intérêt égal à la conservation des esclaves dans la traversée, elles n'y veillent pas toutes de la même

manière. Elles s'accordent à les nourrir de fèves de marais, mêlées d'un peu de riz ; mais elles diffèrent dans d'autres traitemens. Les Anglais, les Hollandais, les Danois, tiennent rigoureusement les hommes aux fers, souvent même les femmes : la foiblesse de leurs équipages les réduit à cette sévérité. Les Français, plus nombreux, accordent plus de liberté ; ils brisent tous les liens trois ou quatre jours après leur départ. Les uns et les autres, sur-tout les Anglais, se relâchent trop sur la fréquentation de leurs matelots avec les captives. Ce désordre donne la mort aux trois quarts de ceux que la navigation de Guinée détruit chaque année. Il n'y a que le Portugais qui, durant sa traversée, soit à l'abri de revoltes et d'autres calamités. Cet avantage est une suite de l'attention, qu'il a de ne former principalement ses armemens qu'avec des nègres affranchis. Les esclaves rassurés par les discours et la situation de leurs compatriotes, se font une idée assez favorable de la destinée qui les attend. Leur tranquillité fait accorder aux deux sexes la consolation d'habiter ensemble ; complaisance qui, dans les autres bâtimens, entraîneroit des inconvéniens terribles.

La vente des esclaves ne se fait pas de la même manière dans toute l'Amérique. L'Anglais, qui a acheté indifféremment tout ce qui s'est présenté dans le marché général, se défait en gros de sa cargaison. Un seul marchand l'acquiert entière. Les cultivateurs la prennent en détail. Ce qu'ils rebûtent est envoyé dans les colonies étrangères, soit en interlope, soit avec permission. On y est plus tenté par le bon marché du nègre, que rebuté par sa mauvaise constitution, et on l'achète. Les yeux s'ouvriront un jour.

Les Portugais, les Hollandais, les Français, les Danois, qui n'ont point de débouché pour des esclaves caducs ou infirmes, s'en chargent rarement en Guinée. Les uns et les autres divisent leurs cargaisons, suivant les besoins des propriétaires des habitations. Le contrat se fait au comptant ou à crédit, selon les circonstances.

XXII. *Misérable condition des esclaves en Amérique.*

On aime à croire et à dire en Amérique, que les Africains sont également incapables de raison et de vertu. Un fait d'une autorité certaine fera juger de cette opinion.

Un bâtiment Anglais qui, en 1752, commerçoit en Guinée, fut obligé d'y laisser son chirurgien, auquel le mauvais état de sa santé ne permettoit plus de soutenir la mer. Murrai s'occupoit du soin de se rétablir, lorsqu'un vaisseau Hollandais s'approcha de la côte, mit aux fers des noirs que la curiosité avoit attirés sur son bord, et s'éloigna rapidement avec sa proie.

Ceux qui s'intéressoient à ces malheureux, indignés d'une trahison si noire, accourent à l'instant chez Cudjoc, qui les arrête à sa porte, et leur demande ce qu'ils cherchent. *Le blanc qui est chez vous*, s'écrient-ils; *il doit être mis à mort, puisque ses frères ont enlevé nos frères. Les Européens qui ont ravi nos concitoyens sont des barbares*, répond l'hôte généreux; *tuez-les quand vous les trouverez. Mais celui qui loge chez moi est un être bon, il est mon ami; ma maison lui sert de fort; je suis son soldat, et je le défendrai. Avant d'arriver à lui, vous marcherez sur moi. O mes amis! quel homme juste voudroit entrer chez moi, si j'avois souffert que mon habitation fût souillée du sang d'un innocent?* Ce discours calma le courroux des noirs; ils se retirèrent tout honteux du dessein qui les avoit conduits; et quelques

jours après, ils témoignèrent à Murrai lui-même, combien ils se trouvoient heureux de n'avoir pas consommé un crime, qui leur auroit causé d'éternels remords.

Cet événement doit faire présumer que les premières impressions que reçoivent les Africains dans le Nouveau-Monde, les déterminent vers de bonnes ou mauvaises qualités. Des expériences répétées ne permettent pas d'en douter. Ceux qui tombent en partage à un maître humain, embrassent d'eux-mêmes ses intérêts. Ils prennent insensiblement l'esprit, les affections de l'attelier où ils sont fixés. Cet attachement va quelquefois jusqu'à l'héroïsme. Un esclave Portugais, qui avoit déserté dans les bois, ayant appris que son ancien maître étoit arrêté pour un assassinat, vint s'en accuser lui-même en justice, se mit dans les fers à la place du coupable, fournit les preuves fausses, mais juridiques, de son prétendu crime, et subit le dernier supplice. Des actes d'une nature si sublime doivent être rares. Voici une action moins héroïque, mais fort estimable.

Un colon de Saint-Domingue avoit un esclave de confiance, qu'il flattoit toujours d'une liberté prochaine, et auquel il ne l'ac-

cordoit jamais. Plus cette espèce de favori faisoit d'efforts pour se rendre utile, et plus ses chaînes se resserroient, parce qu'il devenoit de plus en plus nécessaire. Cependant l'espérance ne l'abandonna pas, mais il résolut d'arriver au but désiré par une autre voie.

Dans quelques quartiers de l'île, les nègres sont chargés eux-mêmes de leur habillement, de leur nourriture. Pour qu'ils puissent pourvoir à ces besoins, on leur accorde un terrein borné et deux heures par jour pour le cultiver. Ceux d'entr'eux qui ont de l'activité et de l'intelligence, ne se bornent pas à tirer leur subsistance de leurs petites plantations, ils en obtiennent un superflu qui leur assure une fortune plus ou moins considérable.

Louis Desrouleaux, que ses projets rendoient très-économe et très-laborieux, eut bientôt amassé des fonds plus que suffisans pour se racheter. Il les offrit avec transport pour prix d'une indépendance tant de fois promise. *J'ai trop trafiqué du sang de mes semblables*, lui dit son maître, d'un ton humilié; *sois libre, tu me rends à moi-même.* Tout de suite cet homme, dont le cœur avoit été plutôt égaré que corrompu, vend ses habitations et s'embarqua pour la France.

Pour se rendre dans sa province, il falloit traverser Paris. Il ne vouloit s'y arrêter que peu : mais les plaisirs variés que lui offroit cette superbe et délicieuse capitale, le retinrent jusqu'à ce qu'il eût follement dissipé les richesses acquises par de longs et heureux travaux. Dans son désespoir, il jugea moins humiliant d'aller solliciter en Amérique les services de ceux qui lui devoient leur avancement, que de mendier en Europe les secours de ceux qui l'avoient ruiné.

Son arrivée au cap Français causa une surprise universelle. Sa situation n'y fut pas plutôt connue, qu'on s'éloigna généralement de lui. Toutes les maisons lui furent fermées, aucun cœur ne s'ouvrit à la compassion. Il étoit réduit à couler à l'écart des jours obscurs, dans l'opprobre qui suit l'indigence, sur-tout l'indigence méritée, lorsqu'il vit Louis tomber à ses pieds. Daignez, lui dit ce vertueux affranchi, daignez accepter la maison de votre esclave ; on vous y servira, on vous y obéira, on vous y aimera. S'appercevant bientôt que le respect qu'on doit aux infortunés, que les égards qu'on doit aux bienfaiteurs, ne rendoient pas heureux son ancien maître, il le pressa d'aller vivre en France. Ma recon-

noissance vous y suivra, lui dit-il, en embrassant ses genoux. Voilà un contrat de 1,500 livres de rente que je vous conjure d'accepter. Cette nouvelle marque de votre bonté, remplira mes jours de consolation.

La pension a toujours été payée d'avance depuis cette époque. Quelques présens de sentiment l'ont constamment suivie de Saint-Domingue en France. Celui qui la donnoit et celui qui la recevoit, vivoient encore en 1774. Puisssent-ils l'un et l'autre servir long-temps de modèle à ce siècle orgueilleux, ingrat et dénaturé?

Plusieurs traits semblables à celui de Louis Desrouleaux, ont touché le cœur de quelques colons. Plusieurs diroient volontiers comme le chevalier William Gooch, gouverneur de la Virginie, à qui on reprochoit de saluer un nègre qui l'avoit prévenu : *Je serois bien fâché qu'un esclave fût plus honnête que moi.*

Mais il y a des barbares qui, regardant la pitié comme une foiblesse, se plaisent à tenir la verge de la tyrannie toujours levée. Graces au ciel, ils en sont punis par la négligence, par l'infidélité, par la désertion, par le suicide des déplorables victimes de leur cupidité. On voit quelques-uns de ces infortunés, ceux

de Mina spécialement, terminer fièrement leur vie, avec la persuasion, qu'après la mort, ils renaîtront dans leur patrie, qu'ils croient le plus beau pays du monde. L'esprit de vengeance fournit à d'autres des ressources plus destructives encore. Instruits dès l'enfance dans l'art des poisons, qui naissent, pour ainsi dire, sous leurs mains, ils les emploient à faire périr les bœufs, les chevaux, les mulets, les compagnons de leur esclavage, tous les êtres qui servent à l'exploitation des terres de leur oppresseur. Pour écarter loin d'eux tous les soupçons, ils essaient leurs cruautés sur leurs femmes, leurs enfans, leurs maîtresses, sur tout ce qu'ils ont de plus cher. Ils goûtent dans ce projet affreux de désespoir, le doux plaisir de délivrer leur espèce d'un joug plus horrible que la mort, et de laisser leur tyran dans un état de misère qui le rapproche de leur état. La crainte des supplices ne les arrête point. Il entre rarement dans leur caractère de prévoir l'avenir; et d'ailleurs, ils sont bien assurés de tenir le secret de leur crime à l'épreuve des tortures. Par une de ces contrariétés inexplicables du cœur humain, mais communes à tous les peuples éclairés ou sauvages, on voit les nègres allier à leur pol-

tronnerie naturelle, une fermeté inébranlable. La même organisation qui les soumet à la servitude, par la paresse de l'esprit et le relâchement des fibres, leur donne une vigueur, un courage inouïs, pour un effort extraordinaire : lâches toute leur vie, héros dans un moment. On a vu l'un de ces malheureux se couper le poignet d'un coup de hache, plutôt que de racheter sa liberté par le vil ministère de bourreau. Un autre avoit été mis légèrement à la torture pour une faute de peu d'importance, dont même il n'étoit pas coupable. Son ressentiment le décide à se saisir de la famille entière de son oppresseur et à la porter sur les toits. Le tyran veut rentrer dans l'habitation, et le plus jeune de ses enfans est lancé à ses pieds. Il lève la tête, et c'est pour voir tomber le second. A genoux et désespéré, il demande, en tremblant, la vie du troisième. La chûte de ce dernier rejetton de son sang, accompagnée de celle du nègre, lui apprend qu'il n'est plus père ni digne de l'être.

Cependant rien n'est plus affreux que la condition du noir dans tout l'Archipel Américain. On commence par le flétrir du sceau ineffaçable de l'esclavage, en imprimant, avec un

fer chaud, sur ses bras ou sur ses mamelles le nom ou la marque de son oppresseur. Une cabane étroite, mal saine, sans commodités, lui sert de demeure. Son lit est une claie plus propre à briser le corps qu'à le reposer. Quelques pots de terre, quelques plats de bois, forment son ameublement. La toile grossière qui cache une partie de sa nudité, ne le garantit ni des chaleurs insupportables du jour, ni des fraîcheurs dangereuses de la nuit. Ce qu'on lui donne de manioc, de bœuf salé, de morue, de fruits et de racines, ne soutient qu'à peine sa misérable existence. Privé de tout il est condamné à un travail continuel, dans un climat brûlant, sous le fouet toujours agité d'un conducteur féroce.

L'Europe retentit depuis un siècle des plus saines, des plus sublimes maximes de la morale. La fraternité de tous les hommes est établie de la manière la plus touchante dans d'immortels écrits. On s'indigne des cruautés civiles ou religieuses de nos féroces ancêtres, et l'on détourne les regards de ces siècles d'horreur et de sang. Ceux de nos voisins que les barbaresques ont chargés de chaînes, obtiennent nos secours et notre pitié. Des malheurs même imaginaires, nous arrachent des

larmes dans le silence du cabinet et sur-tout au théâtre. Il n'y a que la fatale destinée des malheureux nègres qui ne nous intéresse pas. On les tyrannise, on les mutile, on les brûle, on les poignarde ; et nous l'entendons dire froidement et sans émotion. Les tourmens d'un peuple à qui nous devons nos délices ne vont jamais jusqu'à notre cœur.

L'état de ces esclaves, quoique par-tout déplorable, éprouve quelque variation dans les colonies. Celles qui jouissent d'un sol étendu, leur donnent communément une portion de terre qui doit fournir à tous leurs besoins. Ils peuvent employer à son exploitation une partie du dimanche, et le peu de momens qu'ils dérobent les autres jours au temps de leurs repas. Dans les îles plus resserrées, le colon fournit lui-même la nourriture, dont la plus grande partie a passé les mers. L'ignorance, l'avarice ou la pauvreté ont introduit dans quelques-unes un moyen de pourvoir à la subsistance des nègres, également destructeur pour les hommes et pour la culture. On leur accorde le samedi ou un autre jour pour gagner, soit en travaillant dans les habitations voisines, soit en les pillant, de quoi vivre pendant la semaine.

Outre ces différences tirées de la situation locale des établissemens dans les îles de l'Amérique, chaque nation Européenne a une manière de traiter ses esclaves qui lui est propre. L'Espagnol en fait les compagnons de son indolence; le Portugais, les instrumens de ses débauches; le Hollandais, les victimes de son avarice. Aux yeux de l'Anglais, ce sont des êtres purement physiques, qu'il ne faut pas user ou détruire sans nécessité : mais jamais il ne se familiarise avec eux, jamais il ne leur sourit, jamais il ne leur parle. On diroit qu'il craint de leur laisser soupçonner que la nature ait pu mettre entr'eux et lui, quelque trait de ressemblance. Aussi en est-il haï. Le Français, moins fier, moins dédaigneux, accorde aux Africains une sorte de moralité; et ces malheureux, touchés de l'honneur de se voir traités comme des créatures presque intelligentes, paroissent oublier qu'un maître impatient de faire fortune, outre presque toujours la mesure de leurs travaux, et les laisse manquer souvent de subsistances.

Les opinions même des Européens influent sur le sort des nègres de l'Amérique. Les protestans, qui n'ont pas l'esprit de prosé-

lytisme, les laissent vivre dans le mahométisme, ou dans l'idolâtrie où ils sont nés, sous prétexte qu'il seroit indigne de tenir *ses frères en Christ* dans la servitude. Les catholiques se croient obligés de leur donner quelques instructions, de les baptiser : mais leur charité ne s'étend pas plus loin que les cérémonies d'un baptême, nul et vain pour des hommes qui ne craignent pas les peines d'un enfer, auquel ils sont, disent-ils, accoutumés dès cette vie.

Tout les rend insensibles à cette crainte, et les tourmens de leur servitude, et les maladies auxquelles ils sont sujets en Amérique. Deux leur sont particulières; c'est le pian et le mal d'estomac. Le premier effet de la dernière, est de leur rendre la peau et le teint olivâtres. Leur langue blanchit; un sommeil insurmontable les appesantit; ils sont languissans, incapables du moindre exercice. C'est un anéantissement, un affaisement total de la machine. On est si découragé dans cet état, qu'on se laisse assommer plutôt que de marcher. Le dégoût des alimens doux et sains, est accompagné d'une espèce de passion pour tout ce qui est salé ou épicé. Les jambes s'enflent,

la poitrine s'engorge ; peu échappent. La plupart finissent par être étouffés, après avoir souffert et dépéri pendant plusieurs mois.

L'épaississement du sang, qui paroît être la source de ces maux, peut venir de plusieurs causes. Une des principales est sans doute le chagrin qui doit s'emparer de ces hommes, qu'on arrache violemment à leur patrie, qui se voient garottés comme des criminels, qui se trouvent tout-à-coup sur mer pendant deux mois ou six semaines, qui du sein d'une famille chérie, passent sous la verge d'un peuple inconnu, dont ils attendent les plus affreux supplices. Une nourriture nouvelle pour eux, peu agréable en elle-même, les dégoûte dans la traversée. A leur arrivée dans les îles, les alimens qu'on leur distribue ne sont ni suffisans, ni bons. Celui qui leur est spécialement destiné, le manioc, est en lui-même très dangereux. Il tue très rapidement les animaux qui en mangent, quoique par une contradiction trop ordinaire dans la nature, ils en soient avides. Si cette racine ne produit pas un si funeste effet sur les hommes, c'est qu'ils n'en font usage qu'après des préparations qui lui ont ôté tout son venin. Mais combien ses procédés doivent être accom-

pagnés de négligence, lorsqu'ils n'ont pour objet que des esclaves ?

L'art s'occupe depuis long-tems de trouver des remèdes contre cette maladie de l'estomac. Après bien des expériences, on a jugé que rien n'étoit plus salutaire que de donner aux noirs, qui en sont atteints, trois onces de suc de calebassier rampant, avec une dose à-peu-près pareille d'une espèce d'atriplex, connu dans les îles sous le nom de jargon. Ce breuvage est précédé par un purgatif, fait avec un demi-gros de gomme gutte, délayé dans du lait ou dans l'eau de miel.

Le pian, qui est la seconde maladie particulière aux negres, et qui les suit d'Afrique en Amérique, se gagne par naissance, et se contracte par communication. Il est commun aux deux sexes. On en est atteint à tout âge : mais plus particulièrement dans l'enfance et dans la jeunesse. Les vieillards ont rarement des forces suffisantes pour résister aux longs et violens traitemens qu'il exige.

On compte quatre sortes de pian. Le boutonné, grand et petit comme la petite-vérole ; celui qui ressemble à la lentille ; et enfin le rouge, le plus dangereux de tous.

Le pian attaque toutes les parties du corps, le visage principalement. Il se manifeste par des taches rouges et grainelées comme la framboise. Ces taches dégénèrent en ulceres sordides, et le mal finit par gagner les os. En général, il y a peu de sensibilité.

La fièvre attaque rarement ceux qui ont le pian. Ils boivent et mangent à leur ordinaire : mais ils ont un éloignement presque invincible pour tout mouvement, sans lequel cependant on ne peut espérer de guérison.

L'éruption dure à-peu-près trois mois. Pendant ce long espace de tems, on nourrit le malade de giromon, de riz cuit sans graisse ni beurre, et on lui donne, pour boisson unique, de l'eau où l'on a fait bouillir l'un et l'autre de ces végétaux. Il doit être d'ailleurs tenu très-chaudement, et livré à tous les exercices qui favorisent le plus fortement la transpiration.

Elle arrive enfin l'époque où il faut purger le malade, le baigner, et lui donner du mercure intérieurement et en friction, de manière à n'établir qu'une douce salivation. On seconde l'effet de ce remède, le seul spécifique, par des tisanes faites avec des plantes ou des bois sudorifiques. Il faut même les

continuer long-tems, après que la cure est regardée comme finie.

L'ulcere, qui a servi d'égoût pendant le traitement, n'est pas toujours fermé au terme de la maladie. On le guérit alors avec le précipité rouge et un digestif.

Les nègres ont une méthode particulière pour faire sécher leurs pustules. Ils y appliquent du noir de chaudière, détrempé dans du suc de limon ou de citron.

Tous les nègres venus de Guinée, ou nés aux îles, hommes et femmes, ont le pian une fois en leur vie. C'est une gourme qu'ils sont obligés de jetter : mais il est sans exemple qu'aucun d'eux en ait été attaqué de nouveau, lorsqu'il avoit été guéri radicalement. Les Européens ne prennent jamais, ou presque jamais cette maladie, malgré le commerce fréquent, on peut dire journalier, qu'ils ont avec les négresses. Celles-ci nourrissent les enfans blancs, et ne leur donnent point le pian. Comment concilier ces faits qui sont incontestables, avec le système que la médecine paroît avoir adopté sur la nature du pian ? Pourquoi ne veut-on pas que le germe, le sang et la peau des nègres, soient susceptibles d'un venin particulier à leur espèce ?

pece ? La cause de ce mal est peut-être dans celle de leur couleur : une différence en amène d'autres. Il n'y a point d'être ni de qualité qui soient isolés dans la nature.

Mais, quel que soit ce mal, il est prouvé que quatorze ou quinze cents mille noirs, aujourd'hui épars dans les colonies Européennes du Nouveau-Monde, sont les restes infortunés de huit ou neuf millions d'esclaves qu'elles ont reçus. Cette destruction horrible ne peut pas être l'ouvrage du climat, qui se rapproche beaucoup de celui d'Afrique, et moins encore des maladies qui, de l'aveu de tous les observateurs, moissonnent peu de victimes. Sa source doit être dans le gouvernement des esclaves. Ne pourroit-on pas le corriger ?

XXIII. *Comment on pourroit rendre l'état des esclaves plus supportable.*

Le premier pas dans cette réforme, seroit d'apprendre à connoître l'homme physique et moral. Ceux qui vont acheter les noirs sur des côtes barbares; ceux qui les mènent en Amérique; ceux sur-tout qui dirigent leur industrie, se croient obligés par état, souvent même pour leur propre sûreté, d'opprimer ces malheureux. L'ame des conducteurs, fermée

à tout sentiment de compassion, ne connoît de ressorts que ceux de la crainte ou de la violence, et elle les emploie avec toute la férocité d'une autorité précaire. Si les propriétaires des habitations, cessant de dédaigner le soin de leurs esclaves, se livroient à une occupation dont tout leur fait un devoir, ils abjureroient bientôt ces erreurs cruelles. L'histoire de tous les peuples leur démontreroit, que pour rendre l'esclavage utile, il faut du moins le rendre doux; que la force ne prévient point les révoltes de l'ame; qu'il est de l'intérêt du maître, que l'esclave aime à vivre; et qu'il n'en faut plus rien attendre, dès qu'il ne craint plus de mourir.

Ce trait de lumière puisé dans le sentiment, meneroit à beaucoup de réformes. On se rendroit à la nécessité de loger, de vêtir, de nourrir convenablement des êtres condamnés à la plus pénible servitude qui ait existé, depuis l'infâme orgine de l'esclavage. On sentiroit qu'il n'est pas dans la nature, que ceux qui ne recueillent aucun fruit de leurs sueurs, qui n'agissent que par des impulsions étrangères, puissent avoir la même intelligence, la même économie, la même activité, la même force, que l'homme

qui jouit du produit entier de ses peines, qui ne suit d'autre direction que celle de sa volonté. Par degrés, on arriveroit à cette modération politique, qui consiste à épargner les travaux, à mitiger les peines, à rendre à l'homme une partie de ses droits, pour en retirer plus sûrement le tribut des devoirs qu'on lui impose. Le résultat de cette sage économie, seroit la conservation d'un grand nombre d'esclaves, que les maladies, causées par le chagrin ou l'ennui, enlèvent aux colonies. Loin d'aggraver le joug qui les accable, on chercheroit à en adoucir, à en dissiper même l'idée, en favorisant un goût naturel qui semble particulier aux nègres.

Leurs organes sont singulièrement sensibles à la puissance de la musique. Leur oreille est si juste, que dans leurs danses, la mesure d'une chanson les fait sauter et retomber cent à la fois, frappant la terre d'un seul coup. Suspendus, pour ainsi dire, à la voix du chanteur, à la corde d'un instrument, une vibration de l'air est l'ame de tous ces corps ; un son les agite, les enlève et les précipite. Dans leurs travaux, le mouvement de leurs bras ou de leurs pieds est toujours en cadence. Ils ne font rien qu'en chantant, rien sans avoir

l'air de danser. La musique chez eux anime le courage, éveille l'indolence. On voit sur tous les muscles de leurs corps toujours nus, l'expression de cette extrême sensibilité pour l'harmonie. Poëtes et musiciens, ils subordonnent toujours la parole au chant, par la liberté qu'ils se réservent d'alonger ou d'abréger les mots pour les appliquer à un air qui leur plaît. Un objet, un évènement frappe un nègre, il en fait aussitôt le sujet d'une chanson. Ce fut dans tous les âges l'origine de la poésie. Trois ou quatre paroles qui se répètent alternativement entre le chanteur et les assistans en chœur, forment quelquefois tout le poëme. Cinq ou six mesures font toute l'étendue de la chanson. Ce qui paroît singulier, c'est que le même air, quoiqu'il ne soit qu'une répétition continuelle des mêmes tons, les occupe, les fait travailler ou danser pendant des heures entières : il n'entraîne pas pour eux, ni même pour les blancs, l'ennui de l'uniformité que devroient causer ces répétitions. Cette espèce d'intérêt est dû à la chaleur et à l'expression qu'ils mettent dans leurs chants. Leurs airs sont presque toujours à deux tems. Aucun n'excite la fierté. Ceux qui sont faits pour la tendresse, inspirent plutôt une sorte

de langueur. Ceux qui sont les plus gais, portent une certaine empreinte de mélancolie. C'est la manière la plus profonde de jouir pour les ames sensibles.

Un penchant si vif pourroit devenir un grand mobile entre des mains habiles. On s'en serviroit pour établir des fêtes, des jeux, des prix. Ces amusemens économisés avec intelligence, empêcheroient la stupidité si ordinaire dans les esclaves, allégeroient leurs travaux, et les préserveroient de ce chagrin dévorant qui les consume et abrège leurs jours. Après avoir pourvu à la conservation des noirs apportés d'Afrique, on s'occuperoit de ceux qui sont nés dans les îles même.

Ce ne sont pas les nègres qui refusent de se multiplier dans les chaînes de leur esclavage. C'est la cruauté de leurs maîtres qui a su rendre inutile le vœu de la nature. Nous exigeons des négresses des travaux si durs, avant et après leur grossesse, que leur fruit n'arrive pas à terme, ou survit peu à l'accouchement. Quelquefois même on voit des mères désespérées par les châtimens que la foiblesse de leur état leur occasionne, arracher leurs enfans du berceau pour les étouffer dans leurs bras, et les immoler avec une fureur

mêlée de vengeance, de pitié, pour en priver des maîtres barbares. Cette atrocité, dont toute l'horreur retombe sur les Européens, leur ouvrira peut-être les yeux. Leur sensibilité sera réveillée par des intérêts mieux raisonnés. Ils connoîtront qu'ils perdent plus qu'ils ne gagnent à outrager perpétuellement l'humanité ; et s'ils ne deviennent pas les bienfaiteurs de leurs esclaves, du moins cesseront-ils d'en être les bourreaux.

On les verra peut-être se déterminer à rompre les fers des mères qui auront élevé un nombre considérable d'enfans, jusqu'à l'âge de six ans. Rien n'égale l'appât de la liberté sur le cœur de l'homme. Les négresses animées par l'espoir d'un si grand avantage, auquel toutes aspireroient, et auquel peu parviendroient, feroient succéder à la négligence et au crime, la vertueuse émulation d'élever des enfans, dont le nombre et la conservation leur assureroient un état tranquille.

Après avoir pris des mesures sages pour ne pas priver leurs habitations des secours que leur offre une fécondité presque incroyable, ils songeront à nourrir, à étendre la culture par la population, et sans moyens étrangers. Tout les invite à établir ce système facile et naturel.

Il y a quelques puissances dont les établissemens des isles de l'Amérique acquièrent tous les jours de l'étendue, et il n'y en a aucune dont la masse de travail n'augmente continuellement. Ces terres exigent donc de jour en jour un plus grand nombre de bras pour leur exploitation. L'Afrique, où les Européens vont recruter la population de leurs colonies, leur fournit graduellement moins d'hommes; et en les donnant plus foibles, elle les vend plus cher. Cette mine d'esclaves s'épuisera de plus en plus avec le tems. Mais cette révolution dans le commerce fût-elle aussi chimérique qu'elle paroît prochaine, il n'en reste pas moins démontré qu'un grand nombre d'esclaves tirés d'une région éloignée périt dans la traversée ou dans un nouvel hémisphère; que, rendus en Amérique, ils reviennent à un très-haut prix; qu'il y en a peu dont la vie ordinaire ne soit abrégée; et que la plupart de ceux qui parviennent à une vieillesse malheureuse, sont extrêmement bornés, accoutumés dès l'enfance à l'oisiveté, souvent peu propres aux occupations qu'on leur destine, et continuellement désespérés d'être séparés pour toujours de leur patrie. Si le sentiment ne nous trompe pas, des cultiva-

teurs nés dans les isles même de l'Amérique, respirant toujours leur premier air, élevés sans autre dépense qu'une nourriture peu chère, formés de bonne heure au travail par leurs propres pères, doués d'une intelligence ou d'une aptitude singulière pour tous les arts : ces cultivateurs devroient être préférables à des esclaves vendus, expatriés et toujours forcés.

Le moyen de substituer aux noirs étrangers, ceux des colonies même, s'offre sans le chercher. Il se réduit à soigner les enfans noirs qui naissent dans les îles; à concentrer dans leurs atteliers cette foule d'esclaves qui promènent leur inutilité, leur libertinage, le luxe et l'insolence de leurs maîtres dans toutes les villes et les ports de l'Europe; sur-tout à exiger des navigateurs qui fréquentent les côtes d'Afrique, qu'ils forment leur cargaison d'un nombre égal d'hommes et de femmes, ou même de quelques femmes de plus durant quelques années, pour faire cesser plutôt la disproportion qui se trouve entre les deux sexes.

Cette dernière précaution, en mettant les plaisirs de l'amour à la portée de tous les noirs, les consoleroit et les multiplieroit. Ces

malheureux, oubliant le poids de leurs chaînes, se sentiront renaître. Ils sont la plupart fidèles jusqu'à la mort aux négresses que l'amour et l'esclavage leur ont données pour compagnes; ils les traitent avec cette compassion que les misérables puisent mutuellement les uns pour les autres dans la dureté même de leur sort; ils les soulagent sous le fardeau de leurs occupations; ils s'affligent du moins avec elles, lorsque par l'excès du travail, ou par le défaut de nourriture, la mère ne peut offrir à son enfant qu'une mamelle tarie ou baignée de ses larmes. De leur côté, les femmes, quoiqu'on ne leur fasse pas une obligation d'être chastes, sont inébranlables dans leurs engagemens, à moins que la vanité d'être aimées des blancs ne les rende volages. Malheureusement c'est une tentation d'inconstance à laquelle elles n'ont que trop souvent occasion de succomber.

Ceux qui ont cherché les causes de ce goût pour les négresses, qui paroît si dépravé dans les Européens, en ont trouvé la source dans la nature du climat, qui, sous la Zone Torride, entraîne invinciblement à l'amour; dans la facilité de satisfaire sans contrainte et sans assiduité ce penchant insurmontable; dans un

certain attrait piquant de beauté qu'on trouve bientôt dans les négresses, lorsque l'habitude a familiarisé les yeux avec leur couleur ; surtout dans une ardeur de tempéramment qui leur donne le pouvoir d'inspirer et de sentir les plus brûlans transports. Aussi se vengent-elles, pour ainsi dire, de la dépendance humiliante de leur condition, par les passions désordonnées qu'elles excitent dans leurs maîtres ; et nos courtisannes en Europe n'ont pas mieux que les esclaves négresses, l'art de consumer et de renverser de grandes fortunes. Mais les Africaines l'emportent sur les Européennes, en véritable passion pour les hommes qui les achètent. C'est à la fidélité de leur amour qu'on a dû plus d'une fois le bonheur d'avoir découvert et prévenu des conspirations qui auroient fait succomber tous les oppresseurs sous le couteau de leurs esclaves. Ce châtiment, sans doute, étoit bien mérité par la double tyrannie de ces indignes ravisseurs des biens et de la liberté de tant de peuples.

Fin du tome neuvième.

TABLE DES INDICATIONS.

SUITE DU LIVRE DIXIÈME.

LIVRE

LIVRE ONZIÈME.

Les Européens vont acheter en Afrique des cultivateurs pour les Antilles. Manière dont se fait ce commerce. Productions dues aux travaux des esclaves.

Fin de la table du tome neuvième.


BIBL